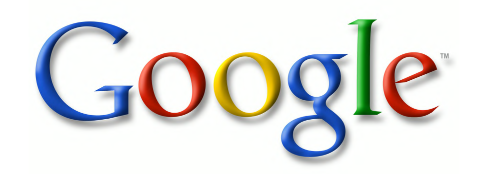
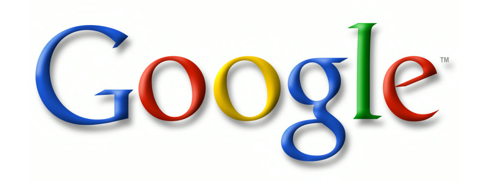
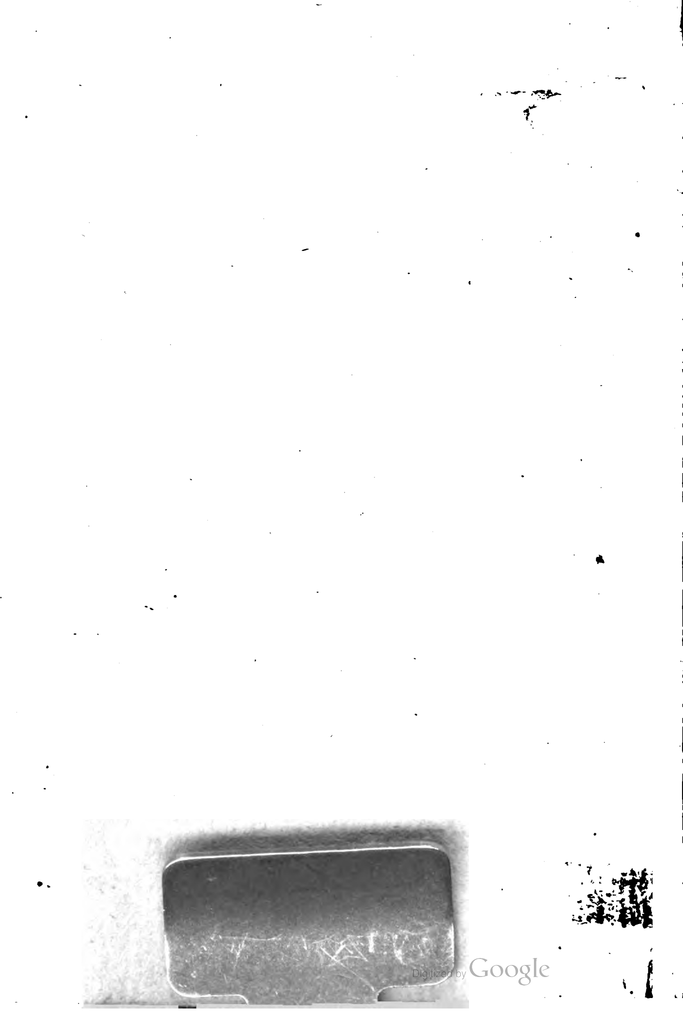








ŒUVRES

DE

MISS BURNEY.

TOME PREMIER.



ÉVELINA,

OU

L'ENTRÉE D'UNE JEUNE PERSONNE DANS LE MONDE.

PAR MISS BURNEY.

traduit de l'anglais.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, n°. 9.

AN VI. — 1797.



AVANT-PROPOS.

Une jeune demoiselle élevée dans la retraite, paroît à l'âge de dix-sept ans sur le grand théâtre du monde. Avec une ame vertueuse, un esprit cultivé et un cœur sensible, elle a le malheur de tomber dans plusieurs erreurs, que lui font commettre son inexpérience, et le défaut de ce qu'on appelle *usage du monde.* Les événemens qui en résultent, forment le fond de ces Lettres qu'on offre aujourd'hui au public. Elles peuvent fournir le sujet d'une lecture amusante, et même utile à bien des égards. Les caractères y sont tracés avec vérité, la vertu y est présentée sous un point de vue aimable, et le vice y est peint avec les couleurs odieuses qui lui sont propres.

ÉVELINA.

LETTRE PREMIÈRE.

Lady HOWARD *à* M. VILLARS.

Howard-Grove.

CONCEVEZ-VOUS, mon cher ami, une tâche plus pénible pour un caractère bienfaisant, que la nécessité de donner de mauvaises nouvelles ? Certes, il est difficile quelquefois de décider s'il faut plaindre davantage celui qui les donne, ou celui qui les reçoit.

Madame Duval vient de m'écrire : cette femme est dans le plus grand embarras sur la conduite qu'elle doit tenir ; elle semble desirer de réparer les maux qu'elle a faits, et elle voudroit en même temps passer pour innocente aux yeux du monde. Elle cherche à rejeter sur quelqu'autre, l'odieux de toutes les calamités dont elle est seule responsable. Sa lettre est violente, quelquefois outrageante. C'est vous, monsieur, qu'elle

accuse, vous à qui elle a des obligations qui l'emportent même sur ses torts. C'est à vos conseils qu'elle impute méchamment toutes les souffrances de son infortunée fille, feu lady Belmont. Je vais vous communiquer l'essentiel de ce qu'elle m'écrit; la lettre même n'est pas digne de votre attention.

Elle me dit que, depuis bien des années, elle s'étoit flattée de l'idée d'un voyage en Angleterre; que c'est ce qui l'a empêchée de nous demander des éclaircissemens sur un sujet fâcheux dont elle espéroit se procurer des nouvelles par ses propres recherches; des affaires de famille l'ont retenue jusqu'ici en France, et probablement ne lui permettront plus de quitter ce royaume. Elle a donc fait les derniers efforts pour recueillir des lumières sur tout ce qui concerne son *imprudente* fille. Les nouvelles qu'elle a reçues lui donnent lieu de craindre que lady Belmont n'ait laissé en mourant un orphelin : elle ajoute gracieusement qu'elle est informée que cet enfant est retiré chez vous; et, pourvu que vous en prouviez authentiquement la parenté, elle consent que vous l'envoyiez à Paris, où elle en prendra tout le soin convenable.

Cette femme, n'en doutons pas, commence enfin à ouvrir les yeux sur sa conduite dénaturée. Au reste, sa lettre prouve qu'elle est toujours aussi ignorante, aussi peu instruite de l'usage du monde, qu'elle l'étoit lorsque son premier mari, M. Evelyn, eut la foiblesse de l'épouser. Elle ne me fait pas la moindre excuse de ce qu'elle s'adresse à moi, quoique je ne l'aie jamais vue qu'une fois.

Cette lettre excite toute la curiosité de ma fille Mirvan. Elle m'a demandé par quels motifs madame Duval avoit pu être poussée à abandonner l'infortunée lady Belmont, dans un moment où la protection d'une mère lui étoit si nécessaire pour son repos et pour sa réputation. Quoique je connoisse toutes les personnes intéressées dans cette affaire, le sujet m'a toujours paru trop délicat pour leur en parler; je ne puis donc satisfaire madame Mirvan autrement qu'en m'adressant à vous.

Il est aisé de démêler le motif de l'offre de madame Duval; elle vise à obliger ceux même à qui elle est redevable. Je ne prétends pas vous conseiller. Vous, monsieur, à la protection généreuse duquel cette orpheline abandonnée doit

tout, vous êtes le meilleur et le seul juge de ce qu'il lui reste à faire. Ce qui me tourmente le plus, c'est l'embarras que cette indigne madame Duval va peut-être vous donner.

Ma fille et ma petite-fille se joignent à moi pour vous prier de nous rappeler à cette aimable enfant; elles me chargent de vous faire souvenir que la visite annuelle que vous promîtes ci-devant à Howard-Grove, a été interrompue depuis plus de quatre années. Je suis, mon cher monsieur, avec la plus haute considération, &c.

M. HOWARD.

LETTRE II.

M. VILLARS à *Lady* HOWARD.

Berry-Hill, Dorsetshire.

VOUS n'avez que trop bien prévu, madame, l'embarras que m'a causé la lettre de madame Duval. Cependant, en considérant le repos dont j'ai joui depuis tant d'années, j'ai lieu de m'applaudir, plutôt que de murmurer, de ma situa-

tion présente; je commence du moins à croire que cette méchante femme ouvre son cœur aux remords.

Quant à la réponse qu'elle attend de ma part, je vous supplie, madame, de lui marquer que je serois fâché de la désobliger en quelque manière que ce soit; mais j'ai des raisons pressantes, et même incontestables, pour retenir sa petite-fille en Angleterre. Le premier de ces motifs, est la volonté d'une personne à qui elle doit une entière obéissance. Madame Duval peut être persuadée d'ailleurs que mon élève est traitée avec toute l'attention et toute la tendresse imaginables: son éducation, quoiqu'au-dessous de mes desirs, excède presque mes moyens, et j'ose me flatter que, lorsque le temps viendra où elle ira rendre ses devoirs à sa grand'mère, madame Duval n'aura pas sujet d'être mécontente de mes soins.

Je suis sûr, madame, que cette réponse ne vous surprendra point. Madame Duval est, pour une jeune personne, une mauvaise société, et une tout aussi mauvaise surveillante. Sans éducation et sans principes, elle est d'une humeur intraitable, et ses mœurs sont grossières. Je sais que, depuis long-temps, elle m'a

pris en aversion. Malheureuse créature ! je ne puis l'envisager que comme un objet de pitié !

« Je n'ai rien à refuser à madame Mirvan ; mais en lui accordant sa demande, j'abrégerai le récit des tristes événemens qui ont précédé la naissance de ma pupille ; ils n'ont rien qui puisse intéresser agréablement un cœur aussi sensible que le sien.

Vous n'ignorez pas, sans doute, madame, que je fus choisi pour gouverneur de M. Evelyn, grand-pere de ma jeune pupille ; j'eus l'honneur de l'accompagner dans le cours de ses voyages. A peine de retour en Angleterre, il épousa madame Duval, alors servante de cabaret. Ce mariage fatal fut conclu en dépit des conseils et des instances de tous les amis de Mr. Evelyn ; moi-même je fus un de ceux qui insistoient le plus pour l'en détourner ; il demeura ferme dans son projet, et peu après il quitta sa patrie pour se fixer en France. La honte et le repentir l'y suivirent : son cœur étoit peu fait à de tels sentimens. Avec un caractère excellent et une conduite jusqu'alors sans tache, ce jeune homme n'avoit à se reprocher que la foiblesse qui l'empêchoit de résister aux

attraits de la beauté que la nature avoit répandue à pleines mains sur sa femme, quoiqu'à tout autre égard elle l'eût traitée en marâtre. Il ne survécut à cette malheureuse union que deux ans. Avant que d'expirer, il m'écrivit d'une main tremblante le billet suivant :

« Mon ami, que votre humanité vous » fasse oublier un juste ressentiment ! Un » père qui craint tout pour sa fille, la » lègue à vos soins. — O Villars ! écou- » tez-moi ! prenez pitié de moi ! secou- » rez-moi » !

Si les circonstances me l'avoient permis, j'aurois répondu à ces lignes, en me mettant incessamment en route pour Paris ; mais il me fallut agir par l'entremise d'un ami qui étoit sur les lieux, et qui assista à l'ouverture du testament.

M. Evelyn me laissoit mille livres sterlings et la tutelle de sa fille, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de dix-huit ans. Il me conjuroit, dans les termes les plus pathétiques, de me charger de son éducation, jusqu'à ce qu'elle pût se pourvoir elle-même. A l'égard des biens qu'il lui laissoit, il la rendoit entièrement dépendante de sa mère, à la tendresse de laquelle il la recommandoit instamment.

Ainsi, sans vouloir confier l'éducation morale de sa fille à une femme aussi mal élevée que madame Evelyn, il jugea pourtant à propos de lui assurer le respect et les égards qu'elle pouvoit exiger de la part d'un enfant. Malheureusement il ne soupçonna point que la mère fût capable de manquer d'affection et d'équité.

Depuis l'âge de deux ans jusqu'à dix-huit, miss Evelyn fut élevée sous ma direction. Je me dispense, madame, de vous parler des vertus de cette jeune personne. Elle m'aimoit comme son père; elle fut également attachée à madame Villars : en un mot, elle me devint si chère, que je la quittois avec autant de regret que madame Villars elle-même, qui bientôt après me fut enlevée par la mort.

C'est à cette époque de sa vie que nous nous séparâmes. Sa mère, qui avoit épousé M. Duval, la fit venir à Paris. Que ne l'ai-je accompagnée ! peut-être mon appui lui auroit-il épargné les disgrâces qui l'attendoient ! Enfin madame Duval, pressée par son mari, s'employa avec vivacité, ou plutôt avec tyrannie, à faire réussir le mariage de miss Evelyn avec l'un des neveux de M. Duval. Lors-

qu'elle vit échouer ses efforts, le refus de sa fille l'irrita au point, qu'elle eut recours aux voies de rigueur, jusqu'à la menacer de l'indigence.

Miss Evelyn, pour qui la colère et la violence étoient des sentimens inconnus, se lassa bientôt des procédés de sa mère. Elle eut l'imprudence de donner sa main en cachette à sir John Belmont, jeune débauché qui n'avoit que trop bien réussi à s'insinuer dans ses bonnes graces. Il promit de la conduire en Angleterre : — il tint parole. — Vous savez le reste, madame. — Dès qu'il vit que la fortune qu'il avoit attendue, venoit à manquer par l'impitoyable animosité des Duval, il eut la bassesse de brûler le certificat du mariage, et il nia d'avoir jamais été uni avec miss Evelyn.

Elle vola vers moi pour chercher du secours : avec quels transports, mêlés de joie et de tristesse, ne la revis-je pas! Elle tâcha, par mes conseils, de rassembler des preuves de son mariage : mais tout fut inutile ; sa crédulité l'avoit empêchée de prendre des précautions : elle n'eut rien à opposer aux ruses du barbare Belmont.

Sa jeunesse irréprochable, le libertinage connu de son séducteur, plaidoient

assez en sa faveur. Tout le monde la jugea innocente. Mais ses souffrances étoient trop violentes pour une constitution aussi délicate que la sienne, et le même instant qui donna le jour à son enfant, termina ses chagrins et sa vie.

La fuite de miss Evelyn avoit rallumé la fureur de madame Duval; son ressentiment ne se calma point, tant que respira cette victime de sa cruauté. Il est à croire que son intention étoit de lui pardonner dans la suite; mais elle n'en eut pas le loisir. Informée de la mort de sa fille, elle s'abandonna à tous les excès de la douleur, et tomba dangereusement malade. Mais depuis son rétablissement jusqu'à la date de la lettre qu'elle vous a adressée, madame, elle n'a témoigné, que je sache, nul desir d'être instruite des circonstances de la mort de lady Belmont et de la naissance de son enfant.

Tant qu'il me restera un souffle de vie, cette enfant ne connoîtra point la perte qu'elle a faite. Je l'ai chérie, soutenue, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'âge de seize ans : elle a tellement récompensé mes soins et ma tendresse, que je n'ai plus d'autre vœu à faire que de la voir mariée à un honnête homme

qui reconnoisse son mérite ; et après avoir eu cette consolation, je ne demande plus qu'à mourir entre ses bras.

Ainsi, par un concours fortuit de circonstances, j'ai été chargé de l'éducation du père, de la fille et de la petite-fille. Combien de chagrins les deux premiers ne m'ont-ils pas causés ! Ah ! si le cher rejeton qui me reste étoit réservé à de pareilles disgraces, quelle triste issue n'auroient pas eue toutes mes peines ! que la fin de mes jours seroit remplie d'amertume !

Quand même madame Duval seroit digne de remplir la tâche qu'elle veut entreprendre, je doute que j'eusse assez de force pour lui céder mon élève ; mais telle que je la connois, non-seulement ma tendresse, mais même les sentimens de l'humanité se révoltent à la seule idée de lui abandonner le dépôt sacré qui m'a été confié. La quitter ! moi, qui consentois à peine qu'elle rendît une visite par an au château de Howard-Grove ! Pardonnez, madame ; je ne suis pas insensible à l'honneur que vous nous faites : mais telle est l'impression qu'ont laissée dans mon cœur les calamités de la mère, que je ne perds pas un instant mon élève de vue, sans être agité par des craintes

et des frayeurs qui sont plus fortes que moi. Ma tendresse et ma foiblesse vont jusqu'à ce point. Hélas ! madame, elle est le seul lien qui m'attache encore à ce monde ; j'espère de vos bontés que vous ne jugerez pas mes sentimens avec trop de rigueur.

Permettez que je présente mes très-humbles respects à madame et à miss Mirvan. J'ai l'honneur d'être, &c.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE III.

(écrite plusieurs mois après la dernière.)

Lady HOWARD *à* M. VILLARS.

Howard-Grove, 8 mars.

MONSIEUR,

Votre dernière lettre m'a fait un plaisir infini : quelle satisfaction pour vous et pour vos amis, de vous voir relevé d'une aussi longue maladie ! Tous les habitans de ce château font mille vœux pour votre prompt et parfait rétablissement.

Ne penserez-vous pas que je vais tirer parti de cet heureux événement, si je vous parle encore de votre pupille et de Howard-Grove dans une même phrase? Souvenez-vous cependant de la résignation avec laquelle nous avons consenti à vous la laisser pendant toute votre maladie; ce n'est qu'avec beaucoup de peine que nous nous sommes défendus de vous demander sa société. Ma petite-fille, sur-tout, desire vivement de rejoindre l'amie de son enfance, et moi-même je brûle d'impatience de prouver l'estime que j'avois pour l'infortunée lady Belmont, en rendant service à son enfant; c'est, je pense, la meilleure façon d'honorer sa mémoire. Permettez donc, monsieur, que je vous communique un plan que j'ai formé de concert avec madame Mirvan, dès que nous avons appris la nouvelle de votre convalescence.

Mon dessein n'est pas de vous effrayer. — Mais croyez-vous pouvoir vous séparer de votre élève pendant deux ou trois mois? Madame Mirvan se propose de passer le printemps prochain à Londres: ma petite-fille l'y accompagnera pour la première fois. Elles souhaitent, mon cher ami, l'une et l'autre, que votre aimable pupille soit de la partie; le voyage en

sera d'autant plus agréable. Madame Mirvan partagera ses soins et ses attentions entre elle et sa propre fille. Ne soyez point surpris de ce projet; il est temps que votre élève commence à connoître le monde. Les jeunes gens qui en sont trop sévèrement séquestrés, s'en font une trop haute idée : leur imagination vive et romanesque le peint comme un paradis qu'on leur a caché injustement; mais lorsqu'ils l'ont vu de près et à temps, ils apprennent à l'envisager tel qu'il est, partagé entre les peines et les plaisirs, l'espérance et les revers.

Ne craignez rien de sir John Belmont. Ce misérable est actuellement en voyage, et n'est point attendu de retour cette année.

Eh bien! mon cher monsieur, que dites-vous de notre plan? J'espère qu'il aura votre approbation : sinon, je me soumettrai également à votre décision, comme à celle d'un homme que je respecte et que j'estime. C'est avec ces sentimens que je suis, &c.

M. HOWARD.

LETTRE IV.

M. Villars à *Lady* Howard.

Berry-Hill, 12 mars.

Je suis fâché de paroître obstiné, et je rougis de passer pour un homme intéressé. Ce n'est point pour satisfaire ma seule inclination que j'ai retenu ma jeune pupille à la campagne. Destinée, selon toutes les apparences, à ne posséder qu'une fortune très-médiocre, j'ai souhaité d'y proportionner ses vues. L'esprit n'est que trop enclin au plaisir, ne se livre que trop aisément à la dissipation : je me suis appliqué à la mettre en garde contre ces sortes d'illusions ; j'ai tâché de l'accoutumer à s'en passer et à les mépriser. Mais le temps approche où mes instructions doivent cesser ; elle doit juger désormais par sa propre expérience, et par les observations qu'elle aura occasion de faire elle-même. Si je l'ai mise en état de le faire aveo discernement et à son avantage, je croirai avoir contribué beaucoup à son bien-

être. Elle est actuellement dans l'âge du bonheur : — qu'elle en jouisse donc ! Je la remets à votre protection, madame, et je souhaite que vous la trouviez digne d'une partie des bontés qui l'attendent chez vous.

Jusqu'ici, je souscris volontiers à ce que vous me demandez. Tant que je saurai ma pupille entre les mains de lady Howard, son absence ne me donnera aucune inquiétude ; et si je suis privé de sa société, je serai du moins convaincu qu'elle est en pleine sûreté, autant que si elle étoit restée avec moi. Mais pouvez-vous, après cela, me proposer sérieusement, madame, de l'introduire dans les assemblées tumultueuses de Londres ? Permettez-moi de vous demander à quel propos et dans quel dessein ? Un jeune cœur est rarement sans ambition ; il faut la réprimer de bonne heure, et c'est le premier pas vers le contentement ; car, diminuer notre attente, c'est augmenter nos jouissances. Je ne crains rien plus que d'exalter trop les espérances et les vues de mon élève, ce qui seroit très-aisé avec la vivacité naturelle de son caractère. Les connoissances de madame Mirvan dans la capitale, appartiennent toutes au cercle du grand monde. Cette

enfant ingénue, avec trop de beauté pour ne pas être remarquée, a trop de sensibilité pour y être indifférente; mais sa fortune n'est pas assez considérable pour tenter un homme de façon.

Rappelez-vous, madame, tout ce que sa situation a de cruel: enfant unique d'un riche baronet, qu'elle n'a jamais vu, dont elle a droit d'avoir le caractère en horreur, elle n'ose pas même prétendre à son nom. Héritière légitime de ses biens, y a-t-il la moindre apparence qu'il la reconnoîtra jamais pour sa fille? Et, aussi long-temps qu'il persistera à désavouer son mariage avec miss Evelyn, je ne souffrirai point, madame, qu'il lui accorde, par faveur, une partie de ses droits, [illegible] seroit les acheter aux dépens de l'honneur de sa mère.

Quant aux biens de M. Evelyn, madame Duval et sa famille auront grand soin de se les approprier; je n'en attends rien du tout.

Ainsi, malgré les titres les plus réels, cette enfant délaissée se voit frustrée à la fois de deux riches successions, et ses espérances se trouvent bornées aux faveurs qu'elle attend de l'adoption et de l'amitié. Cependant ses revenus pourront suffire à son bonheur, si elle demeure

dans le cercle d'une vie retirée; mais ils ne lui permettent point de se jeter dans le luxe d'une femme de la capitale.

Souffrez donc, madame, que pendant que miss Mirvan brillera dans le grand monde, ma fille continue à goûter les plaisirs d'une humble retraite, les seuls qui peuvent convenir à son état.

J'espère, madame, que ce raisonnement obtiendra votre approbation; j'ai d'ailleurs un autre motif de grand poids. Je ne voudrois choquer personne, et si madame Duval venoit à savoir qu'après le refus que je lui ai fait, je permets à sa petite-fille d'aller à Londres pour une partie de plaisir, elle seroit autorisée à m'accuser d'injustice.

En la gardant chez vous, à Howard-Grove, tous ces scrupules disparoissent. Madame Clinton l'y accompagnera la semaine prochaine : c'est une femme de mérite, qui a été ci-devant la nourrice de mon élève, et qui me sert actuellement comme ménagère.

Jusqu'ici, la pupille a porté le nom d'*Anville*, et j'ai répandu dans notre voisinage que son père, un de mes amis intimes, l'a confiée à ma tutelle. Avant que de vous l'envoyer, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de la mettre au fait des cir-

constances fâcheuses de sa naissance. En lui cachant son nom et sa famille, j'ai cherché à la préserver d'une curiosité indiscrète; mais je veux épargner à sa délicatesse le chagrin d'apprendre ses malheurs par quelque hasard imprévu.

N'attendez pas trop, madame, de ma pupille: c'est une petite campagnarde qui n'a aucune connoissance du monde; et, quoique j'aie fait l'impossible pour lui donner une bonne éducation, je n'ai pu cependant suffire à tout dans un endroit isolé, éloigné de sept milles de Dorchester, la ville la plus proche. Vous vous appercevrez d'une quantité de petits défauts qui devoient naturellement m'échapper. Elle doit être bien changée depuis la dernière visite qu'elle a faite à Howard-Grove; mais je ne veux point vous prévenir; je l'abandonne à votre jugement, et je vous supplie de me dire sincèrement ce que vous pensez d'elle. Je suis, &c.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE V.

M. VILLARS *à Lady* HOWARD.

18 mars.

MADAME,

Cette lettre vous sera remise par mon enfant, — l'enfant de mon adoption, — de mon affection. Privée des plus doux liens de la nature, elle mérite de trouver des ressources dans le sein de l'amitié. Je vous l'envoie innocente comme les anges, pure comme le jour ; et avec elle je vous envoie le cœur de votre ami, son unique espoir sur la terre, l'objet de ses plus tendres soins. Pour elle seule, madame, j'ai souhaité de vivre encore ; pour elle seule je suis prêt à mourir avec joie. Rendez-la-moi avec toute l'innocence qu'elle vous apporte, et vous aurez rempli mes plus chères espérances.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE VI.

Lady Howard *à* M. Villars.

Howard-Grove.

Monsieur,

Le ton solemnel que vous employez en m'envoyant votre fille, a diminué en quelque sorte le plaisir que me faisoit cette marque de votre confiance. Je crains que vous ne souffriez trop de votre complaisance; et, dans ce cas, je me reprocherois la vivacité avec laquelle je vous ai demandé cette faveur : mais souvenez-vous, monsieur, qu'elle n'est qu'à une très-petite distance de chez vous, et soyez assuré que je ne la retiendrai pas un instant au-delà du terme que vous fixerez à son absence.

Vous voulez savoir ce que je pense d'elle ? C'est un petit ange ! et je ne m'étonne plus que vous vous attribuiez sur elle des droits exclusifs : mais vous devez sentir combien il vous sera difficile de conserver ces droits à la longue.

Sa physionomie et toute sa figure s'accordent pleinement avec l'idée que je me formois d'une beauté parfaite ; et la chose est si frappante, qu'il n'y a pas moyen de la passer sous silence, quoique nous attachions, vous et moi, peu de prix à un aussi frêle avantage. Si j'avois ignoré de qui elle tient son éducation, j'aurois été en peine, au premier coup-d'œil, de son esprit : on a remarqué depuis long-temps, et avec raison, que la sottise va presque toujours de pair avec la beauté.

Elle a la même douceur dans ses manières, les mêmes graces naturelles dans sa démarche, qui distinguoient si favorablement sa mère. Son caractère est l'ingénuité, la naïveté même ; et, quoique douée d'un jugement exquis et d'une grande pénétration d'esprit, elle y joint un certain air d'inexpérience et d'innocence qui la rend on ne peut pas plus intéressante.

Vous auriez tort de regretter la retraite dans laquelle elle a vécu ; un penchant naturel à obliger, et des façons infiniment prévenantes, lui tiennent lieu de cette politesse qu'on acquiert dans le grand monde.

Je remarquai, à ma satisfaction, que cette aimable enfant s'attache de plus

en

en plus à ma petite-fille : celle-ci est aussi éloignée de tout ce qui s'appelle amour-propre ou fantaisie, que votre jeune élève l'est de la ruse. Leurs liaisons leur seront réciproquement utiles : l'émulation qui en résultera, leur fera beaucoup de bien ; car l'envie n'y sera pas mêlée. Je veux qu'elles se tiennent lieu de sœurs l'une à l'autre.

Soyez convaincu, mon cher monsieur, que nous aurons soin de votre fille comme de notre propre enfant. Nous réunissons nos vœux sincères pour votre santé et pour votre prospérité, et nous vous remercions de la faveur que vous nous avez accordée, &c.

M. HOWARD.

LETTTRE VII.

Lady HOWARD *à* M. VILLARS.

Howard-Grove, 26 mars.

NE vous alarmez pas, mon digne ami, de me voir déjà revenir à la charge. Je n'admets point de cérémonies dans mes correspondances ; et, sans attendre ré-

gulièrement des réponses à mes lettres, ans me piquer moi-même de ponctualité, il suffit que je sois dans le cas de réclamer votre indulgence, pour que je mette la main à la plume. Madame Mirvan vient de recevoir une lettre de son époux : après une très-longue absence, il lui marque l'agréable nouvelle, qu'il compte d'être rendu à Londres dans les premiers jours de la semaine prochaine. Ma fille et le capitaine ont été séparés depuis environ sept ans : ainsi je me dispense de vous dire quelle joie, quelle surprise, quelle confusion, le retour de M. Mirvan répand dans Howard-Grove. Ma fille, comme vous pensez bien, ira incessamment en ville à sa rencontre : ma petite-fille est obligée de la suivre; je suis fâchée de ne pas pouvoir en faire autant.

Maintenant, mon cher monsieur, je n'ai plus le courage de continuer. De grace ! oserai-je demander — permettrez-vous que votre fille les accompagne ? N'allez pas dire que nous sommes indiscrètes. Considérez tous les motifs qui concourent dans ce moment-ci à lui rendre le séjour de Londres infiniment agréable : l'événement heureux qui donne lieu à ce voyage, l'alégresse

de tous ceux qui seront de la partie. Opposez à cela la vie ennuyeuse à laquelle elle sera réduite, si elle reste ici avec une vieille femme solitaire pour toute société, tandis qu'elle saura que toute la famille nage dans la joie : voilà des circonstances qui semblent mériter votre attention.

Madame Mirvan me prie de vous assurer qu'une semaine est tout ce qu'elle demande ; car elle est sûre que le capitaine, qui hait Londres, pressera son retour à Howard-Grove. D'ailleurs, Marie desire avec tant d'ardeur d'avoir son amie avec elle, qu'un refus de votre part la priveroit de la moitié du plaisir qu'elle se promet de cette course.

En attendant, monsieur, je ne veux rien vous cacher ; je ne vous garantis point qu'ils mèneront à Londres une vie retirée, et même cela n'est nullement apparent. Mais ne craignez rien de madame Duval : elle n'a aucune correspondance en Angleterre ; ce qu'elle apprend de nous, n'est que par des bruits publics. Le nom que porte votre fille, ne sauroit lui être connu ; et, supposé même qu'elle vînt à savoir que notre jeune amie, ait passé une huitaine de jours en ville dans une occasion aussi extraordinaire,

il n'est pas possible qu'elle s'en tienne offensée.

Madame Mirvan vous assure que si vous déférez à sa demande, ses *deux* enfans partageront également son temps et ses attentions. Elle a donné commission à un ami d'arrêter une maison pour elle; la réponse ne tardera à venir, et j'attendrai dans cet intervalle votre décision. Votre fille vous écrit elle-même; sa lettre fera plus que toutes nos sollicitations.

Madame Mirvan vous fait ses complimens, dans le cas seulement, à ce qu'elle dit, où vous accorderez votre consentement; pas autrement.

Adieu, mon cher monsieur, nous espérons tout de votre bonté.

M. HOWARD.

LETTRE VIII.

ÉVELINA à M. VILLARS.

CETTE maison est le séjour de la joie; chaque physionomie annonce la gaîté, tout le monde vous aborde avec un souris sur les lèvres. Je ne fais que roder pour

m'amuser de la confusion qui y règne. On prépare une chambre sur le jardin pour servir de cabinet d'étude au capitaine. Lady Howard n'est pas un instant à la même place; miss Mirvan fait des bonnets; on s'occupe de tout côté; on court de chambre en chambre; on donne des ordres; on les révoque; on en donne de nouveaux; tout est en désordre et en agitation.

J'ai une prière à vous faire, mon cher monsieur, et j'espère que vous ne m'accuserez point d'abuser de vos bontés. Lady Howard veut absolument que je vous écrive; comment m'y prendre? une prière suppose des besoins; et m'en avez-vous jamais laissé?

Je suis confuse d'avoir commencé cette lettre, mais ces chères dames sont si pressantes! — Je ne puis m'empêcher de l'avouer; les plaisirs auxquels elles m'invitent de prendre part me tentent beaucoup, pourvu seulement que vous ne les désapprouviez pas.

Elles vont faire un court séjour à Londres. Le capitaine les y joindra dans peu de jours. Madame Mirvan sera accompagnée de sa fille. — Quelle délicieuse partie! et cependant je ne me sens pas une envie excessive de les suivre; du

moins je crois que je demeurerai avec plaisir si vous le desirez.

Assurée, mon très-cher monsieur, de votre bonté, de votre amitié, de votre indulgence, me seroit-il permis de souhaiter quelque chose sans votre agrément? Décidez, je vous prie, sans craindre de me gêner ou de m'affliger. Tant que je serai dans l'incertitude, j'espérerai peut-être; mais dès que vous aurez prononcé, je n'aurai rien à répliquer.

Elles me disent que Londres est actuellement dans tout son brillant. Deux spectacles, — l'Opéra, — le Ranelagh, — le Panthéon; — vous voyez que je sais déjà tous ces noms par cœur. Néanmoins je n'ai encore rien disposé pour mon départ; et s'il faut que je reste, je les verrai monter en chaise, sans qu'il m'en coûte un soupir, quoique je sois sûre de ne plus retrouver une occasion comme celle-là. Leur joie sera si complète, qu'il est naturel de desirer de la partager.

Suis-je donc ensorcelée? Je me proposois en commençant de ne pas insister; mais ma plume, — ou plutôt mes idées l'emportent. Je l'avoue malgré moi, votre consentement me tient à cœur.

Je me repens déjà d'avoir laissé échap-

per cet aveu : oubliez, je vous supplie, ce que je viens d'écrire, si ce voyage vous déplaît. Je finis ; car plus je pense à cette affaire, moins elle me devient indifférente.

Adieu, mon très-honoré, mon très-respecté, mon très-aimé père ; car comment puis-je vous appeler autrement ? Je ne connois de bonheur ou de chagrin, d'espérance ou de crainte, que ceux que votre satisfaction ou votre déplaisir peuvent me donner. Si vous me refusez, je suis sûre que ce ne sera pas sans de fortes raisons, et je ne doute pas que je n'y souscrive volontiers. — J'espère encore cependant, — peut-être pourrez-vous me laisser aller. Je suis avec une entière affection,

ÉVELINA.

Je n'ose pas signer *Anville* une lettre adressée à vous ; et quel autre nom m'est-il permis de prendre ?

LETTRE IX.

M. Villars à Evelina.

Berry-Hill, 28 mars.

Je n'ai pas la force de résister à une sollicitation pressante. Loin d'usurper sur vous, mon enfant, une autorité qui porte atteinte à votre liberté, je ne consulte que la prudence pour m'épargner les angoisses du repentir. Votre impatience de voir Londres, ne me surprend point, puisque la vivacité de votre imagination vous peint cette ville avec des couleurs si avantageuses; je souhaite seulement que votre attente ne soit pas trompée. Vous refuser, ce seroit exalter vos idées. Je ne demande pas mieux que de contribuer au bonheur de mon Evelina : ainsi je vous accorde mon consentement. Partez, mon enfant; que le ciel soit votre guide ! qu'il vous conserve et vous fortifie! Je le prierai nuit et jour pour votre félicité. Qu'il vous prenne sous sa garde, qu'il veille sur vous, qu'il vous préserve de tout danger, de toute adversité! Qu'il écarte

de votre personne le vice, autant qu'il est éloigné de votre cœur! Qu'il me donne enfin la dernière consolation que je lui demande, celle de fermer les yeux dans les bras d'une fille qui m'est si chère, et qui mérite tant de l'être.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE X.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Londres, Queen-Street, samedi 2 avril.

J'ARRIVE dans ce moment, et déjà je me prépare d'aller à Drury-Lane. Le célèbre Garrick remplira le rôle de *Ranger*. Je suis toute en extase. Miss Mirvan ne l'est pas moins. Quel heureux hasard, en effet, de voir Garrick, lui qui joue si rarement! Nous avons eu bien de la peine à arracher le consentement de madame Mirvan: elle prétend que nous ne sommes pas assez habillées pour paroître en public; car nous n'avons pas encore eu le temps de *nous monter au ton de Londres*. A force de la tourmenter, nous

avons obtenu cependant une loge écartée, où nous ne serons vues de personne. Quant à moi, toute place m'est égale; je serai inconnue à la première comme à la dernière.

J'interromps ici ma lettre. A peine ai-je le temps de respirer. — Je remarquerai seulement que la magnificence des maisons et des rues de Londres ne répond pas à l'idée que j'en avois.

Je vous dis adieu, monsieur, pour le présent: je ne pouvois m'empêcher de vous écrire un mot à mon arrivée; car je suppose que ma lettre de remercîment est encore en chemin.

Samedi au soir.

Me voici de retour du spectacle, ivre de plaisir! C'est à bien juste titre que M. Garrick mérite sa réputation et une admiration universelle. — Je n'avois point d'idée d'un aussi grand acteur.

Quelle aisance, quelle vivacité dans son jeu! quelles graces dans tous ses mouvemens! quel feu et quelle expression dans ses yeux! Je ne pouvois pas me persuader qu'il débitoit de mémoire; chaque mot semble partir de l'impulsion du moment.

Son action est à la fois agréable et

sans gêne : sa voix distincte et mélodieuse, et en même temps merveilleusement variée dans tous ses tons, pleine de vie ; chaque regard est une *parole*.

J'aurois donné tout au monde pour voir recommencer la pièce. — Et lorsque je le vis danser, — oh ! que j'enviois Clarinde ! J'étois tentée de sauter sur le théâtre pour me mettre de la partie.

Vous me prendrez pour une folle : ainsi je ferai bien de quitter ici la plume. Mais je vous proteste que vous seriez enchanté vous-même de Garrick, si vous le voyiez. Je vais prier madame Mirvan de nous envoyer au spectacle tous les jours que nous passerons ici. Elle me comble de bontés, et Marie, sa charmante fille, est la plus aimable enfant du monde.

Chaque soir, monsieur, je vous rendrai compte de ma journée, avec autant de vérité que si j'étois sous vos yeux.

Dimanche.

Nous avons été ce matin à la chapelle de Portland, et, après le service, nous nous sommes promenées dans le mail du parc Saint-James, qui n'a nullement rempli mon attente. C'est une longue allée couverte d'un gravier salé, très-incom-

mode pour les piétons : les deux extrémités, au lieu de présenter des vues découvertes, sont bornées par des maisons de briques. Lorsque madame Mirvan me fit remarquer *le Palais*, je pensai tomber de mon haut.

Quoi qu'il en soit, la promenade nous fit plaisir : tout le monde avoit l'air gai, et sembloit content. Les femmes étoient extrêmement parées : miss Mirvan et moi, nous ne pouvions pas assez les regarder. Madame Mirvan rencontra plusieurs de ses amies : cela n'étoit pas surprenant, car jamais je ne vis une pareille foule. Je cherchois aussi si je ne trouverois personne de ma connoissance ; je n'en vis point, et cela me parut singulier : je croyois que le monde entier étoit réuni ici.

Madame Mirvan dit que nous ne retournerons point au parc dimanche prochain, supposé même que nous soyons encore en ville : on nous conduira aux jardins de Kensington, où l'on dit qu'il y a meilleure société. C'est ce qu'on a de la peine à croire, lorsque l'on sort d'un cercle si brillant.

Lundi.

Nous sommes invitées ce soir à un bal

privé qui se donne chez madame Stanley, femme du bon ton, et l'une des connoissances de madame Mirvan.

Nous avons passé notre matinée à courir les boutiques, pour acheter des étoffes, des bonnets, des gazes et autres bagatelles.

Ces boutiques sont assez amusantes, sur-tout celles des merciers: vous voyez dans chacune une demi-douzaine d'hommes, qui, à force de révérences et de souris, cherchent à être remarqués. On nous conduisit de l'un à l'autre, et nous passâmes de salle en salle avec tant de cérémonies, que j'eus d'abord peur de suivre.

Je crus que je ne viendrois jamais à bout de choisir une étoffe; ils en montrèrent une si prodigieuse quantité, que je ne savois auxquelles m'en tenir: d'ailleurs, ils les vantoient avec tant de complaisance, qu'on eût dit que, pour m'engager à acheter toutes leurs marchandises, il ne s'agissoit que de m'en donner bonne opinion; et, en vérité, j'aurois voulu pouvoir acheter davantage, à cause des peines qu'ils se donnoient.

Chez les marchands de modes, nous vîmes des dames habillées avec tant d'éclat, q i'on eût dit qu'elles étoient sorties

pour rendre des visites, plutôt que pour faire des emplettes. Mais ce qui m'amusa le plus, c'est que, dans ces boutiques, nous étions presque toujours servies par des hommes, et, ce qui est bien pis, par des hommes affectés et précieux. Ils étoient mieux instruits que nous des moindres détails de nos ajustemens, et ils recommandoient leurs bonnets et leurs rubans avec un air d'importance, qui me donna envie de leur demander depuis quand ils avoient cessé d'en porter?

La vîtesse avec laquelle on travaille dans ces grandes boutiques, est surprenante; ils m'ont promis pour ce soir un assortiment complet.

Je suis actuellement entre les mains du perruquier, et je ne me retrouve plus la même tête. On l'a chargée de poudre, d'épingles noires et d'un grand coussin. Je doute que vous me reconnussiez, car ma physionomie est toute différente de ce qu'elle étoit sans coiffure. Accoutumée à m'arranger moi-même, je crains que je n'y réussisse pas de si-tôt, tant ma chevelure se trouve entortillée, ou *tapée*, comme on dit en termes de l'art.

Le bal de ce soir me met mal à mon aise; car vous savez que je n'ai jamais

dansé qu'à l'école. Madame Mirvan me dit cependant qu'il n'y a pas là de quoi être embarrassée; je n'en souhaite pas moins que cette fête soit passée.

Adieu, mon cher monsieur; excusez, de grace, le fatras dont cette lettre est remplie: peut-être le séjour de la capitale polira-t-il mon style, et que dans la suite je pourrai vous offrir une correspondance plus digne de votre attention. En attendant, je suis, *en dépit de mon peu de savoir*, &c.

ÉVELINA.

La pauvre miss Mirvan est obligée de refaire tous ses bonnets, qui ne sont pas montés à la hauteur des coiffures de Londres.

LETTRE XI.

*Suite de la Lettre d'*ÉVELINA.

Mardi matin, 5 avril.

J'ai bien des choses à vous dire, et je passerai la matinée à vous écrire. Je m'étois proposé, à la vérité, d'employer

mes soirées à vous rendre compte des aventures du jour ; mais cet arrangement devient impossible : les divertissemens de cette capitale sont poussés si avant dans la nuit, que si je voulois m'occuper encore après le souper, il me faudroit renoncer entièrement au sommeil.

Nous avons passé hier une soirée des plus extraordinaires. Comme nous étions invitées à ce qu'on appelle ici un *bal privé*, je comptois n'y trouver qu'une douzaine de personnes : au lieu de cela, je suis tombée au milieu d'un demi-monde. Imaginez-vous deux grandes salles, remplies autant qu'elles pouvoient l'être ; dans l'une, on avoit dressé des tables à jeu pour les femmes mariées ; l'autre étoit pour la danse. Ma mère (car madame Mirvan me nomme toujours sa fille) nous dit qu'elle resteroit avec Marie et moi, jusqu'à ce que nous fussions pourvues de danseurs, et qu'ensuite elle iroit faire sa partie.

Les hommes passoient et repassoient devant nous, sembloient se dire qu'ils étoient sûrs de nous, comme si nous n'étions-là que pour attendre l'honneur de leurs ordres. Ces messieurs se promenoient d'un air distrait et nonchalant, vraisemblablement pour nous tenir en

suspens. Miss Mirvan et moi, nous ne fûmes pas les seules qui eûmes à nous plaindre; aucune des femmes ne fut mieux traitée. J'étois piquée au point que je résolus de me passer de la danse, plutôt que de supporter de telles manières, et d'accepter le bras du premier venu qui daigneroit me l'offrir.

Un jeune homme qui nous avoit déjà fixées depuis quelque temps assez cavalièrement, s'avança vers moi sur la pointe des pieds: un petit souris de commande et un ajustement de fat, indiquoient assez qu'il cherchoit à s'attirer les yeux de l'assemblée, quelque laid qu'il fût d'ailleurs.

Il se prosterna jusqu'à terre, et en me présentant la main avec un geste infiniment étudié, il me dit d'un ton de voix fort niais: « Est-il permis, madame »? Puis il se tut un moment, et se mit en devoir de prendre mon bras. Je le retirai, et j'eus de la peine à m'empêcher de lui rire au nez. « Vous voudrez bien, » madame, continua-t-il en affectant de s'interrompre à tout moment, » m'accor- » der l'honneur et l'avantage, — si je » n'ai pas le malheur d'arriver trop tard, » — pour vous demander l'honneur et » l'avantage ». — Et il voulut de nouveau

s'emparer de ma main. Je baissai la tête, je le priai de m'excuser, et je me tournai vers miss Mirvan, car je riois tout de bon. Il me demanda alors si quelqu'un plus fortuné que lui l'avoit déjà devancé. Je lui répondis que non, et qu'apparemment je ne danserois pas du tout. Il me répliqua qu'il ne s'engageroit pas de son côté, dans l'espérance de me voir changer encore de résolution; et, après avoir marmotté quelques propos ridicules, dans lesquels il mêla les mots de *chagrin* et de *malheur*, il se retira avec son air souriant qui ne l'avoit pas quitté un instant.

Pendant ce petit dialogue, miss Mirvan, comme nous nous le rappelâmes ensuite, s'étoit entretenue avec la dame du logis. Bientôt après un autre jeune homme, âgé d'environ vingt-six ans, mis avec élégance, quoique sans fatuité, et d'une très-belle figure, m'accosta d'un air poli et galant, et me pria de lui faire l'honneur de lui accorder mon bras, si je n'étois pas encore engagée. Je ne vis pas trop quel pouvoit être l'*honneur* qui lui en viendroit; mais ces sortes de phrases sont de simples façons de parler, qu'on emploie indifféremment et sans distinction de personne.

Je fis la révérence, et suis sûre que je

rougissois ; l'idée de danser en présence de tant de monde, et sur-tout avec un inconnu, me déconcerta : cependant la chose étoit inévitable ; car j'eus beau promener mes regards dans la salle, je n'y rencontrois personne qui ne fût étranger pour moi. Je donnai donc le bras à mon cavalier, et nous allâmes joindre les rangs.

Les menuets étoient finis avant que nous arrivassions ; nos marchands de modes n'avoient été prêts que fort tard.

Mon danseur témoigna une grande envie de lier conversation avec moi ; mais je fus tellement intimidée, que je pouvois à peine proférer une parole ; et si je n'avois pas été honteuse de changer d'avis à chaque instant, je serois retournée à ma chaise pour ne pas danser de toute la soirée.

Il fut surpris de mon embarras, qui n'étoit que trop visible. Je ne sais ce qu'il pensa de moi ; mais il ne me dit plus rien, et je ne pus pas prendre sur moi de lui avouer que mon trouble venoit de ce que je n'étois pas accoutumée à danser en grande société.

Sa conversation étoit pleine de bon sens et d'esprit, son air et son abord noble et aisé, ses manières douces, po-

lies et engageantes, sa figure élégante; et sa physionomie la plus animée et la plus expressive que j'aie jamais vue.

Peu après, miss Mirvan prit sa place à côté de nous; elle vint me dire à l'oreille que mon cavalier étoit un homme de condition. Cette découverte ne servit qu'à augmenter mon désordre. « Combien il aura de regret, me disois-je, » d'avoir fait tomber son choix sur une » petite campagnarde, sans usage du » monde, qui craint à chaque pas de » faire une incongruité »!

L'idée de me voir engagée avec un homme, à tous égards si fort au-dessus de moi, m'avoit déjà jetée dans la plus grande confusion, et vous pensez bien que je ne fus pas trop rassurée en entendant dire à une dame qui passa devant nous: « Voilà une danse des plus diffi- » ciles ».

« Oh! dans ce cas, dit Marie à son » danseur, je vous demande la permis- » sion de ne pas en être, et d'attendre la » suivante ».

« J'en ferai autant, ajoutai-je; car » également je ne m'en tirerois pas ».

Marie me répondit qu'il falloit en prévenir mon cavalier, qui s'étoit détourné pour parler à quelqu'un. Je n'eus pas le

courage de lui adresser la parole, et nous nous glissâmes tous trois hors des rangs, pour nous asseoir au bout de la salle.

Malheureusement pour moi, miss Mirvan se laissa entraîner de nouveau dans la danse; et au moment où elle se leva, elle s'écria : « Ma chère, je vois là-bas » votre cavalier, le lord Orville, qui court » la salle pour vous chercher ».

Je la suppliois de ne pas m'abandonner; mais elle le devoit. J'étois plus mal à mon aise que jamais; j'eusse donné tout au monde pour trouver madame Mirvan, et pour la prier de me justifier dans l'esprit du lord; car que pouvois-je alléguer pour excuser mon impolitesse ? Il devoit me prendre pour une imbécille ou pour une folle. Quelqu'un qui connoît le monde et ses usages, ne peut se faire une idée du trouble dont j'étois agitée.

J'étois dans la plus grande confusion; j'observois qu'il me cherchoit par-tout d'un air embarrassé : mais quand je vis à la fin qu'il s'avançoit vers l'endroit où j'étois, je pensai tomber à la renverse. Je ne me sentois pas en état de l'attendre; car je ne savois que lui dire. Je me levai donc, et je me précipitai dans la salle du jeu, bien résolue de passer le reste de

la soirée à côté de madame Mirvan, et de ne pas danser du tout. Mais avant que de la découvrir, mylord Orville me joignit.

Il s'informa si j'étois incommodée. Vous vous imaginez sans doute, monsieur, combien je fus déconcertée. Au lieu de répondre, je baissois sottement la tête, et je fixois mon éventail.

Il me demanda d'un ton grave et respectueux, s'il avoit eu le malheur de me déplaire.

« Non certes, répliquai-je ». Et pour changer de conversation et prévenir de nouvelles questions, je le priai de me dire s'il n'avoit pas vu la jeune dame avec laquelle j'avois parlé tantôt.

« Non : mais ordonnez-vous que j'aille » la chercher » ?

« Point du tout ».

« Y a-t-il quelqu'autre à qui vous sou» haiteriez de parler » ?

Je lui dis que non, avant que de savoir que je répondois.

« Aurai-je l'avantage de vous offrir » quelques rafraîchissemens » ?

Je fis une inclination de tête sans le vouloir, et il partit comme un éclair.

Je commençois à me fâcher contre moi-même, et je me remis assez pour

m'appercevoir de la ridicule figure que je faisois ; mais j'étois trop hors de moi pour penser ou pour agir convenablement.

Si le lord n'avoit été de retour dans un clin d'œil, je me serois peut-être échappée une seconde fois. Il m'apporta un verre de limonade. Dès que je l'eus pris, il me dit qu'il se flattoit que je lui accorderois l'honneur de ma main pour la danse qu'on venoit de commencer.

Le souvenir de la conduite puérile que j'avois tenue auparavant, fit renaître mes craintes plus que jamais. Je tremblois de danser devant tant de monde, et avec un homme de ce rang. Je crois qu'il remarqua mon embarras, car il me supplia de reprendre ma place, si la danse ne m'amusoit pas : je n'eus garde d'accepter la proposition, car je n'avois déjà fait que trop de sottises ; à peine cependant pouvois-je me soutenir sur mes jambes.

Préparée de la sorte, il est aisé de s'imaginer que je me tirai très-mal d'affaire. Je m'attendois à voir le lord outré de la mauvaise étoile qui l'avoit guidé dans son choix ; mais, à ma grande consolation, il parut assez content ; il m'avoit aidée et encouragée de son mieux.

Ces gens du monde ont trop de présence d'esprit pour découvrir jamais leur trouble et leur mauvaise humeur, quand même ils en auroient le cœur navré : eussé-je été la première personne de l'assemblée, il n'auroit pu me traiter avec plus d'égards et de politesse.

Je ne parvins point à me remettre, pas même après la danse; mon cavalier me présenta un siége, en me disant qu'il ne souffriroit point que je me fatiguasse par complaisance.

Avec un peu plus d'habileté, ou seulement avec un peu plus de courage, j'aurois pu lier une conversation très-intéressante. Je vis alors que la naissance du lord Orville étoit son moindre mérite, et qu'il se distinguoit bien plus par son esprit et ses manières. Rien de plus juste et de plus piquant que ses remarques sur l'ensemble de notre société. Je ne conçois pas comment je pus rester aussi indifférente; mais je me rappelois toujours le misérable rôle que j'avois joué en présence d'un observateur si délicat; et ce qui m'empêcha de goûter ses plaisanteries, c'est ce qui excita ma compassion pour d'autres. Cependant, je n'avois pas le courage ni de prendre leur défense, ni de railler à mon tour; je me bornois

bornois à écouter dans un profond silence.

Voyant que cet entretien ne faisoit pas fortune, il se mit à parler des assemblées publiques, des concerts; mais il ne tarda pas à s'appercevoir que je n'en avois aucune idée.

Enfin, il laissa tomber la conversation, avec une adresse infinie, sur les agrémens et les occupations de la campagne.

Pour le coup, je ne devois plus douter que son intention ne fût de me mettre à l'épreuve, et qu'il vouloit essayer s'il n'y avoit aucun moyen de me faire parler. Cette réflexion mit de nouveau mon esprit à la gêne; j'en demeurai aux monosyllabes, et encore tâchai-je de les éviter tant que je pouvois.

Mylord Orville continuoit à donner cours à sa belle humeur, et moi je tenois toujours la tête sottement baissée. Au moment que j'y pensois le moins, ce même fat qui m'avoit demandée précédemment, s'approcha avec un air d'importance ridicule; et, après deux ou trois grandes révérences, il dit: « Je vous » demande pardon, madame, — et à » vous aussi, mylord, — de ce que j'in» terromps un entretien aussi agréable,

» — qui sans doute vous amuse davan-
» tage — que les offres que j'eus l'hon-
» neur de vous faire tantôt ; mais — »

Je partis, à ce mot, d'un grand éclat de rire : je rougis de ma sottise ; mais je ne pus m'en empêcher. Figurez-vous, d'un côté, ce petit-maître avec son air présomptueux, une tabatière à la main ; de l'autre, la physionomie de mylord Orville, où se peignoit la plus extrême surprise, — et je vous demande s'il y avoit moyen de tenir son sérieux ?

Je riois pour la première fois depuis que miss Mirvan m'avoit quittée, et pendant tout ce temps j'avois été plus disposée à pleurer qu'à rire. Mylord Orville me regarda avec attention : le petit-maître, dont j'ignore le nom, étoit furieux ; il me dit d'un air de suffisance : « Arrêtez, madame, je vous prie ; seu-
» lement un instant, je n'ai qu'un mot à
» vous dire. — M'est-il permis de savoir
» par quel accident j'ai été privé de l'hon-
» neur de danser avec vous » ?

« Par quel accident » ! repris-je très-étonnée.

« Oui, madame, sans contredit, et je
» prendrai la liberté de vous faire remar-
» quer qu'il n'y a qu'un accident très-
» peu ordinaire qui puisse engager une

»demoiselle de votre âge à commettre »une impolitesse».

Une idée confuse me passa alors par la tête, que je pouvois avoir manqué à quelque usage reçu dans les grandes assemblées. Je me rappelois, en effet, d'avoir entendu autrefois, qu'après avoir refusé un cavalier, il n'en falloit plus accepter. Etourdie que j'étois! je l'avois oublié. Je demeurois interdite; et tandis que cette idée me poursuivoit, mylord Orville répondit avec chaleur: «Mon»sieur, cette dame n'est pas capable de »mériter un tel reproche».

Cet homme insupportable (car, en vérité, je suis très en colère contre lui) fit une profonde révérence; et avec un souris grimacier des plus choquans, il répondit: «Mylord, loin de faire un re»proche à madame, j'ai assez de dis»cernement pour reconnoître le mérite »supérieur qui vous a valu la préfé»rence». Il fit une seconde révérence, et s'en alla.

Y eut-il jamais quelque chose d'aussi insolent? Je mourois de honte. «Le »fat»! s'écria mylord Orville; et moi, sans savoir ce que je faisois, je me levai de ma chaise fort à la hâte; et en m'en allant, je disois: «Où donc peut

»être madame Mirvan ? on ne la voit »plus».

«Permettez, dit mylord, que j'aille »m'en informer». Je repris ma chaise, n'osant lever les yeux. Que devoit-il penser de moi, de toutes mes bévues, de cette préférence supposée ?

Il revint dans un moment, et me rapporta que madame Mirvan étoit au jeu; mais qu'elle seroit charmée de me voir. J'y allai incessamment. Je pris le seul siége qui étoit vacant, et mylord Orville nous quitta, à ma grande satisfaction. Je racontai mes désastres à madame Mirvan : elle eut la bonté de se faire des reproches de ne m'avoir pas mieux instruite; mais elle m'avoit crue au fait de ces petits usages. Quoi qu'il en soit, il est à croire que notre homme s'en tiendra à sa belle harangue, sans pousser son ressentiment plus loin.

Mylord Orville ne fut pas long-temps absent. Il m'invita de retourner à la danse; j'y consentis de la meilleure grace qu'il me fut possible. J'avois eu le temps de me remettre, et j'avois résolu de faire un effort pour réparer, s'il y avoit moyen, mes premières sottises; et quoique je fusse déplacée avec un homme du rang et de la figure de mylord Orville, j'aurois

desiré de ne pas lui faire honte, puisqu'il avoit eu le malheur de me choisir.

Il parla peu, et la danse fut bientôt finie; je n'avois donc pas eu l'occasion de remplir mon intention. Je pensois d'abord que les peines inutiles qu'il avoit prises auparavant, pouvoient l'avoir dégoûté; puis l'idée me vint que peut être il auroit appris *qui j'étois*. Nouveau trouble de ma part; et, au lieu de faire parade de mon esprit, comme je me l'étois proposé, je retombai dans mon ancien état de stupidité. Ennuyée, honteuse et mortifiée, je demeurai tranquille, jusqu'à ce que nous nous retirâmes; ce qui heureusement arriva bientôt. Lord Orville me fit l'honneur de me présenter la main pour me conduire au carrosse; et, chemin faisant, il me remercia *de l'honneur que je lui faisois.* Oh, ces gens à la mode!

Que direz-vous, mon cher monsieur, de cette soirée? n'est-elle pas, en effet, des plus extraordinaires? Je n'ai pu vous épargner ces détails, qui sont tous fort neufs pour moi. Mais il est temps de finir. Je suis avec un attachement respectueux, &c.

ÉVELINA.

LETTRE XII.

Suite de la précédente.

Mardi, 5 avril.

Cette fâcheuse soirée d'hier continue à m'intriguer encore. Je viens de recueillir de Marie, à force d'instances et de plaisanteries, un dialogue des plus curieux. Vous serez d'abord surpris de ma vanité : mais je vous prie, mon cher monsieur, d'écouter jusqu'au bout, sans vous impatienter.

Cette conversation doit avoir eu lieu pendant que j'étois avec madame Mirvan, dans la chambre à jeu. Marie étant occupée à prendre quelques rafraîchissemens, mylord Orville s'approcha du buffet dans le même dessein ; il ne la reconnut point, quoiqu'elle le remît tout de suite. Peu après, un jeune homme d'une physionomie éveillée, vint le trouver en grande hâte, et lui dit : « Eh bien ! » mylord, qu'avez-vous fait de votre » belle danseuse » ?

« Rien », répondit Orville en souriant et haussant les épaules.

« C'est, je vous jure, la plus belle
» créature que j'aie jamais vue ».

Mylord se mit à rire, et avec raison.
« Oui, répliqua-t-il, elle est assez jolie,
» et sur-tout très-modeste ».

« Oh! mylord, s'écria cet extravagant,
» c'est un ange » !

« Un ange qui ne dit mot ».

« Comment cela se peut-il, mylord,
» avec une physionomie aussi spirituelle
» et aussi expressive » !

« Une petite idiote », ajouta Orville
en secouant la tête.

« Voilà qui va bien, sur ma foi », répliqua l'autre.

Dans le même instant, cet homme
odieux qui venoit de me donner tant d'inquiétude, se mêla de la conversation; et
en s'adressant respectueusement à mylord Orville, il lui dit: « Je vous demande
» pardon, mylord, si, comme j'ai lieu de
» le craindre, j'ai réprimandé tantôt, avec
» trop de sévérité, la dame que vous honorez de votre protection. Mais, avec
» d'aussi mauvaises manières, vous m'avouerez qu'on peut pousser un homme
» à bout ».

« Mauvaises manières! s'écria mon
» champion anonyme; cela est impossible. Un minois comme celui-là, ne

» sauroit prendre un aussi vilain mas-
» que ».

« Oh ! quant à cela, reprit-il, je vous
» prie de vous en rapporter à moi : car,
» malgré les égards que j'ai pour votre
» avis en toute autre chose, vous con-
» viendrez, j'espère, et vous aussi, my-
» lord, que je me connois un peu en
» bonne ou mauvaise éducation ».

« J'ignorois entièrement, répondit Or-
» ville d'un ton sérieux, quel pouvoit
» être le sujet de votre mécontentement ;
» ainsi je devois être surpris de la sortie
» que je vous ai vu faire ».

« J'étois très-éloigné, mylord, de vous
» offenser ; mais une fille de rien qui se
» donne de tels airs, certes cela n'étoit
» pas aisé à digérer. J'ai pris toutes les
» peines possibles pour savoir qui elle est ;
» personne ne la connoît ».

« Oh ! ce ne peut être, s'écria mon
» défenseur, que la fille de quelque curé
» de village ».

« Ha, ha, ha, bravo ! sur mon hon-
» neur, je l'aurois deviné par ses ma-
» nières ».

Charmé de cette saillie, il continua ses éclats de rire, et il s'en alla probablement répéter ce prétendu bon mot dans le reste de l'assemblée.

«Qu'y a-t-il donc là-dessous»? demanda l'autre inconnu.

«C'est une ridicule affaire, répondit »Orville; votre Hélène a premièrement »refusé ce fat, et ensuite elle a dansé »avec moi. Voilà tout ce que j'en sais».

«Orville, vous êtes un heureux mor»tel! Mais *mal élevée;* non, cela ne se »peut pas: et *ignorante*, tout aussi »peu. Son regard spirituel dément ces »épithètes».

«Je ne le déciderai pas; mais ce qui »est certain, c'est que je me suis tué à »la faire parler; et malgré tous mes ef»forts, soit innocence, soit malice, elle »est restée immobile sur sa chaise, sans »me répondre le mot. Puis, quand ce »damoiseau est venu faire ses plaintes, »elle a jeté un grand éclat de rire insul»tant, et elle sembloit se divertir beau»coup de sa colère».

«Oui-dà, mylord; il y a de l'esprit là»dedans: peut-être cela n'est-il pas en»core *défriché*».

Marie fut appelée à la danse, et elle n'entendit pas la fin de ce beau dialogue.

Eh bien! mon cher monsieur, avez-vous jamais vu quelque chose de plus outrageant? *Petite idiote* ou *malicieuse*, quels termes insultans! non, jamais je ne

serai plus tentée d'aller dans une assemblée. Que n'étois-je en Dorsetshire !

Après cela vous ne serez pas surpris que mylord Orville se soit contenté de faire demander ce matin des nouvelles de notre santé par son domestique, sans prendre lui-même cette peine, comme miss Mirvan s'y attendoit. Mais c'est peut-être l'usage de Londres.

Je ne voudrois pas vivre dans cette ville pour tout au monde; je ne me soucie pas d'y rester davantage; elle m'ennuie déjà : je souhaite que le capitaine arrive bientôt. Madame Mirvan parle de l'opéra pour ce soir; peu m'importe.

Mercredi matin.

Je me suis très-bien amusée, presque malgré moi : j'étois sortie de fort mauvaise humeur, mais je ne pus résister aux charmes de la musique et du chant; ils convenoient, on ne peut pas mieux, à ma situation actuelle. J'espère d'engager madame Mirvan de retourner à l'opéra samedi prochain. Que n'en donne-t-on tous les jours ! je ne connois rien de plus délicieux; quelques-uns des airs m'ont fendu le cœur. C'étoit, à ce qu'ils disent, un opéra dans le genre *sérieux* : le premier *chanteur comique* étoit malade.

Ce soir nous irons à Ranelagh. Si j'y rencontrois un de ces trois messieurs, qui se sont si joliment égayés sur mon compte? Mais, n'y pensons pas.

Jeudi matin.

Nous avons été à Ranelagh. Cet endroit me plaît : il est illuminé avec tant de somptuosité, qu'au premier coup-d'œil je crus me trouver dans un château enchanté, ou dans un palais de fées : tout sembloit tenir de la magie.

J'étois à peine entrée, que j'apperçus mylord Orville. Je perdis contenance; mais il ne me vit point. Après qu'on eut pris le thé, madame Mirvan étoit fatiguée : Marie et moi, nous nous promenâmes seules dans la chambre; nous le vîmes une seconde fois près de l'orchestre, où nous nous arrêtâmes pour entendre un chanteur. Orville me salua; je lui rendis la révérence, et je sentis que je rougissois. Nous jugeâmes bientôt à propos de nous retirer : il ne nous suivit point; et lorsque nous repassâmes devant l'orchestre, il avoit disparu. Nous le retrouvâmes plusieurs fois dans le cours de la soirée; mais il étoit toujours accompagné, et il ne nous parla point : seulement il me fit quelques inclinations de

tête, lorsque la bienséance l'exigeoit.

Je ne saurois déguiser que je suis très-fâchée de la mauvaise opinion qu'il a prise de moi. Il est vrai que c'est ma propre faute; mais cet homme est si aimable, si honnête, qu'en vérité il est humiliant d'être mal dans son esprit. N'est-il pas juste d'ailleurs de rechercher l'estime des personnes qui méritent la nôtre! Mais ces réflexions viennent trop tard; il n'y a plus de remède: quoi qu'il en soit, je renonce aux assemblées.

On avoit destiné cette matinée à voir les environs de Londres, à courir des encans, des boutiques, etc. mais j'avois mal à la tête, et je n'étois pas en train de m'amuser. Je restai donc au logis, et malgré moi je laissai aller ces dames toutes seules; elles sont la bonté même.

A l'heure qu'il est, je regrette de ne pas les avoir accompagnées, car je ne sais que faire de ma figure. J'avois résolu de ne pas aller ce soir au spectacle; je crois cependant que j'irai. Au fond, la chose m'est assez indifférente.

J'ai mal fait. Madame Mirvan et Marie ont parcouru toute la ville, et se sont amusées à merveille. — Et moi, sotte

que je suis ! j'étois dans ma chambre à ne rien faire. Elles ont été à une vente publique dans le Pallmall, et elles y ont rencontré précisément ce mylord Orville. Il s'est assis à côté de madame Mirvan, et lui a beaucoup parlé ; elle ne veut pas me dire sur quel sujet.

Je ne retrouverai peut-être plus une occasion comme celle-là pour voir la ville. Je me veux bien du mal de n'avoir pas été de cette partie : mais je mérite cette humiliation, c'étoit pur caprice.

Jeudi au soir.

Nous revenons du spectacle. On a représenté le *Roi Léar :* cette pièce m'a fort attristée. Nous n'avons vu personne de notre connoissance.

Adieu, monsieur ; il se fait trop tard pour écrire plus long-temps.

Vendredi.

Le capitaine Mirvan est arrivé. Je n'ai pas le courage de vous rendre compte de son entrée, dont j'ai été choquée. Je n'aime pas cet homme-là. Il me paroît orgueilleux, bas, insupportable.

Dans le moment même où on lui présenta Marie, il la railla sur la forme de son nez, et il l'appela une grande créa-

ture mal bâtie. Elle souffrit patiemment cette dureté. Madame Mirvan, avec sa bonté et sa douceur, méritoit un meilleur sort : comment a-t-elle pu l'épouser?

Quant à moi, j'ai été fort réservée; nous ne nous sommes guère parlé ni l'un ni l'autre. Je ne comprends pas comment la famille pouvoit tant se réjouir de son retour : elles auroient dû être aises de le voir loin d'elles pour toute sa vie. Peut-être ne leur déplaît-il pas autant qu'à moi; en tout cas, elles font fort sagement de ne pas dire ce qu'elles en pensent.

Samedi au soir.

Nous avons été à l'opéra, et je suis encore plus satisfaite que mardi. Si ce n'eût été le babil perpétuel de ceux qui étoient autour de moi, je me serois crue en paradis. Nous étions placés dans l'amphithéâtre; tout le monde étoit habillé sur le plus grand ton; et si la représentation m'avoit fait moins de plaisir, j'aurois assez trouvé de quoi régaler mes yeux.

J'étois heureuse de n'être pas assise à côté du capitaine. Il n'est pas amateur de la musique ni du chant, et ses remar-

ques sur l'un et l'autre objet étoient extrêmement grossières. Après le spectacle, nous entrâmes dans ce qu'on appelle *le Café;* les dames et les messieurs s'y assemblent indifféremment. On trouve dans cet endroit toutes sortes de rafraîchissemens, on s'y promène, on y jase avec la même aisance que chez soi.

Lundi nous verrons un *ridotto*, et mercredi nous retournerons à Howard-Grove. Le capitaine dit qu'il ne veut pas être *enfumé plus long-temps des vilenies de Londres; qu'il s'est assez rôti au soleil,* qu'il lui faut l'air de la campagne, *pour s'y dorloter à son aise.*

Adieu, mon cher monsieur.

LETTRE XIII.

Suite de la précédente.

Jeudi, 12 avril.

MON CHER MONSIEUR,

Nous revînmes si tard, ou plutôt si matin du ridotto, qu'il n'y eut plus moyen de vous écrire. Il est vrai que

nous n'y allâmes qu'à onze heures du soir : cela vous effraiera, mais c'est l'heure reçue. Quel terrible renversement dans l'ordre de la nature! ces gens-ci dorment en plein jour, et veillent au clair de la lune.

La salle étoit magnifique, l'illumination et les décorations brillantes, une compagnie choisie et bien mise. J'aurois dû commencer par vous dire que je me laissai entraîner de nouveau dans *une assemblée*.

Miss Mirvan dansa un menuet; mais je n'eus pas le courage de suivre son exemple. Nous fîmes un tour de promenade; je vis de loin le lord Orville; mais il ne nous apperçut point. Comme il n'étoit d'aucune partie, je pensois qu'il pourroit bien encore se mettre de la nôtre; et quelque peu d'envie que j'eusse de danser, j'aurois mieux aimé que ce fût avec lui qu'avec un inconnu. Rien n'étoit plus ridicule que de supposer qu'il me feroit l'honneur de danser avec moi, après ce qui s'étoit passé entre nous; mais j'étois assez folle pour m'y attendre : vous allez en juger par ce qui suit.

Miss Mirvan fut incessamment engagée; un jeune homme d'une trentaine d'années, bien mis et de bonne mine,

me fit l'honneur de me demander. Le cavalier que Marie avoit choisi, étoit un gentilhomme de la connoissance de madame Mirvan; elle nous avoit dit qu'il ne convenoit point qu'une demoiselle dansât avec un inconnu dans les assemblées publiques; aussi n'étoit-ce pas là mon idée. Je ne voulus pas me priver tout-à-fait de la danse, et je n'osois pas refuser celui-ci pour accepter ensuite tel autre qui auroit pu se présenter. Ainsi, pour ne pas m'exposer à renouveler la scène du bal, je pris sur moi de dire à l'inconnu (je rougis de vous l'avouer), que j'étois déjà engagée; moyennant quoi, je crus me ménager une ressource, et demeurer maîtresse de mes volontés.

Ma conscience me trahit, car l'inconnu me regarda comme s'il n'ajoutoit point de foi à ma réponse; et au lieu de s'en contenter et de me quitter, comme je l'espérois, il resta à côté de moi, et lia la conversation avec autant de familiarité, que si nous avions été d'anciennes connoissances. Il m'importuna surtout par ses questions réitérées sur le cavalier auquel j'étois engagée, et finit par me dire : « Je ne comprends pas » qu'un homme dont vous avez daigné

»accepter le bras, tarde tant à venir
»profiter de cette faveur».

Je me sentis très-embarrassée, et je proposai à madame Mirvan de nous asseoir; elle eut la bonté d'y consentir. Le capitaine prit sa chaise à côté de la sienne; et l'inconnu ayant jugé à propos de nous suivre, se mit à ma droite.

« Quelle insensibilité! madame, con-
»tinua-t-il; vous manquez la plus belle
»danse du monde : cet homme doit avoir
»perdu la tête; qu'en pensez-vous vous-
»même»?

« Rien du tout», répondis-je avec un peu de confusion.

Il me fit excuse de la liberté de sa remarque, en ajoutant : « Je ne reviens
»pas de mon étonnement; peut-on être
»jusqu'à ce point ennemi de soi-même?
»Mais, où peut-il être, madame? a-t-il
»quitté la salle? ou n'y a-t-il pas été du
»tout»?

« En vérité, repris-je avec humeur,
»je n'en sais rien».

« Je ne m'étonne plus, madame, de
»vous voir émue; rien n'est plus cho-
»quant. Voilà la plus belle partie de la
»soirée perdue. Il ne mérite pas que
»vous l'attendiez».

« Je ne m'en mets pas en peine, mon-
» sieur, et je vous prie de ne pas.... »

« Cela est humiliant! une dame qui » attend son cavalier! fi donc! le négli» gent! qui peut le retenir? Me permet» tez-vous de l'aller chercher »?

« Si vous voulez, monsieur », répondis-je fort à la hâte; car je tremblois que madame Mirvan ne nous écoutât; elle paroissoit déjà très-surprise de me voir en conversation avec un étranger.

« De tout mon cœur! quel habit porte-t-il »?

« Je n'y ai pas fait attention ».

« Foin de lui! il a osé se présenter de» vant vous dans un habit qui ne valoit » pas la peine d'être remarqué! le gre» din »!

Je ne pus m'empêcher de rire, et je crains que cette imprudence ne l'ait encouragé à continuer.

« Charmante créature! pouvez-vous » supporter avec tant de douceur un trai» tement aussi malhonnête? Pouvez-vous, » *comme la Patience personnifiée*, sou» rire après un semblable affront? Quant » à moi, quoique je ne sois point l'of» fensé, je suis tellement indigné, que » je voudrois le tenir pour lui faire faire » quelques tours de salle à bons coups de

»pied! à moins cependant (ajouta-t-il en hésitant et en me fixant avec attention) » que ce cavalier ne soit un être de »votre création »?

J'étois honteuse au-delà de toute expression, et je ne pus rien répondre.

« Mais non, reprit-il avec chaleur, »vous ne sauriez être si cruelle! la dou»ceur est peinte dans vos yeux. Pour»riez-vous être assez barbare pour vous »jouer ainsi de mon malheur»!

Je fus choquée de cette sottise, et je me détournai. Madame Mirvan s'apperçut de mon embarras, et ne sut qu'en penser; la présence du capitaine m'empêcha de le lui expliquer. Je la priai de faire un tour de salle : elle s'y prêta, et nous nous levâmes tous. Mais le croirez-vous, monsieur? l'inconnu eut le front de se lever en même temps, et marcha à côté de moi, comme s'il avoit été des nôtres.

« Pour le coup, dit-il, j'espère que »nous trouverons l'ingrat. Est-ce celui-là»? et il me montra un vieux boiteux; — « ou cet autre»? et de cette façon il fit la revue de tous les personnages âgés ou difformes de la salle. Je ne lui répondis plus rien; et lorsqu'il vit que je m'obstinois à garder le silence, et que je dou-

blois le pas sans prendre garde à lui, il frappa du pied en colère, en s'écriant : « Fou! imbécille! nigaud »!

Je le fixai avec un mouvement de surprise. « Oh! madame, continua-t-il, pardonnez mon emportement; mais j'enrage de l'idée, qu'il puisse y avoir un » misérable qui fasse si peu de cas d'une » félicité pour laquelle je donnerois ma » vie! Oh! que ne puis-je le trouver! » vous verriez. — Mais je m'emporte de » nouveau : pardonnez, madame; mes » passions sont violentes, et je ne puis » digérer l'affront qu'on vous fait ».

Je commençois à craindre que cet homme ne fût pas dans son bon sens, et je le considérois d'un air étonné : « Je » vois, madame, que vous êtes émue. O » généreuse créature! Mais ne vous alar- » mez point, — je redeviens calme, — je » le suis déjà. Oui, sur mon ame, je le » suis : tranquillisez-vous, la plus aimable » des mortelles, je vous en supplie ».

« Monsieur, lui répondis-je très-sé- » rieusement, je dois vous demander ins- » tamment de me laisser. Je ne vous con- » nois point, et je ne suis nullement » accoutumée, ni à vos propos, ni à vos » manières ».

Ceci produisit quelque effet. Il me sa-

lua profondément, me fit ses excuses, et me protesta que pour tout au monde il ne m'offenseroit point.

« Si cela est, monsieur, je vous prie » de me quitter ».

« Je m'en vais, madame, je m'en » vais »! Il prononça ces paroles d'un ton vraiment tragique, et aussi-tôt je le perdis de vue; mais à peine avois-je eu le temps de me féliciter de son absence, que je le vis reparoître.

« Pouviez-vous réellement me laisser » partir sans le moindre regret? Pouvez- » vous me voir souffrir des tourmens inex- » primables, et conserver toutes vos bon- » nes graces pour l'infidèle qui vous aban- » donne? L'ingrat! le fat! je serois capable » de le régaler d'une bastonnade ».

« Au nom du ciel, s'écria madame » Mirvan, de qui monsieur parle-t-il »?

« Qu'est-ce donc que tout cela »? interrompit le capitaine.

L'inconnu lui fit une profonde révérence, et lui dit: « Il ne s'agit, mon- » sieur, que d'une petite difficulté; cette » jeune demoiselle me refuse l'honneur » de danser avec moi, et je tâche de la » fléchir. Vous m'obligerez sensiblement, » si vous voulez bien vous employer en » ma faveur ».

« Cette dame, répondit froidement le » capitaine, est la maîtresse de faire ce » qu'il lui plaît »; et il s'en alla sur-le-champ.

Alors mon persécuteur se retournant poliment vers madame Mirvan, lui dit : « Obtiendrai-je donc, madame, de vos » bontés, un mot d'intercession » ?

« Monsieur, reprit-elle, je n'ai pas » l'avantage de vous connoître ».

« Dès que je serai connu, madame, » je me flatte que vous m'honorerez de » votre suffrage; mais il seroit bien plus » généreux de m'accorder votre protec- » tion avant que de me connoître; j'ose » garantir que vous n'aurez pas lieu de la » regretter ».

Madame Mirvan lui répondit avec quelque embarras : « Je suis persuadée, » monsieur, que vous êtes un parfaite- » ment galant homme, mais... ».

« Eh quoi! madame, vos doutes une » fois levés, pourquoi ce *mais* » ?

« Eh bien! monsieur, reprit madame » Mirvan avec un sourire indulgent, je » vais vous rendre franchise pour fran- » chise; voyons l'effet que cela produira. » Sachez donc une fois pour toutes... ».

« Pardonnez, madame, interrompit- » il avec impatience, et de grace quittez

» ce ton, *une fois pour toutes ;* je ne » vois pas que ma trop grande fran- » chise mérite un reproche. Si vous vou- » lez *m'imiter*, mes chères dames, » que ce soit, je vous prie, pour m'*ex-* » *cuser* ».

Nous étions surprises l'une et l'autre de l'étrange conduite de cet homme.

« Soyez au-dessus de votre sexe, con- » tinua-t-il en m'adressant la parole : une » seule danse, je n'en demande pas da- » vantage. Oubliez l'ingrat qui a tant » abusé de votre patience ».

Madame Mirvan, tout étonnée, me demanda : « De qui parle-t-il donc ? » Vous ne m'avez pas dit... ».

« Oh ! madame, s'écria-t-il, il n'en » valoit pas la peine : c'est lui faire trop » d'honneur ; n'en parlons plus. Une seule » danse, c'est l'unique faveur que je sol- » licite : permettez que cette jeune dame » me l'accorde ; j'en serai reconnoissant » toute ma vie ».

« Monsieur, une faveur et un inconnu, » sont deux idées que j'ai de la peine à » combiner ».

« Si vous avez réservé jusqu'ici vos » bontés pour vos seuls amis, faites au- » jourd'hui, pour la première fois, une » exception en ma faveur ».

« En

« En vérité, monsieur, je ne sais que » répondre ; mais.... »

Il opposa à ce *mais* tant d'instances pressantes, qu'à la fin madame Mirvan me dit qu'il falloit me résoudre à danser avec lui, ou bien nous retirer pour éviter ses importunités. Je balançois entre cette alternative ; mais cet homme impétueux fit tant, que je me vis obligée de lui abandonner ma main.

Ainsi son obstination déterminée l'emporta, et je fus assez punie de m'être éloignée de la vérité.

Avant que la danse s'engageât, il se montra toujours fort irrité contre *mon cavalier*, et il mit tout en usage pour me faire avouer que je l'avois trompé ; rien n'étoit plus clair, mais je ne voulus pas m'humilier au point d'en convenir.

Le lord Orville ne dansa pas du tout ; il paroissoit fort répandu, et changeoit à tout moment de cotterie ; mais vous concevez que je ne fus pas trop à mon aise, lorsque quelques minutes après je le vis s'avancer vers la place que je venois de quitter, et accoster madame Mirvan.

Quelle fatalité, me disois-je, de n'avoir pas résisté plus long-temps aux importunités de cet inconnu ! Je voulus le quitter au moment même où nous étions

entrés en danse; mais il me retint, en me disant que ce seroit lui faire un affront, et que je ne pouvois pas rejoindre ma partie, *avant d'avoir fini nos tours.* Comme j'étois peu au fait de tous ces usages, il fallut bien m'assujettir à sa direction. Il s'apperçut de mon embarras, et m'en demanda la raison : « Pour-» quoi cette inquiétude ? pourquoi dé-» tourner toujours ces beaux yeux » ?

« Je voudrois, monsieur, que vous-» même vous parlassiez moins ; vous » m'avez déjà gâté toute cette soirée ».

« Bon dieu ! qu'ai-je donc fait ? par où » ai-je mérité ce mépris » ?

« Vous m'avez tourmentée ; vous » m'avez contrainte d'abandonner mes » amis, et vous me forcez à danser mal-» gré moi ».

« Assurément, ma chère dame, nous » devrions être meilleurs amis, puisqu'il » y a tant de rapport dans la franchise de » nos caractères. — Si vous étiez moins » aimable, croyez-vous que je pourrois » supporter un tel affront » ?

« Si je vous ai offensé, vous n'avez » qu'à me laisser ; je ne demande pas » mieux ».

« Eh ! ma chère enfant, reprit-il en » souriant, où avez-vous pris une pa-

» reille éducation ! Il faut que vous soyez » bien sûre de l'effet de vos charmes ; ce » petit emportement ne sert qu'à embel- » lir votre teint ».

« Il se peut, monsieur, que vos airs » hardis fassent fortune chez les person- » nes avec lesquelles vous êtes accou- » tumé de vivre ; mais avec moi... ».

« Vous me rendez justice, madame ; » je gagne en effet à être connu, et j'es- » père que vous serez contente de moi » dans la suite ».

« J'espère bien que cela n'arrivera » jamais ».

« O chut, s'il vous plaît ! Avez-vous » oublié dans quelle situation je vous ai » trouvée ? Négligée, abandonnée, tra- » hie comme vous étiez ; je vous ai sui- » vie, adorée ; et sans moi... ».

« Sans vous, monsieur, j'eusse été » peut-être plus heureuse ».

« Comment donc ! que dois-je penser » de ce *sans vous* ? Votre cavalier seroit- » il venu ? Le pauvre garçon ! ma pré- » sence lui fait-elle peur » ?

« Je souhaite que la sienne puisse vous » tenir en respect ».

« Sa présence ! vous le voyez donc » ?

« Peut-être », m'écriai-je, excédée de ses railleries.

« Où donc ? où ? montrez-moi, je » vous supplie, ce misérable ».

« Misérable, monsieur » ?

« Oui, ce sauvage, ce pied-plat, ce » poltron, ce mortel méprisable ».

Je ne sais où j'avois la tête, mais mon orgueil étoit blessé, et ma patience étoit à bout. En un mot, j'eus la folie de jeter un regard sur mylord Orville, et je répétois : « *Mortel méprisable*, dites-» vous » ?

Il suivit mes yeux, et me dit : « Est-ce » là ce beau monsieur » ?

Je ne répondis rien ; je n'osois dire ni oui ni non, et j'espérois d'être délivrée de mes tourmens par cette équivoque.

Dès que la danse fut finie, je voulus rejoindre madame Mirvan.

« Votre cavalier, je suppose » ? répondit-il gravement.

Cette parole me confondit ; je tremblois que cet homme dangereux ne s'adressât au lord Orville sans le connoître, et ne lui tînt quelque propos qui découvrît la ruse à laquelle j'avois eu recours. Folle que j'étois, de m'attirer de tels embarras ! Je craignois actuellement ce que je souhaitois auparavant ; et pour *éviter* le lord Orville, je n'eus d'autre parti à choisir, que de proposer

une seconde danse. Je mourois de honte et de dépit.

« Mais votre *cavalier*, madame, re» prit-il avec affectation, ne trouvera» t-il pas mauvais que je vous retienne » trop long-temps ? Si vous le permet» tiez, j'irois lui demander son consente» ment ».

« Gardez-vous-en ».

« Qui est-il, madame » ?

J'aurois voulu être à cent lieues d'ici; il répéta sa question : « Comment l'ap» pelez-vous ? — Qu'importe. — Son nom, » disiez-vous ? — Je n'en sais rien ».

Il prit un air de suffisance, et me répliqua : « Quoi ! madame, vous ne le » savez pas ? Souffrez donc que je vous » donne un petit conseil ; c'est de ne ja» mais danser, dans un endroit public, » avec un homme dont vous ignorez le » nom. Un inconnu souvent n'est qu'un » aventurier, un homme sans aveu ; et » voyez à quels inconvéniens cela peut » vous exposer ».

Peut-on s'imaginer quelque chose de plus ridicule ? Je ne pus m'empêcher de rire, malgré la confusion où j'étois.

Dans cet instant, madame Mirvan et mylord Orville s'avancèrent vers nous. Vous ne doutez pas que je n'eus bientôt

repris mon sérieux; mais quelle fut ma consternation, quand cet homme, destiné à être mon fléau, s'écria : « Ah! » mylord Orville, je n'avois pas l'honneur » de vous connoître. Mais que direz-vous » de mon usurpation? Vous m'avouerez » cependant qu'une capture comme cel» le-là n'étoit pas à négliger ».

Ma honte et ma confusion étoient inexprimables. Qui pouvoit prévoir que cet homme connoissoit le lord Orville? Hélas! le mensonge est aussi peu sûr qu'illicite!

Mylord Orville paroissoit stupéfait, et avec raison.

« Tout le monde, continua ce misé» rable, n'a pas votre sang-froid, my» lord; j'ai eu de la peine à me mettre » bien dans l'esprit de cette dame, et je » n'ose pas trop me flatter d'avoir réussi. » Vous seriez fier, mylord, si vous saviez » avec quelle difficulté j'ai obtenu l'hon» neur d'une seule danse ».

Je perdis toute contenance. Mylord Orville demeura immobile. Madame Mirvan me regarda avec surprise. Mon persécuteur s'étant tourné vers moi, s'empara de ma main; et en la présentant au lord, il lui dit : « Jugez avec quel re» gret je vous cède cette belle main »!

Je rougis jusqu'au blanc des yeux : je voulus retirer ma main, Orville la baisa respectueusement, et répondit : « Vous » me faites trop d'honneur, monsieur » ; et s'adressant à madame Mirvan : « Je me » féliciterai d'en profiter, si madame per- » met que je cherche quelqu'un pour » faire sa partie ».

Je ne pus supporter l'idée de le contraindre à danser malgré lui, et je m'écriai avec impatience : « Non, absolu- » ment pas, je vous supplie ».

« Ordonnez-vous, me dit l'odieux in- » connu, que je me charge du soin de » trouver la partie de madame » ?

« Non, monsieur », lui répondis-je en lui tournant le dos.

« De quoi est-il question, ma chère » ? demanda madame Mirvan.

« De rien, madame, de rien du tout ».

« Mais danserez-vous, ou non ? Vous » voyez que mylord vous attend ».

« J'espère que non, je vous prie ; je » ne saurois pour tout au monde.... Je » suis sûre que... ».

J'avois perdu la parole ; et cet effronté, résolu d'approfondir si je l'avois trompé ou non, s'adressa de nouveau au lord Orville, qui ne savoit quel parti prendre : « Mylord, lui dit-il, je m'en

» vais vous expliquer en deux mots cette » affaire, qui paroît actuellement un peu » embrouillée. — Cette dame m'a pro- » posé une seconde danse; rien ne pou- » voit m'être plus agréable : mon inten- » tion étoit seulement de vous demander » votre consentement : si vous me le don- » nez, nous serons tous d'accord ».

J'étois indignée. « Non, monsieur, lui » dis-je; il n'y a que votre absence qui » puisse nous mettre d'accord ».

« Au nom du ciel! interrompit madame Mirvan, qui ne put retenir plus long-temps sa surprise, » que veut dire » tout ceci? Etiez-vous déjà engagée? » Mylord Orville a-t-il... ».

« Non, madame, m'écriai-je; je ne » connoissois pas monsieur; et voilà pour- » quoi je voulois..... je cherchois..... » je... ».

Accablée de tout ce qui venoit de se passer, je n'eus pas le courage d'achever cette humiliante explication; les forces me manquèrent, et je ne pus plus retenir mes larmes.

Ils se regardoient tous avec étonnement.

« Qu'avez-vous, ma chère enfant »? me dit madame Mirvan avec le plus tendre intérêt.

« Qu'ai-je fait » ! s'écria le mauvais génie qui étoit la cause de tout ce désordre ; et il s'enfuit promptement pour chercher un verre d'eau.

J'en avois dit assez pour faire deviner au lord tout le reste de ce mystère. Il approcha un siége, et me dit d'une voix basse : « Ne soyez pas inquiète, je vous » supplie ; vous ferez toujours honneur à » mon nom, quand vous voudrez bien » vous en servir ».

Cette politesse me soulagea un peu. Un murmure général avoit alarmé miss Mirvan, qui vint me trouver aussi-tôt. Elle me fit prendre un verre d'eau que mon bourreau venoit d'apporter ; après quoi mylord Orville le pria de se retirer.

« Au nom du ciel, madame, m'écriai» je, laissez-moi m'en aller ; je n'y puis » tenir davantage ».

« Nous nous en irons tous », répondit ma bonne Marie.

« Mais que dira le capitaine ? J'aurois » mieux aimé partir seule en chaise à por» teurs ».

Madame Mirvan y consentit, et je me levai pour sortir. Mylord Orville et l'inconnu m'accompagnèrent. Le premier me présenta la main avec une complai-

sance que j'avois peu méritée; l'autre me suivit pour m'importuner de ses excuses. J'aurois voulu faire les miennes au lord; mais je n'en eus pas le courage.

J'arrivai au logis vers une heure. Les domestiques de madame Mirvan me virent rentrer.

Après cela serai-je encore tentée de retourner aux assemblées? Que penserez-vous de moi, mon très-cher et très-honoré monsieur? Vous aurez besoin de toute votre partialité pour me recevoir à mon retour avec indulgence.

Mylord Orville a fait demander ce matin de nos nouvelles, et sir Clément Willoughby (c'est le nom de mon persécuteur) a passé ici lui-même; j'ai refusé de descendre tant qu'il y a été.

Je sais maintenant à quoi m'en tenir sur la conduite choquante et ridicule de ce Willoughby.

J'ai appris par miss Mirvan que c'est le même homme qui a parlé de moi avec si peu de ménagement au bal de madame Stanley. Il lui plut alors de dire au lord Orville, qu'il étoit bien aise de savoir que j'étois *une petite sotte*; il se crut donc autorisé à donner libre carrière à son impertinence. Quoi qu'il en soit, je me soucie fort peu de ce qu'il

pense de moi. Mais mylord Orville ! s'il m'a pris d'abord pour une imbécille, il doit m'accuser à présent de témérité et de présomption. Me servir de son nom ! quelle hardiesse ! Encore, s'il savoit ce qui y a donné lieu ; il doit s'imaginer que c'étoit par un excès de vanité. Je suis déterminée à quitter cette méchante ville dès demain, et jamais je n'y remettrai les pieds.

Le capitaine se propose de nous faire voir ce soir les *Fantoccini*. Je ne puis pas souffrir ce capitaine ; vous ne sauriez vous faire une idée de sa grossièreté. Je suis heureuse qu'il n'ait pas assisté au dénouement de la fâcheuse aventure d'hier ; il n'auroit fait qu'augmenter mon trouble : peut-être s'en seroit-il diverti, car il ne rit jamais qu'aux dépens d'autrui.

Voici la dernière lettre que je vous écris de Londres. — J'en suis très-aise ; car je connois trop peu le monde, pour me gouverner convenablement dans une grande ville, où tout est neuf pour moi, où je rencontre à chaque pas les choses les plus bizarres.

Adieu, mon cher monsieur. Que le ciel me ramène en sûreté chez vous ! Que ne puis-je retourner dans cet ins-

tant même à Berry-Hill! mais cet empressement déplairoit à madame Mirvan; ainsi je dois me taire. Je vous parlerai des *Fantoccini*, lorsque nous serons arrivés à Howard-Grove. Nous n'avons pas vu la moitié des endroits publics que l'on court actuellement; ils sont en grand nombre, et on les trouve tous remplis.

LETTRE XIV.

Suite de la précédente.

13 avril.

Vous serez très-surpris, mon cher monsieur, de recevoir encore une lettre de Londres de la main de votre Evelina; mais croyez-m'en, ce n'est ni par ma faute, ni pour mon bonheur que je suis encore en ville: notre voyage a été différé par un accident aussi inattendu que désagréable.

Nous fûmes hier au soir aux *Fantoccini*, où nous vîmes représenter, par des marionnettes, une petite comédie française et italienne. Le spectacle fut conduit avec la plus grande adresse, et nous nous amusâmes tous au mieux, à

l'exception du capitaine, qui a une antipathie déterminée pour tout ce qui n'est pas anglais.

Tandis qu'en sortant nous attendions notre voiture, une grande femme, déjà sur l'âge, passa près de nous en s'écriant : « Mon Dieu ! que ferai-je » ?

« Comment donc, ce que vous fe- » rez » ! lui dit le capitaine.

« Ma foi, monsieur, lui répondit-elle, » j'ai perdu ma société, et je ne connois » personne ici ».

Il y avoit un peu d'accent dans sa prononciation : cependant il étoit difficile de distinguer si elle étoit Anglaise ou Française. Elle étoit bien mise, et paroissoit tellement embarrassée, que madame Mirvan crut devoir proposer au capitaine de lui offrir ses services.

« Mes services ? eh ! de tout mon cœur. » — On n'a qu'à appeler un porte-flam- » beau, pour lui chercher une voi- » ture ».

Il n'y eut pas moyen d'en trouver, et il pleuvoit à verse.

« Mon Dieu ! s'écria de nouveau la » dame ; que vais-je devenir ? je suis au » désespoir » !

« De grace, mon cher monsieur, dit » madame Mirvan, offrons-lui une place

» dans notre voiture ; elle est seule et » étrangère ».

« Elle n'en vaut pas mieux pour cela » peut-être ; et qui sait si ce n'est pas » quelque coureuse » ?

« Elle n'en a pas l'air, reprit madame » Mirvan, et sa situation me fait pitié : ce » sera une bonne œuvre de la ramener » chez elle ».

« Vous aimez furieusement les nou- » velles connoissances : mais voyons pre- » mièrement si cela ne nous détourne pas » de notre chemin ».

Elle nous dit qu'elle demeuroit dans la rue d'Oxford, et, après quelques débats, le capitaine consentit, avec toute la fierté et toute la mauvaise grace possible, à la faire monter dans notre voiture. Il nous prouva bientôt qu'il étoit résolu de lui faire payer cher cette complaisance : il prit à tâche de lui chercher querelle, probablement par la seule raison que cette dame étoit étrangère.

Elle commença la conversation par nous raconter qu'elle n'étoit que depuis deux jours en Angleterre, et qu'elle étoit accompagnée de deux Parisiens ; que son équipage étant hors de ville, ces messieurs l'avoient quittée au sortir de la comédie pour se procurer une remise, et

que ne les ayant pas revus, elle craignoit qu'ils ne se fussent égarés.

« Et comment, dit le capitaine, avez-» vous pu aller dans un endroit public » sans un Anglais » ?

« C'est, parce que je ne connois per-» sonne à Londres ».

« Eh bien ! dans ce cas-là, vous ferez » bien d'en partir vous-même ».

« Parbleu, monsieur, c'est bien ce » que je me propose; les Anglais me sem-» blent tenir un peu de la brute, et je vous » proteste que je retournerai en France » le plutôt possible; je ne suis nullement » curieuse de vivre avec vous autres ».

« Est-ce que la tête vous tourne ? » croyez-vous, madame la Française, » que nous manquions de filoux de toute » nation pour nous vider les poches ? » On n'a nullement besoin de vous ici ».

« Vider vos poches, monsieur ! je » souhaite que personne ne fasse ce mé-» tier plus que moi, et vos poches seront » en pleine sûreté. Mais ce que je sais, » pour sûr, c'est qu'aucune nation au » monde ne l'emporte sur les Anglais en » grossièreté; et dès que j'aurai vu une ou » deux personnes de qualité de ma con-» noissance, je repars pour la France ».

« Allez-y, madame, et au diable aussi;

» c'est le voyage qui convient le plus aux
» Français et aux gens de qualité ».

« Nous aurons soin du moins, s'écria
» l'étrangère avec impétuosité, de ne
» pas faire partie avec un de vos grossiers
» Anglais ».

« Oh ! ne craignez rien, reprit tran-
» quillement le capitaine, nous ne vous
» disputerons point le pas, et nous vous
» donnons au diable en plein ; vous et vos
» gens de qualité ».

Miss Mirvan voulant faire changer la conversation, qui ne devenoit que trop alarmante, adressa la parole au capitaine, et lui dit : « Monsieur, ce cocher
» va bien lentement. — Patience, Marion,
» lui dit son père, il ira d'autant plus vîte
» demain, quand il nous mènera à Ho-
» ward-Grove ».

« A Howard-Grove, s'écria l'étrangère !
» et connoîtriez-vous lady Howard » ?

« Et qu'est-ce que cela vous fait ?
» elle n'appartient pas au nombre de vos
» gens de qualité ».

« Qui vous l'a dit ? J'en sais plus que
» vous ; et d'ailleurs, je doute fort qu'un
» homme aussi mal élevé que vous, soit
» des connoissances de lady Howard, à
» moins pourtant que vous ne soyez son
» intendant ».

« On vous prendroit plutôt, répliqua » le capitaine en fureur, pour sa blan» chisseuse ». Ces paroles furent accompagnées d'un jurement horrible.

« Oui-dà, sa blanchisseuse ! Êtes-vous » donc aveugle, monsieur ? Avez-vous » jamais vu une blanchisseuse mise de la » sorte ? Je suis, s'il vous plaît, d'un rang » à valoir lady Howard, et tout aussi » riche qu'elle. Je n'arrive en Angleterre » que pour lui faire visite ».

« Vous pouvez vous épargner cette » peine ; elle a déjà assez de gueux à ses » trousses ».

« Des gueux ! Pas plus gueux que vous, » monsieur. Vous êtes un vilain crasseux, » et je ne m'abaisserai plus à faire atten» tion à vos propos ».

« Vilain crasseux, dites-vous (et il la saisit par les deux poignets) ? » Ecoutez, » madame la grenouille, vous ferez bien » de vous taire, sinon je vous fais sauter » par la portière sans la moindre céré» monie, et vous pourrez vous vautrer à » votre aise, jusqu'à ce que vos *monsieurs* » viennent vous chercher ».

Ils s'échauffoient de plus en plus, et madame Mirvan se disposoit à calmer le capitaine ; mais la sortie que vous allez lire nous ferma la bouche.

« Laissez-moi, s'écria la dame, rustre » que vous êtes : un bon cachot me ren» dra raison de vos indignes procédés; » vous verrez qui vous avez insulté. J'irai » trouver M. Fielding, le juge de paix, » et je vous montrerai que je suis une » femme de condition; je vous le mon» trerai, ou je ne m'appelle pas Duval ».

Je n'en entendis pas davantage : interdite, effrayée et tremblante, je jetai un cri : *juste ciel!* c'est la seule exclamation qui m'échappa involontairement, et je tombai évanouie entre les bras de madame Mirvan. Mais tirons le voile sur une scène trop cruelle pour un cœur aussi compatissant que le vôtre. Il suffit de vous dire que nous fûmes convaincus que cette étrangère n'étoit autre que madame Duval, la grand'mère de votre Evelina.

Ah ! monsieur, reconnoître une aussi proche parente dans une personne qui s'étoit annoncée de la sorte ! Que deviendrois-je si vous n'étiez mon protecteur, mon ami, mon refuge !

Mon émotion et la surprise de madame Mirvan me trahirent tout de suite; mais je supprime l'accueil qu'elle me fit; vous seriez révolté de la dureté, de la grossièreté (pardonnez le terme) avec la-

quelle elle parla de cet événement malheureux dont vous m'avez informée avec tant de ménagement. Tous les malheurs d'une mère qui m'est chère, quoique je ne l'aie jamais vue, que je regrette sans l'avoir connue; toutes ses souffrances se retracèrent vivement à ma mémoire. Ah, mon cher monsieur! cette entrevue (une seule exceptée) est ce qui pouvoit jamais m'arriver de plus terrible et de plus affligeant.

Lorsque nous arrivâmes à son logement, elle me pria d'y monter avec elle, qu'elle se chargeoit de me procurer une chambre à coucher. Alarmée et tremblante, je me tournai vers madame Mirvan. Cette excellente femme prit d'abord mon parti : « Ma fille, dit-elle à madame » Duval, ne sauroit quitter aussi brusquement sa jeune amie; vous voudrez bien » nous accorder quelque délai pour les » préparer à cette séparation ».

« Excusez, madame, répondit madame Duval, qui s'étoit adoucie un peu depuis qu'elle avoit été reconnue; » cette » enfant ne sauroit appartenir à miss Mirvan d'aussi près qu'à moi ».

« N'importe, madame, interrompit le capitaine (qui n'épousa ma querelle que dans le dessein de poursuivre sa

pointe, malgré une espèce de raccommodement qui s'étoit fait entre lui et madame Duval), »mademoiselle a été »envoyée chez nous, et nous ne sommes »pas les maîtres, comme vous voyez, de »vous la délivrer».

Je promis de lui rendre mes devoirs le lendemain à l'heure qu'elle jugeroit à propos de me fixer. Après quelques contestations, elle m'invita à déjeûner, et nous retournâmes chez nous.

Quelle malheureuse aventure! Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit: mille fois j'ai souhaité d'être restée à Berry-Hill; je ferai l'impossible pour hâter mon retour; et une fois rendue à ce séjour d'une heureuse tranquillité, je ne l'abandonnerai plus pour tous les plaisirs de la terre.

Madame Mirvan eut la bonté de m'accompagner ce matin chez madame Duval: le capitaine m'offrit aussi son bras; mais je le remerciai, car je craignois qu'on ne regardât sa présence comme une insulte.

Madame Duval reçut madame Mirvan de très-mauvaise grace; mais elle m'accueillit avec toute la tendresse dont je la crois capable. Notre rencontre semble l'avoir beaucoup affectée; elle en donna

même une preuve. J'étois tombée évanouie dans ses bras, accablée par tant d'émotions que sa vue produisit naturellement sur moi : elle témoigna beaucoup d'inquiétude, elle répandit des larmes, et s'écria : « Ah ! puissé-je ne pas perdre, » pour la seconde fois, ma pauvre fille » ! Cette marque de bonté m'auroit soulagée, si madame Duval n'eût excité toute mon indignation par les propos qu'elle se permit sur votre sujet, mon cher, mon généreux bienfaiteur ; mais la douleur et la colère firent bientôt place à un sentiment plus désagréable, à la crainte. Elle m'informa que le but de son voyage étoit de m'amener avec elle en France ; qu'elle avoit formé ce plan depuis l'instant qu'elle avoit été instruite de ma naissance ; découverte qu'elle n'avoit faite que lorsque je pouvois être parvenue à l'âge de douze ans ; que M. Duval, qu'elle appeloit le plus méchant des maris, l'avoit empêchée d'exécuter ce dessein plutôt ; que celui-ci étant mort depuis trois mois, elle s'étoit hâtée de mettre ses affaires en ordre : après quoi, son premier soin avoit été de venir en Angleterre. Elle a déjà quitté le deuil ; car elle dit que personne ne sait ici depuis quand elle est veuve . . .

Elle doit avoir été mariée fort jeune : j'ignore son âge ; mais on ne lui donneroit guère plus de cinquante ans. Elle s'habille richement, et met beaucoup de rouge : son visage offre encore des restes d'une grande beauté.

Je ne sais quelle auroit été la fin de cette visite, si le capitaine n'étoit venu prendre madame Mirvan : il persista à demander que je retournasse avec eux. Cet homme est devenu tout d'un coup de mes amis, et il embrasse ma cause avec une chaleur qui me fait trembler. Madame Mirvan, toujours attentive à réparer les torts de son époux, appaisa madame Duval, en l'invitant poliment de venir prendre le thé et passer la soirée chez nous. C'est avec beaucoup de difficulté que le capitaine se prêta à différer son départ. Que nous restoit-il à faire ? Je ne pouvois pas décemment quitter Londres dans le moment même où madame Duval m'y avoit rencontrée ; et y demeurer seule sous sa protection, — c'est une idée que la bonté de madame Mirvan avoit su prévenir. Je craignois également que madame Duval ne nous suivît à Howard-Grove : ainsi il fallut nous résoudre à passer encore quelques jours, et même toute une semaine.

en ville, quoique le capitaine ait déclaré que la *vieille sorcière française*, comme il lui plaît de la nommer, ne s'en trouveroit pas mieux.

Mon unique souhait est de retourner en sûreté à Berry-Hill : conseillée et protégée par vous, je n'y aurai plus rien à craindre. Adieu, mon très-cher et très-honoré monsieur. Je ne retrouverai le bonheur que chez vous.

LETTRE XV.

M. VILLARS *à* ÉVELINA.

Berry-Hill, 14 avril.

JE m'attendois d'un jour à l'autre, ma chère Evelina, à apprendre la nouvelle de votre départ de Londres, et je différois de vous écrire jusqu'à ce que vous fussiez de retour à Howard-Grove ; mais la lettre que je viens de recevoir, et qui m'annonce l'arrivée de madame Duval, exige une prompte réponse.

Son arrivée en Angleterre m'afflige et m'inquiette. Comme je vous ai plaint, mon enfant, en lisant le récit d'une ren-

contre aussi inattendue et aussi peu souhaitée ! J'ai craint depuis long-temps cet événement et les suites qui devoient en résulter. Après vous avoir reconnue, il étoit naturel que madame Duval dût vous réclamer : je ne connois que trop bien ses intentions, et j'ai prévu depuis bien des années les contestations dont nous sommes menacés actuellement.

Quelque fâcheuses que soient les circonstances de cette affaire, il ne faut pas vous décourager, ma chère. Tant qu'il me restera un souffle de vie, il sera consacré à votre service, et je prendrai de même tous les arrangemens possibles, pour établir solidement votre bonheur après ma mort. Persuadée de mon appui, reposez-vous sur ma tendresse, et ne vous livrez pas aux craintes que madame Duval pourroit chercher à vous inspirer. Conduisez-vous envers elle avec le respect et tous les égards qui sont dus à une aussi proche parente. Souvenez-vous qu'en oubliant son devoir, elle ne vous autorise pas à négliger le vôtre : plus vous serez frappée des défauts d'autrui, plus il faudra, ma chère, vous étudier à en éviter jusqu'à l'ombre. Je vous recommande donc d'être sur vos gardes, pour que nul manque d'attention, nulle

froideur

froideur ne lui fasse soupçonner l'indépendance que je vous assure ; et lorsqu'elle aura fixé le temps de son départ, fiez-vous à moi du soin de m'opposer à ses projets : je vous promets que vous ne la suivrez point ; mon refus est tout prêt, et j'en fais mon affaire. Je sens, à la vérité, que cette tâche est difficile ; mais il ne conviendroit pas, ou plutôt il seroit impossible que vous vous en chargeassiez. Je suis peu surpris, au reste, de la mauvaise opinion qu'elle a de moi ; je plains plutôt son étrange aveuglement. Voyant l'impossibilité de colorer sa propre conduite, elle cherche des torts à tous ceux qui ont été intéressés aux événemens malheureux qu'elle n'a que trop sujet de déplorer. C'est-là la raison de son endurcissement, et elle doit, en quelque sorte, lui tenir lieu de justification.

Rien ne pouvoit m'être plus agréable que le desir que vous me témoignez de retourner à Berry-Hill : votre long séjour à Londres, et la dissipation dans laquelle vous vivez, me mettent mal à mon aise. Je ne prétends pas cependant que vous renonciez aux parties auxquelles vous êtes invitée ; madame Mirvan pourroit regarder votre refus comme une censure, et rien ne s'accorderoit plus mal avec

votre âge et avec les bontés que cette dame a pour vous. Je ne m'étendrai point sur ce sujet, et je me borne seulement à vous dire que je me réjouirai de tout mon cœur, lorsque je vous saurai heureusement arrivée à Howard-Grove. Je me flatte que cette lettre vous trouvera occupée des préparatifs du voyage.

Je ne saurois assez vous remercier, ma chère Evelina, de tous les détails dans lesquels vous entrez : continuez à m'écrire avec la même exactitude ; je serois malheureux si j'ignorois la moindre de vos actions.

Que le genre de vie que vous menez actuellement est nouveau pour vous ! Des bals.... des spectacles.... les opéra.... des ridotto.... Ah, mon enfant ! comme vous perdrez au change à votre retour ici ! Je tremble pour votre tranquillité future..... Mais j'espère tout de l'excellence de votre cœur et de la vivacité naturelle de votre caractère.

Je puis sans doute me dispenser de vous dire que j'aime bien mieux les fautes d'inexpérience qui vous échappèrent au bal, que les grands airs dont vous avez voulu faire l'essai au ridotto ; mais l'embarras et l'humiliation que vous en avez

soufferts, ne me permettent plus la moindre réprimande.

Je suppose que vous ne verrez plus ce sir Clément Villoughby : ses propos et sa hardiesse m'ont excessivement choqué. D'un autre côté, j'ai été fort content de la bonté de cœur de mylord Orville ; mais j'ose croire pourtant que, malgré sa complaisance, vous ne serez plus tentée de mettre son nom à l'épreuve.

Que le ciel vous bénisse, ma chère enfant ! Puissiez-vous ne jamais connoître l'infortune ni le vice ! Puissiez-vous ne perdre jamais ce contentement que donne l'innocence, ce sentiment qui fait votre propre bonheur, et qui contribue à la satisfaction de tous ceux qui vous connoissent !

ARTHUR VILLARS.

LETTRE XVI.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Queen-Street, jeudi 15 avril.

MADAME Duval arriva hier sur les cinq heures pour prendre le thé, et elle

nous trouva encore à table. Que cela ne vous étonne point, on dîne ici fort tard. On lui fit ouvrir une autre chambre, et dès que le dessert fut apporté, on la pria d'entrer.

Elle étoit accompagnée d'un Français, qu'elle présenta sous le nom de M. Dubois. Madame Mirvan les reçut tous deux avec sa politesse ordinaire; mais le capitaine témoigna de l'humeur, et, après un moment de silence, il lui dit d'un air sévère : « Qui vous a priée de nous ame» ner ce damoiseau »?

« Je ne sors jamais sans lui, répondit» elle ». Après une seconde pause, le capitaine se tourna vers l'étranger, et lui dit en anglais : « Savez-vous bien, mon» sieur, que vous êtes le premier Fran» çais qui mette les pieds dans ma mai» son »?

M. Dubois fit une révérence : il ne parle pas l'anglais, et ne l'entend guère; de sorte qu'il prit peut-être cette apostrophe pour un compliment.

Madame Mirvan tâcha d'égayer la mauvaise humeur du capitaine; mais il lui laissa faire tous les frais de la conversation, et resta étendu dans son fauteuil sans dire mot, excepté quand il trouvoit l'occasion de lâcher quelque sarcasme

contre la nation française. Enfin madame Mirvan voyant qu'elle ne réussiroit point à nous faire passer une soirée agréable, proposa d'aller à Ranelagh. Madame Duval accepta la partie avec plaisir, et, après quelques plaisanteries sur la dissipation des femmes, le capitaine y acquiesça également. Marie et moi nous montâmes pour nous habiller.

Bientôt après on vint nous annoncer sir Clément Willoughby. Il s'étoit introduit sous prétexte de s'informer de notre santé, et il se présenta avec l'air de familiarité d'une ancienne connoissance; l'accueil glacé qu'il réçut de la part du capitaine et de madame Mirvan elle-même, le décontenança cependant un peu.

J'étois très-embarrassée de reparoître devant cet homme, et je ne descendis que lorsqu'on vint m'appeler pour prendre le thé. Je le trouvai profondément engagé dans un entretien avec madame Duval et le capitaine sur les mœurs françaises; sujet qui paroissoit l'absorber, au point qu'il ne fit pas attention à moi lorsque j'entrai dans la chambre. La conversation fut poussée avec chaleur : le capitaine défendit la supériorité des Anglais à tous égards, et madame Duval

s'opiniâtra à leur disputer jusqu'aux moindres avantages. Sir Clément employa à la fois les armes du raisonnement et du ridicule, pour appuyer et pour renforcer tout ce qu'il plut au capitaine d'avancer ; il remarquoit qu'en combattant madame Duval, il ne manqueroit pas de gagner l'amitié du maître de la maison ; et sa sagacité ne le servit que trop bien : il eut bientôt lieu de se féliciter d'un succès complet.

Dès qu'il me vit, il me salua respectueusement, et me demanda si j'étois remise des fatigues du ridotto. Une légère inclination de tête fut toute ma réponse ; j'étois encore honteuse du souvenir de cette aventure. Il retourna à la dispute, et il la ménagea si bien, tantôt en agaçant madame Duval, tantôt en soutenant les raisons du capitaine, que je ne pus m'empêcher d'admirer son talent, en blâmant sa finesse.

Madame Mirvan craignant l'issue d'une querelle aussi échauffée, essaya plusieurs fois de détourner la conversation, et elle y auroit réussi peut-être sans l'entremise de sir Clément, qui, par son humeur satirique et mordante, avoit entièrement captivé les bonnes graces du capitaine. Madame Duval succomba sous les efforts

réunis de ses deux adversaires ; elle trembloit de colère.

Madame Mirvan nous annonça enfin, à ma grande satisfaction, qu'il étoit temps de partir. Sir Clément se leva pour prendre congé ; mais le capitaine le pria très-amicalement d'être des nôtres. Il répondit qu'il avoit déjà pris des engagemens ; mais qu'il y renonçoit pour avoir le plaisir de rester avec nous.

Il y eut quelques petits démêlés avant qu'on s'accordât sur les places. Madame Mirvan offrit sa voiture à madame Duval, et elle proposa que les dames s'y missent ensemble. Cet arrangement ne fut point agréé par madame Duval ; elle ne voulut point faire une aussi longue course sans cavalier, et témoigna sa surprise qu'une dame polie pût faire une proposition *si anglaise*. Sir Clément Willoughby dit que sa voiture attendoit à la porte, et il pria qu'on voulût bien s'en servir. Enfin il fut décidé qu'on chercheroit une remise pour M. Dubois et madame Duval : le capitaine, et à sa sollicitation sir Clément, y montèrent avec eux. Madame, miss Mirvan et moi, nous fîmes le chemin tranquillement à nous trois.

Je ne doute pas qu'ils ne se soient querellés en route ; car, lorsque nous des-

cendîmes à Ranelagh, ils parurent tous de mauvaise humeur. Nous fîmes nos parties : tout le monde fuyoit madame Duval, excepté moi. Je ne la quittai pas un instant ; et, de peur que je ne lui échappasse, elle ne quitta pas mon bras de toute la soirée.

Il y avoit une foule prodigieuse, et sans les soins particuliers de sir Clément Willoughby, nous eussions eu de la peine à nous procurer une loge avant qu'une moitié des assistans se fût retirée (on appelle *loge*, des réduits voûtés qui sont destinés pour les parties de thé). Lorsque nous fûmes placés, quelques dames de la connoissance de madame Mirvan, s'arrêtèrent pour lui parler, et l'engagèrent à faire avec elles le tour de la salle. Elle nous quitta : mais jugez quelle fut ma surprise quand je la vis revenir, accompagnée du lord Orville ! Les dames continuèrent leur promenade, et madame Mirvan s'assit avec nous : elle invita légèrement, mais avec politesse, le lord à prendre le thé avec nous ; il accepta à ma grande confusion.

Cette apparition me déconcerta de nouveau, comme tout ce qui me rappelle le souvenir du malheureux ridotto : d'ailleurs ma situation présente ajoutoit

encore à mon embarras; j'étois placée entre madame Duval et sir Clément, qui, je crois, n'étoit pas plus édifié que moi de l'arrivée du lord Orville. Les disputes éternelles continuoient toujours entre le capitaine et madame Duval, et je rougissois d'appartenir à des gens aussi mal élevés. La pauvre madame Mirvan et son aimable fille n'avoient pas sujet d'être plus contentes.

Dès que mylord Orville eut pris sa chaise, il se fit un silence général; sa présence nous gêna tous, quoique par des motifs différens. J'ignore par quelles raisons il avoit recherché notre société; peut-être n'étoit-ce que pour voir si j'avois encore inventé quelque nouveau mensonge sur son compte.

Ce fut madame Duval qui rompit la première le silence: « Je suis choquée, dit-elle, de ce que vos dames portent des chapeaux dans une assemblée aussi élégante que Ranelagh; je n'en vois pas l'utilité; cela leur donne un air commun. On ne connoît pas cette mode à Paris».

Sir Clément. « J'avoue que je ne protége pas trop moi-même les chapeaux, et je suis fâché que les dames aient adopté une mode qui est une vraie attrape; car de deux choses l'une, ou le

chapeau cache la beauté, ou il en fait chercher là où il n'y en a pas. Cette invention date sans doute d'une jeune coquette fantasque ».

Le Capitaine. « Dites plutôt de quelque vieille sorcière ridée, qui avoit encore envie de donner la chasse aux jeunes drôles ».

Madame Duval. « Je ne connois pas vos usages en Angleterre; mais à Paris, l'âge n'empêche point une femme d'être considérée ».

Le Capitaine. « Est-ce que vous prétendez nous faire accroire que là-bas, comme ici, on ne distingue pas les jeunes femmes des vieilles »?

Madame Duval. « Non, monsieur; la nation française est beaucoup trop polie pour faire ces sortes de distinctions »?

Le Capitaine. « Elle en est d'autant plus sotte ».

Sir Clément. « Veuille le ciel que, pour notre propre intérêt, nous pussions nous faire à une aussi heureuse facilité »!

Le Capitaine. « Voilà, monsieur, une ridicule prière que vous adressez au ciel. On voit bien que vous n'êtes pas accoutumé à en faire souvent ».

Madame Duval. « Eh bien! irez-

vous commencer à présent une dispute de religion ? C'est encore là une de ces incongruités à l'anglaise dont on n'a pas d'idée à Paris.

Sir Clément. « Je le crois bien, on n'y a pas plus de religion que de politique ».

Le Capitaine. « Mais que sont-ils donc ces gens-là ? Il faut que nous sachions cela, Sir Clément ».

Sir Clément. « La question du capitaine est serrée, et j'espère que votre réponse, madame, ne nous laissera rien à desirer ».

Le Capitaine. « Allons, madame, vîte au combat ; contez-nous cela tout de suite, et ne perdez pas votre temps en préparatifs.

Madame Duval. « Doucement, messieurs, je ne vous échappe point. Croyez-vous, après tout, que les Français manquent d'occupations ? Je vous promets qu'ils en ont de tout genre ».

Le Capitaine. « Encore, *à quoi*, *à quoi* s'occupent-ils, ces fameux *monsieurs ?* Citez-nous des faits. Jouent-ils ? — boivent-ils ? — sont-ils musiciens ? — sont-ils palefreniers ? ou bien passent-ils leur temps à caresser les vieilles femmes » ?

Madame Duval. « Oh ! quant à cela ; — mais certes je suis trop bonne de me donner la peine de répondre à ce tas de questions triviales ; — ne me demandez plus rien ». Puis se tournant, à mon grand chagrin, vers mylord Orville, elle lui dit : « De grace, monsieur, avez-vous jamais été à Paris » ?

Il se contenta de lui faire une révérence.

« Et comment vous y êtes-vous plu, monsieur » ?

Il sourit à cette question, que Sir Clément appelleroit *serrée ;* et, après avoir balancé un instant, il lui répondit néanmoins dans des termes qui marquoient son approbation.

« Je pensois bien, monsieur, que vous en seriez content, car vous avez tout-à-fait l'air d'un galant-homme. Quant au capitaine et à cet autre, comment peuvent-ils juger de ce qu'ils ne connoissent pas ; je suppose du moins, monsieur (en s'adressant à sir Clément) , que vous n'êtes jamais sorti de votre pays.

« J'ai seulement été absent pendant trois ans », répliqua sèchement sir Clément.

Madame Duval. « Cela m'étonne, et je ne m'en serois pas doutée. Je parie

cependant que vous n'avez jamais voyagé qu'avec des Anglais.

Le Capitaine. « Et avec qui donc, s'il vous plaît ? Voudriez-vous qu'à l'exemple d'une certaine nation, qui n'est pas à mille lieues d'ici, il eût rougi de sa patrie, pour que celle-ci eût eu à rougir ensuite de lui » ?

Madame Duval. « Vous feriez fort bien vous-même de voyager ».

Le Capitaine. « Et à quel propos, je vous prie ? quelle utilité m'en reviendroit-il » ?

Madame Duval. « Une très-réelle. On feroit de vous un tout autre homme ».

Le Capitaine. « Vous voudriez peut-être que j'apprisse encore à faire la cabriole, — à m'habiller comme un singe, — à babiller votre baragouin français, que je poudrasse mes cheveux, que je me barbouillasse le visage de rouge ; en un mot, que je prisse pour modèle vos dignes compatriotes » ?

Madame Duval. « Je voudrois, monsieur, que vous prissiez de meilleures manières, et sur-tout que vous vous accoutumassiez à parler aux femmes un langage moins bourru et moins gothique. Monsieur, qui a été à Paris (en montrant mylord Orville), vous dira com-

bien vous y seriez mal reçu si vous vous avisiez de tenir des propos aussi grossiers. Il n'y a pas de perruquier, pas de savetier, qui n'eût honte de vous ».

Le Capitaine. « Madame, je vous abandonne volontiers vos perruquiers et vos décrotteurs. Vous pouvez faire parade de leurs mœurs tant qu'il vous plaira, et je suis fort aise que vous les goûtiez tant. Mais, quant à moi, je vous dirai avec cette même franchise qui caractérise vos conseils, que je ne suis pas habitué à la société de ces messieurs ».

« Mesdames et messieurs, interrompit madame Mirvan, si vous ne prenez plus de thé, je vous invite de venir vous promener avec moi ». Nous nous levâmes sur le champ, Marie et moi, et mylord Orville nous suivit. Les autres demeurèrent à disputer, et nous étions peut-être au bout de la salle avant qu'ils s'apperçussent de notre absence.

Comme l'époux de madame Mirvan avoit eu tant de part à la contestation, mylord Orville s'abstint de gloser sur cette scène indécente. Il n'en fut plus question le moment d'après, et la conversation prit enfin un ton d'honnêteté et de gaîté. Je m'y serois intéressée avec plaisir, si j'avois pu oublier le ridotto. Je

savois que le lord étoit en droit de me reprocher une sottise; je brûlois d'envie de lui faire mes excuses, et il me fut impossible de prendre sur moi de lui parler d'une aventure dans laquelle je m'étois exposée avec tant d'imprudence: bien plus, j'osai à peine ouvrir la bouche pendant tout le temps de notre promenade. J'étois sûre qu'il avoit pris mauvaise opinion de moi: cette idée me poursuivoit sans cesse, et me faisoit craindre qu'il n'interprétât mal tout ce que j'aurois pu dire. Ainsi, au lieu de mettre à profit une conversation qui, dans d'autres circonstances, m'auroit été infiniment agréable, je demeurai muette, triste et honteuse. Que d'embarras un seul faux pas ne m'a-t-il pas attirés? Si jamais je retombois dans la même faute, oh! je mériterois la plus sévère punition.

Nous fîmes trois ou quatre fois le tour de la salle, avant que le reste de notre société vînt nous joindre; ils étoient toujours également querelleurs, ce qui engagea madame Mirvan à se retirer, sous prétexte d'être fatiguée. Elle en fit la proposition, qui fut unanimement acceptée. Mylord Orville nous demanda nos ordres; mais nos cavaliers ayant décliné

ses offres, il se mit d'une autre coterie; et nous entrâmes dans une antichambre pour attendre nos voitures. On convint que nous retournerions en ville de la manière dont nous étions partis pour Ranelagh. Madame Duval monta donc dans sa remise; mais elle n'y fut pas plutôt, qu'elle jeta un grand cri en sautant à terre, et se plaignant qu'elle étoit mouillée de part en part. En effet, la voiture avoit beaucoup souffert du mauvais temps qu'il avoit fait toute la soirée, et la pluie y avoit pénétré, je ne sais comment.

Madame Mirvan, Marie et moi, nous nous servîmes, comme auparavant, de l'équipage du capitaine. Dès qu'il fut instruit de cet accident, il eut la politesse de s'emparer de la place qui étoit vacante dans notre voiture, sans se mettre en peine de madame Duval, ni de M. Dubois. Sir Clément Willoughby avoit sa voiture qui l'attendoit.

Je demandai d'abord la permission de céder ma place à madame Duval, et je fis mine de mettre pied à terre; mais madame Mirvan m'arrêta, en remarquant que ce seroit m'exposer à retourner seule en ville, soit avec l'étranger, ou avec sir Clément.

« Ne vous inquiétez point de notre vieille, s'écria le capitaine ; elle est à l'épreuve de la pluie : je réponds d'elle ; et d'ailleurs, comme nous sommes tous Anglais, elle ne risque pas de rencontrer pire que nous ».

« Je ne prétends pas la protéger, répondit madame Mirvan ; mais, comme elle appartient à notre partie, il seroit de la dernière indécence de l'abandonner dans un tel embarras ».

« Peste ! reprit le capitaine, que l'accident de madame Duval avoit mis de fort bonne humeur : si un de ces vilains Anglais lui faisoit quelque honnêteté, ce seroit un coup de poignard pour elle ».

Madame Mirvan l'emporta cependant, et nous descendîmes tous pour attendre que madame Duval fût pourvue d'une autre voiture. Nous la trouvâmes avec M. Dubois, au milieu des laquais, occupée à essuyer son négligé, qu'elle disoit être d'une étoffe de Lyon d'un nouveau goût, et auquel elle s'intéressoit beaucoup. Sir Clément Willoughby lui offrit son équipage ; mais elle étoit trop piquée de ses railleries pour l'accepter. Nous attendîmes long-temps, sans qu'on pût se procurer une autre remise. Enfin le capitaine consentit à accompagner sir

Clément, et nous montâmes toutes quatre dans le carrosse de madame Mirvan. Madame Duval demanda avec instance qu'on y accordât une petite place à M. Dubois, et le capitaine se prêta à cette complaisance, seulement pour se débarrasser de cet étranger.

Notre voiture prit le devant. Nous fûmes tous taciturnes et d'une humeur sociable ; car les difficultés qu'exigeoient ces arrangemens, avoient ennuyé et fatigué tout le monde. Nous continuâmes notre chemin sans dire mot ; mais notre silence ne fut pas de longue durée : à peine étions-nous à trente pas de Ranelagh, que la voiture se brisa, et nos voix se firent entendre toutes à la fois. A en juger par nos cris, je suis sûre qu'il n'y eut personne qui ne nous crut blessés à mort. Le cocher arrêta, les domestiques accoururent à notre secours, et nous descendîmes tous sains et saufs. Il faisoit nuit et il pleuvoit. Aussi-tôt que j'eus mis pied à terre, je me sentis soulever par sir Clément Willoughby : il me demanda la permission de me secourir, et sans attendre ma réponse, il m'emporta dans ses bras à Ranelagh.

Il s'informa avec beaucoup de zèle si j'étois blessée. Je l'assurai que je ne m'é-

tois pas fait le moindre mal, et je le priai de me quitter pour rejoindre le reste de notre société, dont j'étois très-inquiette, puisque j'ignorois s'ils étoient tous échappés aussi heureusement que moi. Il me dit qu'il se croyoit fort honoré de mes ordres, et qu'il couroit les exécuter; mais me voyant mouillée, il me pressa d'entrer dans une chambre chaude. Il n'écouta pas mes objections, et me força de le suivre dans un appartement, où nous trouvâmes un bon feu, et quelques personnes qui attendoient leurs voitures. Je pris une chaise, et je le priai de nouveau de se retirer.

Il s'en alla en effet; mais il reparut presque aussi-tôt : il me dit qu'il pleuvoit à verse, et qu'il avoit ordonné à ses domestiques d'aller au secours des *Mirvan*, et de leur porter de mes nouvelles. J'étois très-fâchée de ce qu'il n'avoit pas pris cette peine lui-même; mais comme je n'étois pas fort liée avec lui, je ne voulus pas lui en faire des reproches, ni l'engager malgré lui à cette complaisance.

Il approcha sa chaise de la mienne, et m'ayant demandé une seconde fois comment je me portois, il ajouta à voix basse : « Miss Anville me pardonnera, si le desir

de me justifier me porte à saisir cette occasion pour lui faire mes excuses de la conduite extravagante que j'ai tenue au ridotto. Soyez persuadée, mademoiselle, que j'en ai un regret sincère; et s'il m'étoit permis de vous avouer ce qui m'a encouragé à.... ».

Il s'arrêta; mais je ne lui fis point de réponse. Je me rappelois la conversation dont miss Mirvan avoit été témoin, et je supposois qu'il me parleroit de la part que mylord Orville y avoit eue : je n'étois guère curieuse d'entendre répéter ce récit. La suite de notre entretien me prouva, en effet, que je l'avois devinée : j'ignore quel étoit son dessein, à moins qu'il ne voulût se faire un mérite d'avoir pris ma défense.

« Et cependant, continua-t-il, mes excuses ne serviront qu'à mettre au jour ma trop grande crédulité, mon défaut de jugement et de pénétration. Il ne me reste donc qu'à vous demander pardon, et espérer qu'à l'avenir.... ».

Dans ce moment, le domestique de sir Clément ouvrit la porte, et j'eus le plaisir de revoir le capitaine, madame Mirvan et sa fille.

« Oho! s'écria le capitaine, vous voilà logés bien et à votre aise; mais nous

allons vous chasser de vos quartiers. Venez, Lucie, Marie, approchez-vous du feu et séchez vos guenilles. Mais, parbleu ! où est restée notre vieille Française »?

« Bon Dieu ! m'écriai-je, madame Duval n'est-elle pas avec vous »?

« Avec moi ? non pas, Dieu merci ».

J'étois très-alarmée de ce qu'elle pouvoit être devenue ; et, s'il eût dépendu de moi, j'aurois été la chercher moi-même. On envoya de tous côtés des domestiques au-devant d'elle : le capitaine ne cessa de nous dire qu'il falloit nous tranquilliser et nous en fier au petit-maître Français, qui en prendroit bien soin.

Nous fûmes long-temps avant que d'avoir de ses nouvelles, et nous demeurâmes seuls dans la chambre. Mon inquiétude augmenta au point, que sir Clément en eut pitié ; il s'offrit d'aller lui-même chercher madame Duval, et il alloit se mettre en chemin, lorsqu'elle entra accompagnée de M. Dubois.

« Je sortois, madame, lui dit-il, pour vous chercher ».

« Vous êtes bien bon, monsieur, de venir lorsque le danger est passé ».

Elle étoit dans un état effroyable, couverte de boue depuis les pieds jusqu'à

la tête, et dans une colère qu'il est difficile d'exprimer. Nous lui témoignâmes à l'envi l'intérêt que nous prenions à son désastre. Mais le capitaine, fidèle à ses manières grossières, ne la vit pas plutôt, qu'il partit d'un grand éclat de rire.

Nos soins et nos attentions l'empêchèrent de prendre garde aux insultes du capitaine ; et grâces à son emportement et à sa détresse, il n'étoit pas difficile de la distraire.

Nous la priâmes de nous informer de son accident : «Hélas! dit-elle, après que vous nous eûtes quittés, le pauvre M. Dubois ; — mais il n'y avoit pas de sa faute, car il est tout aussi mal accommodé que moi».

Tous les yeux se tournèrent alors vers M. Dubois, qui, tout tremblant de froid, se tenoit au coin du feu pour sécher son habit.

Le capitaine rit plus fort que jamais, et madame Mirvan faisant l'impossible pour occuper l'attention de madame Duval, la pria de reprendre le récit de son aventure ; elle continua ainsi : « Nous voulûmes nous en retourner par la pluie, et M. Dubois eut l'honnêteté de me soulever dans ses bras, pour m'aider à traverser un endroit où il y avoit de la boue

par-dessus le talon. J'ai payé bien cher cette politesse, car au beau milieu de ces ordures, — que n'en étois-je à cinquante lieues! — je ne sais comment il s'y prit, — je ne suis pourtant pas si pesante; mais enfin le pied lui glissa, — je le suppose du moins, — et nous tombâmes tous deux à la renverse. — Plus nous faisions d'efforts pour nous relever, plus nous enfonçions, — et mon négligé de soie est entièrement gâté. — Nous sommes encore trop heureux d'être parvenus à nous relever; car vous vous êtes mis peu en peine de nous, et personne n'est venu à notre secours».

Le capitaine, ravi en extase, couroit de l'un à l'autre pour jouir en plein de leur détresse; il poussoit des cris de joie, et secouant rudement la main de M. Dubois, il le félicita d'avoir *touché terre anglaise.* Ensuite il approcha une chandelle pour mieux examiner madame Duval, et il déclara que de sa vie il ne s'étoit si bien diverti.

La fureur de madame Duval étoit inexprimable: elle arracha le chandelier des mains du capitaine, frappa du pied, et finit par lui cracher au visage.

Ce procédé parut les calmer tous deux; la joie du capitaine se changea en colère,

et la fureur de madame Duval en crainte. Il est vrai que le premier s'annonça de manière à faire peur : il saisit la pauvre femme par les épaules, et la secoua avec tant de violence, qu'elle cria au secours. Il n'y avoit, ajouta-t-il, que sa vieillesse et sa laideur qui pussent lui épargner un traitement moins délicat.

M. Dubois, qui jusqu'ici étoit demeuré fort tranquille près du feu, se mêla enfin de la partie, et éclata en plaintes contre le capitaine. On fit peu d'attention à ce qu'il disoit, et d'ailleurs on ne le comprenoit pas. Madame Duval se soulagea par un torrent de larmes.

Après que nous les eûmes séparés, je la priai de permettre qu'une des servantes de la maison l'aidât à sécher ses habits : elle y consentit, et nous prîmes, pendant cet intervalle, toutes les précautions possibles pour la préserver du froid. Dans cette situation désagréable, nous attendîmes près d'une heure avant qu'on pût trouver une voiture, et ensuite nous partîmes dans le même ordre dont on étoit convenu avant notre accident.

Je ferai une visite ce matin à la pauvre madame Duval, pour m'informer de sa santé, dont je serois inquiette, si sa constitution

constitution ne me paroissoit des plus vigoureuses. Adieu, mon cher monsieur, jusqu'à demain.

LETTRE XVII.

*Suite de la Lettre d'*ÉVELINA.

Vendredi matin, 16 avril.

SIR Clément Villoughby vint nous rendre visite hier matin, et le capitaine Mirvan le retint à dîner. J'eus à passer la journée la plus désagréable.

Je me rendis chez madame Duval, comme je le lui avois promis, et je la trouvai prenant le déjeûner au lit. M. Dubois étoit dans sa chambre; ce qui me révolta tellement, que j'étois sur le point de me retirer, sans faire attention au mauvais effet que feroit une pareille démarche. Madame Duval me rappela aussi-tôt, et rit beaucoup de me voir si peu au fait des mœurs françaises.

La conversation ne tarda pas à prendre une tournure plus sérieuse; madame Duval se déchaîna avec véhémence contre *la brutalité barbare de cet insolent*

capitaine, et contre l'horrible grossièreté de la nation anglaise en général : elle m'annonça qu'elle feroit toute la diligence possible pour se sauver au plutôt d'*un pays aussi peu humanisé*.

Elle déplora amèrement le sort de son étoffe de Lyon, protestant qu'elle auroit mieux aimé perdre toute sa garde-robe, puisque c'étoit la première robe de couleur qu'elle portoit depuis son deuil. Elle a gagné un gros rhume, et M. Dubois est enroué à ne pouvoir parler.

Elle me retint pour la journée entière, qui étoit destinée, disoit-elle, à me faire faire la connoissance de plusieurs personnes de la famille. J'aurois voulu en être dispensée, mais il fallut céder malgré moi.

Un tissu de questions de sa part, et les réponses qu'elle m'extorqua, remplirent tout le temps que nous fûmes seules. Sa curiosité étoit insatiable : elle vouloit être exactement instruite de chaque événement de ma vie, et elle me demanda de même des nouvelles détaillées de toutes les personnes avec lesquelles j'ai vécu. Elle eut la dureté de m'entretenir de nouveau de la haine invétérée qu'elle nourrit contre l'unique bienfaiteur que sa fille et sa petite-fille ont trouvé dans

leur misère. Son ingratitude excita ma plus vive indignation ; j'étois sur le point de fuir sa présence et sa maison, si elle ne s'y fut opposée de la manière la plus décisive. Qu'est-ce donc, bon Dieu ! qui peut la porter à une injustice aussi criante? Oh ! mon père et mon ami, je ne me possède pas lorsqu'elle touche cette matière.

Elle me répéta plusieurs fois qu'elle se proposoit de m'amener à Paris, d'autant plus que j'avois grand besoin d'être polie par une éducation française. Elle regretta beaucoup de ce que j'avois été élevée à la campagne, où j'avois pris *un air maussade*. Elle me recommanda cependant d'avoir bon courage, puisqu'elle avoit connu plusieurs jeunes filles, plus gauches encore que moi, qui, après un séjour de peu d'années dans l'étranger, s'étoient parfaitement bien formées. Elle eut la bonté de me citer entr'autres, pour exemple, une certaine miss Polly Moore, fille d'une vendeuse de chandelle, qui fut envoyée à Paris pour une petite affaire de galanterie, et y avoit fait des progrès si étonnans, qu'elle alloit aujourd'hui de pair avec les femmes de la première distinction.

Les parens, auxquels elle me fit l'hon-

neur de me présenter, étoient M. Branghton, son fils et ses deux filles.

Le père, qui est neveu de madame Duval, peut avoir environ quarante ans. Il ne manque pas de bon sens; mais je le crois rempli de préjugés. Il n'a jamais quitté la capitale, et je lui suppose un grand fond de mépris pour tous ceux qui ont vécu en province.

Son fils m'a paru moins intelligent, quoique d'un caractère éveillé; mais sa gaîté ressemble à celle d'un écolier étourdi et tapageur.

Il fait peu de cas de son père, à cause de son extrême assiduité au travail et de sa passion pour l'argent; je doute cependant qu'il ait assez de talens, ni même assez de bonté de cœur, pour atteindre à une sphère plus élevée. Son principal amusement consiste à tourmenter et à ridiculiser ses sœurs, qui, en revanche, le méprisent souverainement.

Miss Branghton l'aînée est d'une figure assez revenante, mais qui annonce de la fierté, de l'affectation et une humeur peu sociable. Elle hait Londres sans savoir pourquoi; car il est aisé de voir qu'elle n'en est jamais sortie.

Miss Polly Branghton peut passer pour jolie: elle est d'une grande simplicité,

légère, tout aussi ignorante que sa sœur, et, malgré cela, peut-être d'un bon naturel.

Ces bonnes gens eurent besoin d'une grosse demi-heure pour se remettre des fatigues de leur course, qu'ils disoient avoir été des plus pénibles. Ils arrivoient à pied de Snow-Hill, où M. Branghton tient une boutique d'orfèvrerie. Cette marche avoit sur-tout incommodé les jeunes demoiselles, et leurs hardes s'en étoient ressenties visiblement.

La manière dont madame Duval me fit faire la connoissance de cette famille, eut de quoi me choquer extrêmement. « Voici, dit-elle, mes amis, une parente à laquelle vous ne pensiez sûrement pas; cette enfant est la fille dont ma pauvre Caroline accoucha après s'être enfuie de chez moi. — J'ai découvert seulement depuis peu son existence, qu'on m'avoit tenue cachée, et jusqu'ici cette pauvre petite a été privée du seul appui qui lui restât au monde ».

Miss Polly. « Miss paroît avoir le cœur bien placé, et ne doit point être victime de la désobéissance de sa mère ».

Madame Duval. « Aussi ne lui en veux-je pas le moindre mal; et pour ce qui est de ma pauvre Caroline même,

elle est beaucoup moins coupable qu'on ne le pense ; car je suis sûre qu'elle n'eût jamais déserté la maison paternelle, sans les mauvais conseils d'un certain vieux curé ».

Miss Polly. « Parlons d'autre chose, ma tante ; notre conversation semble affliger cette jeune demoiselle ».

On se jeta alors sur notre âge, sur nos tailles, nos ajustemens, sur les spectacles ; tous ces lieux communs furent rebattus avec la plus grande sagacité.

Mais jugez de ma douleur, lorsque je compris ensuite, par quelques paroles échappées à madame Duval, qu'elle étoit occupée à instruire M. Branghton des détails les plus secrets de mes affaires. Ce récit attira la curiosité de l'aînée des demoiselles Branghton : la cadette et le fils restèrent avec moi, vraisemblablement pour me distraire.

Miss Branghton revint aussi-tôt vers nous, en disant à sa sœur : « Imagine-toi, Polly, miss n'a jamais vu son père ».

« Et comment cela, miss, s'écria l'autre ; n'étiez-vous pas tentée de le connoître » ?

Ceci en étoit trop : je me levai promptement, et je me sauvai de la chambre. Je regrettai bientôt ce mouvement de

vivacité : les deux sœurs me suivirent et tâchèrent de me consoler. Je demandai avec instance d'être laissée seule.

Dès que je fus rentrée, madame Duval me demanda ce que j'avois, pourquoi je l'avois quittée.

J'allois me retirer de nouveau, ne sachant que répondre. Cette femme est insupportable : elle me met d'abord dans les embarras les plus cruels, et puis elle est surprise de ma sensibilité.

Le jeune Branghton, entr'autres questions spirituelles, me demanda si j'avois vu la tour, l'église de Saint-Paul, l'opéra? Ses sœurs n'avoient aucune idée de ce spectacle, et l'on proposa d'y aller tous ensemble à la première occasion. Je voulus éviter de les contredire, et je me bornai à leur répondre que je n'étois point la maîtresse de mon temps, puisque je dépendois entièrement de madame Mirvan, durant mon séjour à Londres. Je suis très-décidée à ne pas être de cette partie, s'il m'est possible de l'échapper.

Enfin je pris congé de madame Duval : elle me pria de revenir le lendemain ; les Branghton m'invitèrent d'aller les voir à Snow-Hill : ce qui, je suppose, n'arrivera pas de si-tôt ; du moins je souhaite que notre liaison soit bientôt rompue.

Si tous mes parens ressemblent à ceux qui m'ont été présentés aujourd'hui, j'avoue que je ne me sens pas beaucoup d'empressement à briguer l'honneur de leur connoissance.

LETTRE XVIII.

*Suite de la lettre d'*ÉVELINA.

JE n'eus pas plutôt achevé ma lettre de ce matin, que j'entendis frapper fortement à la porte : je descendis, et devinez qui je trouvai dans la salle des visites ? — Mylord Orville.

Il étoit seul, car la famille ne s'étoit pas encore assemblée pour le déjeûner. Il s'informa de ma santé, de celle de madame et de miss Mirvan : j'étois surprise du degré d'intérêt qu'il sembloit attacher à ces questions; mais j'en sus bientôt le motif : il venoit d'être informé de l'accident qui nous étoit arrivé à Ranelagh. Il m'en témoigna son inquiétude dans les termes les plus polis, et il regretta d'avoir manqué l'occasion de nous offrir ses services. « Mais, ajouta-t-il, sir Clément Willoughby, si je ne me trompe, a été plus heureux que moi ».

Je lui répondis qu'il avoit été avec le capitaine Mirvan.

« On m'avoit dit qu'il étoit de votre partie, madame » ?

J'espère que cet étourdi ne se sera pas vanté d'avoir borné ses secours *à moi seule*. En attendant, mylord Orville ne pressa point ce sujet ; il me dit « qu'il espéroit que cette fâcheuse aventure ne m'empêcheroit pas de continuer à embellir Ranelagh de ma présence ».

« Le temps de notre séjour à Londres est sur le point d'expirer, mylord ».

« Comment, madame, comptez-vous de nous quitter si vîte » ?

« Oui, mylord ; nous nous sommes déjà arrêtés plus que nous ne pensions ».

« Avez-vous donc un goût si décidé pour la campagne » ?

« Nous n'avons fait le voyage que pour venir à la rencontre du capitaine Mirvan ».

« Et miss Anville ne s'intéresse-t-elle pas un peu à tant de personnes qui seront affligées de son départ » ?

« Mylord, je suis sûre que vous ne vous imaginez pas.... ». — J'en demeurai-là, et certes je ne savois pas ce que j'allois dire. Mon ridicule embarras m'en attira un second. Mylord Orville s'avança

vers moi ; et me prenant la main, il me dit : « Je m'*imagine* qu'il suffit d'avoir vu une fois miss Anville, pour en conserver un souvenir qui ne s'efface pas aisément ».

Un tel compliment, — dans la bouche du lord, me coupa entièrement la parole. Je sentis que je changeois de visage ; je ne dis mot, et je baissai les yeux. Je me remis pourtant d'abord, et, en retirant ma main, je lui dis que j'allois voir si madame Mirvan étoit habillée. Il ne me retint point, et je sortis.

Je rencontrai toute la famille sur l'escalier, et je rentrai avec eux pour déjeûner.

C'étoit-là le moment de lui faire des excuses de ma conduite du ridotto, et je suis fâchée de l'avoir laissé échapper ; mais, à dire vrai, cette affaire ne me revint point dans l'esprit pendant ce court tête-à-tête. Si cependant je retrouve jamais une occasion aussi favorable, je la mettrai sûrement à profit. L'idée de passer à ses yeux pour sotte ou pour présomptueuse, me chagrine véritablement, et je me veux bien du mal d'y avoir donné lieu, en quelque façon par ma propre faute.

Mais que dites-vous, monsieur, de

ce compliment; ne vous paroît-il pas singulier? Je ne m'y attendois pas de sa part: — mais la galanterie est, je crois, commune à tous les hommes, quelles que soient d'ailleurs leurs bonnes qualités.

Notre déjeûner fut le plus délicieux de tous les repas que nous ayons faits ici depuis notre arrivée. Si cette madame Duval n'y étoit pas, je commencerois à me plaire à Londres.

La conversation du lord Orville est des plus agréables. Ses manières douces, polies et modestes, inspirent la confiance et lui assurent une estime générale. Loin de se reposer sur son mérite, il cherche toujours à plaire dans les sociétés; et quoique sûr d'un succès constant, il n'en tire pas la moindre vanité. Qu'il diffère en cela de la plupart des jeunes gens d'ici, qui, sans atteindre à ses perfections, affichent des airs de prétention insupportables!

Je voudrois, mon très-cher monsieur, que vous fissiez la connoissance de ce lord Orville: je suis persuadée que vous l'aimeriez. Il est le seul à Londres pour qui j'aie été tentée de faire un pareil souhait. Quelquefois je me représente que, lorsque l'âge aura ralenti sa vivacité, et qu'il mènera une vie moins dis-

sipée, alors il pourra bien ressembler à l'homme que j'aime et que j'honore le plus. Sa douceur actuelle, sa politesse, une modeste défiance de lui-même, semblent présager pour l'avenir cette même bienveillance, cette dignité et cette bonté de cœur que j'admire en vous.... Mais je m'étends trop sur ce sujet.

Après que mylord se fut retiré, — sa visite fut bien courte, — je me préparai, quoiqu'avec répugnance, à retourner chez madame Duval. Madame Mirvan eut la bonté de m'éviter cet ennui : elle proposa au capitaine de la faire prier à dîner ; il y consentit, étant d'ailleurs bien aise, disoit-il, de lui demander des nouvelles de son négligé de soie.

Elle a accepté l'invitation, et on l'attend à tout moment. Je ne comprends pas qu'une femme, qui est maîtresse absolue de son temps, de ses biens et de ses volontés, puisse consentir à s'exposer de son plein gré aux incivilités d'un homme qui a visiblement pris à tâche de se jouer d'elle : mais elle est peu connue ici, et je suppose qu'elle ne sait pas trop comment s'occuper.

Que ne dois-je pas à madame Mirvan, de ce que son amitié veut bien me sacrifier un temps qu'elle passera très-mal elle-

même. Chaque querelle que suscite son indigne mari, lui prépare de nouveaux chagrins. Cette considération m'a engagée aussi à la prier de ne point inviter madame Duval; mais elle m'a répondu qu'elle ne souffriroit pas que je passasse tout mon temps loin d'elle. Cette excellente dame a pour moi des bontés de mère.

LETTRE XIX.

*Suite de la lettre d'*ÉVELINA.

Samedi matin, 17 avril.

MADAME Duval nous amena M. Dubois. Je m'étonne qu'elle s'avise de l'introduire dans une maison où il est si mal reçu: je trouve tout aussi singulier qu'elle ne sorte jamais sans lui. Cependant je n'aurois peut-être point fait cette remarque, si le capitaine Mirvan ne me railloit sans cesse sur *le damoiseau de ma grand'maman*.

Madame Mirvan les reçut tous deux avec l'honnêteté qui lui est propre; mais le capitaine assaillit tout de suite ma-

dame Duval de la manière la plus insultante : « Eh bien ! madame, lui dit-il, vous qui avez vu le monde, expliquez-moi un peu ce que vous préférez, la *chambre chaude* à Ranelagh, ou le *bain froid* que vous prîtes ensuite ? Mais certes vous avez un air si bien portant, que je vous conseille de redoubler la dose ».

Madame Duval. « Ma foi, monsieur, on ne vous demande pas vos conseils, et vous pouvez les garder pour vous : d'ailleurs, ne vous en déplaise, il me semble que ce n'est pas une bagatelle que d'être éclaboussée, d'attraper un rhume, et d'abîmer toutes ses hardes ».

Le Capitaine. « *Eclaboussée*, dites-vous ? et n'est-ce que cela ? — Je vous croyois trempée de la tête aux pieds. — Allons donc, ne faites pas la petite bouche, ce seroit gâter le conte : souvenez-vous que vous étiez percée jusqu'à la moelle des os. Par la sambleu ! j'en rirai toute ma vie. La pauvre dame laissée à l'abandon, et assaisonnée de la sorte ! et puis monsieur le Français à côté de vous, mouillé comme un rat ».

Madame Duval. « Plus notre embarras étoit grand, plus vous avez eu tort de n'être pas venu à notre secours. Vous saviez très-bien où nous étions, et

je vous ai entendu rire à gorge déployée le moment où cet accident arriva : d'ailleurs il n'est que trop vraisemblable que c'est vous qui nous avez renversés ; car M. Dubois m'a dit que sans un croc en jambe qu'on lui a donné, il ne seroit sûrement pas tombé ».

Le capitaine jeta des éclats de rire si immodérés, que je commençai à croire cette imputation fondée ; mais il nia absolument le fait.

Madame Duval. « Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu nous secourir » ?

Le Capitaine. « Moi ! croyez-vous que j'avois oublié que je suis *Anglais*, un vilain, un brutal Anglais » ?

Madame Duval. « Fort bien, monsieur, fort bien ; mais j'étois une sotte d'attendre mieux de vous : cela ressemble au reste de la pièce, à l'offre gracieuse que vous me fîtes de me faire sauter la portière, la première fois que je vous vis. Mais ce qui est très-certain, c'est que je suis décidée à ne plus vous choisir pour me conduire à Ranelagh ; car si j'avois eu le malheur de tomber sous les chevaux, je parie que vous n'eussiez pas bougé d'un pas pour me sauver la vie ».

Le Capitaine. « Je vous réponds bien que non, madame, pas pour tout au

monde : je connois trop la bonne opinion que vous avez de votre nation, pour vous faire l'affront de croire qu'un *Français* puisse avoir besoin *de moi*, quand il est question de vous défendre ».

Madame Duval. « Bravo, monsieur, continuez ; cela est digne de vous. Si le pauvre Dubois n'avoit pas partagé avec moi ce fâcheux accident, je n'aurois eu besoin des secours de personne ».

Le Capitaine. « Je vous promets que les miens vous eussent laissé en plein repos : je sais mieux garder mon rang. D'ailleurs, il ne s'agissoit que de vous plonger un tant soit peu ; vous pouviez arranger cela à vous deux, et j'aurois été de trop ».

Madame Duval. « Je pense que vous cherchez à me faire accroire que monsieur m'a joué ce tour à dessein » ?

Le Capitaine. « Mais très-certainement ; qui en douteroit ? Un *Français* faire une mal-adresse ! vous n'y pensez pas, madame : passe encore pour un rustre Anglais. A quoi bon tous les sauts et les cabrioles de vos maîtres de danse, si vous ne savez pas seulement tenir l'équilibre » ?

Pendant ce dialogue, sir Clément Willoughby se présenta dans la salle. Il as-

fecta de fréquenter la maison sur le pied d'une ancienne connoissance ; et ces mêmes airs de familiarité, dont je suis si choquée, servent précisément à le mettre bien dans l'esprit du capitaine, dont il a le talent d'étudier tous les caprices.

Après l'avoir accueilli avec beaucoup d'amitié, M. Mirvan lui dit : « Vous venez à point nommé, mon garçon, pour arranger un petit différend entre madame et moi. Vous imagineriez-vous que le bain que monsieur lui administra l'autre soir, n'a pas été de son goût » ?

« J'aurois cru, répondit sir Clément avec un grand sérieux, que l'amitié qui subsiste entre monsieur et madame, eût dû prévenir tout événement fâcheux : mais peut-être ne se sont-ils pas entendus d'avance ; et, dans ce cas, monsieur a commis une petite inattention ; car, selon mon avis, il auroit dû s'informer auparavant de l'espèce de terrain auquel madame donne la préférence ».

« A merveille, monsieur ! s'écria madame Duval, vous voudriez nous mettre aux prises : mais on ne se joue pas de moi à si peu de frais. Epargnez vos peines ; j'ai déjà pénétré votre intention ».

M. Dubois, qui étoit parvenu à démêler le sujet de la conversation, entreprit

de plaider sa cause avec beaucoup de solemnité. Il espéroit, dit-il, que la compagnie conviendroit du moins qu'il n'appartenoit point à une nation de sauvages, et qu'ainsi il étoit incapable d'offenser une dame de propos délibéré ; qu'au contraire, en tâchant, comme il étoit de son devoir, de sauver madame Duval, il en avoit pâti lui-même, de façon à s'en ressentir long-temps. Puis il ajouta, avec une physionomie alongée, qu'il se flattoit qu'on ne le taxeroit pas de prévention, s'il soutenoit que cette malheureuse chute ne devoit être attribuée qu'à un choc violent qu'il avoit reçu de quelque personne mal-intentionnée; qu'il ne décideroit pas cependant si c'étoit dans le dessein de faire tomber sa dame, ou seulement pour éclabousser ses habits.

Cette contestation fut enfin terminée par madame Mirvan, qui nous proposa d'aller voir le cabinet de curiosités de Cox. On fut bientôt d'accord, et on fit arrêter des voitures.

Ce cabinet offre des choses surprenantes et d'une grande richesse : il m'intéressa peu cependant ; c'est une pure parade, mais il est vrai qu'elle tient du merveilleux.

Pendant que nous faisions le tour de la salle, sir Clément Willoughby me demanda mon sentiment sur ce brillant spectacle.

Je lui répondis que je le trouvois joli, et même ingénieux; mais que je sentois malgré cela un certain vide, dont je ne savois pas trop rendre raison.

« Supérieurement bien répondu, s'écria-t-il; vous avez défini à la lettre mes propres sentimens, mais avec une finesse à laquelle je n'aurois jamais pu atteindre. J'étois bien sûr que votre goût est trop bon pour pouvoir être flatté de ce qui ne parle pas à l'esprit ».

« Pardieu, s'écria madame Duval, vous êtes bien difficiles vous deux : si ceci n'est pas de votre goût, que pourrez-vous donc trouver de beau? C'est le coup d'œil le plus grand, le plus brillant, le plus exquis que j'aie encore vu en Angleterre ».

« Je suppose, reprit le capitaine en ricanant, que cela est dans votre goût français; cela y ressemble assez, car ce ne sont que de pures babioles. Mais, dis-moi, mon ami, ajouta-t-il, en s'adressant à celui qui nous expliquoit ces curiosités; de quelle utilité est tout ceci; je ne suis pas assez sorcier pour le deviner »?

« En effet, répliqua madame Duval avec dédain, comme si chaque chose devoit avoir son utilité »?

« N'admirez-vous pas, monsieur, répondit notre conducteur, l'industrie du méchanicien, la beauté du travail? Toute personne de goût peut aisément appercevoir l'utilité d'ouvrages aussi extraordinaires ».

« Votre personne de goût doit être, dit le capitaine, un fat ou un Français; ce qui revient à-peu-près au même ».

Nous étions occupés alors à examiner une pomme de pin qui renfermoit un nid d'oiseaux chantant ». Ha! s'écria madame Duval, voilà qui est plus joli que tout le reste, je n'ai rien vu de plus élégant dans tous mes voyages ».

« N'as-tu pas, mon ami, dit le capitaine au conducteur, d'autres pommes que celle-là »?

« Comment, monsieur »?

« C'est que je te prierois de m'en donner sans oiseaux; car, vois-tu, je ne suis pas Français, et j'aime les choses solides ».

Ce spectacle finit par un concert de musique mécanique : je ne saurois expliquer comment elle fut exécutée; mais l'effet en étoit charmant. Madame Duval

étoit ravie en extase, et le capitaine la contrefaisoit par des contorsions ridicules qui attirèrent l'attention de toute l'assemblée. Pendant qu'on exécuta l'antienne d'un couronnement, madame Duval affectoit de battre la mesure et d'exprimer sa satisfaction par différens gestes.

Le capitaine demanda au plus vîte des odeurs : une dame eut la politesse de lui présenter son flacon, et il n'eut rien de plus pressé que de le mettre sous le nez de la pauvre madame Duval : la trop grande quantité qu'elle en prit par distraction, lui fit jeter de hauts cris. Dès qu'elle fut remise, elle éclata, comme de coutume, en invectives; mais le capitaine protesta qu'il n'avoit pris cette précaution que par pure amitié, les transports de la dame lui ayant fait craindre qu'elle ne se trouvât mal. Cette excuse, loin de l'appaiser, amena une forte querelle, qui n'eut d'autre effet que de divertir le capitaine. Il est toujours si bruyant en public, que très-souvent nous avons honte de lui appartenir.

Madame Duval, malgré sa colère, ne fit aucune difficulté de venir dîner avec nous. Madame Mirvan avoit retenu des places au théâtre de Drury-Lane, et elle

l'invita poliment d'être de la partie : son rhume l'empêcha d'accepter la proposition. Je suis fâchée de son indisposition ; mais je ne regrette point le refus qu'elle fit de nous accompagner. Sans oser la juger sévèrement, je dois avouer pourtant qu'elle n'est point de la classe des personnes auxquelles je puis donner mon approbation.

LETTRE XX.

*Continuation de la lettre d'*ÉVELINA.

Nos places étoient prises sur le devant d'une loge de côté. Sir Clément Villoughby, qui savoit que nous irions au spectacle, nous attendit à la porte pour nous présenter la main.

Dès que nous fûmes entrés, mylord Orville, que j'avois déjà remarqué dans le balcon, vint nous trouver : il nous fit l'honneur de passer toute la soirée dans notre loge. Miss Mirvan et moi nous nous félicitâmes de l'absence de madame Duval, et nous nous flattâmes du moins que la conversation ne seroit pas

interrompue par les querelles du capitaine ; mais je vis bientôt que j'avois peu gagné, loin d'oser parler, je ne savois de quel côté tourner les yeux.

On jouoit *Amour pour amour* (1). Quoique cette pièce soit écrite agréablement et avec esprit, je ne compte pourtant pas de la revoir, elle manque entièrement de délicatesse, pour ne pas dire davantage. Miss Mirvan et moi nous fûmes décontenancées presque à chaque scène ; nous n'osions risquer la moindre remarque, ni même écouter celles qu'on faisoit autour de nous ; j'en étois d'autant plus fâchée, que mylord Orville étoit d'une humeur charmante. J'étois bien aise de voir la fin de cette pièce, j'espérois que je pourrois respirer plus librement ; mais à peine la toile fut-elle baissée, que je vis entrer dans la loge M. Lovel, cet homme qui, par ses impertinences, m'avoit tant tourmentée au bal où je vis mylord Orville pour la première fois.

Je voulois éviter sa conversation, et je me tournai vers miss Mirvan ; je ne pus cependant lui échapper, et dès qu'il eut salué le lord Orville et sir Clément,

(1) C'est le titre d'une comédie de Shakesp.

qui le reçurent froidement, il se pencha de mon côté, et me dit : « Madame s'est toujours bien portée depuis que j'ai eu l'honneur —, je ne dirai pas de *danser* avec elle, mais de la *voir danser* »?

Son ton de complaisance ne me laissa pas de doute que ce compliment ne fût préparé pour servir de représailles à mes procédés le jour du bal : je n'y répondis point, et je me contentai d'une légère inclination de tête.

Après un moment de silence, il m'apostropha de nouveau d'un air nonchalant et familier : « Madame a-t-elle été ci-devant à Londres ? — Non, monsieur ».

« Je m'en doutois bien. Tout doit vous y paroître bien neuf; nos usages, nos mœurs, nos étiquettes ressemblent peu à celles de province. Je suppose d'ailleurs que votre séjour est à quelque distanoe de la capitale ».

J'étois outrée de ces propos ironiques, et je les passai entièrement sous silence. Que ne parlai-je plutôt ! mon embarras ne fit que l'encourager et le divertir ; il continua avec la même affectation.

« L'air que nous respirons ici, quoique différent de celui auquel vous êtes accoutumée,

coutumée, madame, est-il convenable à votre santé ?»

Mylord Orville. «Monsieur Lovel, avec de bons yeux, vous eussiez pu vous épargner cette question».

M. Lovel. «Ah ! mylord, si la santé étoit toujours ce qui fait le teint des dames, sans doute mes yeux auroient pu porter un jugement infaillible ; mais ...»

Madame Mirvan. «De grace, monsieur, point de ces mots à double entente : vous pouvez avoir réussi à relever l'éclat du teint de miss Anville, mais vous ne parviendrez pas à le rendre suspect».

M. Lovel. «Vous me faites tort, madame ; je ne prétends pas dire que le *rouge* est le seul substitut de la santé ; il y a tant de causes qui produisent le même effet : par exemple, un mouvement de colère, — de fausse honte ; — tout cela ne peut-il pas contribuer à rehausser le teint» ?

Le Capitaine. «Des causes comme celles-là, il faut les chercher chez des personnes qui en sont susceptibles».

Sir Clément. «La remarque est juste ; le teint naturel n'a rien de commun avec la fougue passagère des passions, ni avec toute autre cause accidentelle».

Le Capitaine. « Non certes : car, tenez, tel que me voici, je n'ai pas plus de couleur qu'un autre ; et cependant, si vous me mettiez en colère, vous me verriez, par la sambleu, plus rouge que toutes ces Jezabels plâtrées qui s'assemblent ici ».

Mylord Orville. « Si je ne me trompe, il n'est pas si difficile de distinguer le teint naturel de celui qui est emprunté ; l'un offre des nuances ; l'autre, trop uniforme, manque de cette vivacité, de cet éclat, de ce *je ne sais quoi* qu'on a peine à définir ».

Sir Clément. « Mylord est généralement reconnu pour *connoisseur* en beauté ».

M. Orville. « Et vous, sir Clément, pour un *enthousiaste* ».

Sir Clément. « J'en suis fier, réellement : dans une telle affaire, et devant de tels objets, il suffit de ne pas être aveugle pour être enthousiaste ».

Le Capitaine. « Trève de tout ce bavardage : les femmes ne sont que trop vaines déjà, sans qu'il soit besoin de les enorgueillir davantage ».

Sir Clément. « Obéissance aux ordres de l'officier commandant ! Choisissons un autre sujet. Vous êtes-vous bien amusées, mesdames, à cette pièce » ?

Madame Mirvan. « Elle est assez amusante, *ce n'est pas là son défaut;* j'y ai trouvé des taches que je voudrois en voir effacées ».

Mylord Orville. « Je me serois fait fort de répondre à la place de ces dames: cette pièce n'est pas d'un genre à mériter leur suffrage ».

Le Capitaine. « Et pourquoi non? n'y a-t-il peut-être pas assez de sentiment? Pour moi, je soutiens que c'est une des meilleures comédies de notre théâtre. Il y a plus d'esprit dans une seule scène, que dans toutes les pièces nouvelles ensemble ».

M. Lovel. « Quant à moi, je fais rarement attention aux acteurs: on a assez d'ouvrage à chercher ses connoissances, et il ne reste guère de temps pour songer au théâtre. Quelle est, je vous prie, la pièce qu'on vient de représenter »?

Le Capitaine. « Comment, diable! vous venez au spectacle sans savoir ce qu'on joue »?

M. Lovel. « Cela m'arrive à tout moment: je ne lis point les affiches, et je ne viens ici que pour voir mes amis, et pour montrer que je suis encore en vie ».

Le Capitaine. « Ainsi, il vous en coûte

cinq shillings par jour, pour montrer au public que vous êtes en vie! Ma foi, dussent tous mes amis me croire mort et enterré, je me garderois bien de les désabuser à un tel prix. Au reste, apprenez de moi une bonne maxime : ceux qui auront quelque chose à recevoir de vous, sauront bien vous trouver. — Vous dites donc que vous avez passé ici toute la soirée, sans savoir ce qu'on jouoit»?

M. Lovel. « Une comédie demande tant d'attention, qu'il est très-difficile de la suivre sans s'endormir. D'ailleurs, c'est une heure si incommode, on y vient fatigué : les repas, le vin, les affaires domestiques, les études, tout cela vous a déjà cassé la tête dans la journée, et on doit se tuer encore pendant la soirée à écouter avec attention une pièce de théâtre; en vérité, la chose est impossible. —Mais je crois avoir une affiche sur moi. — Voyons; — oui, la voici. — Aha! *Amour pour amour.* — Et comment pouvois-je être si stupide»!

Le Capitaine. « Oh! qu'à cela ne tienne, monsieur : mais, par ma foi, voilà une des meilleures farces que j'aie entendues de long-temps : venir au spectacle sans savoir ce qu'on joue! Et si, au lieu d'une musique d'opéra, on vous ser-

voit un concert de racleurs, vous y donneriez du bec sans vous en appercevoir ».

Cette conversation fut poussée avec aigreur de part et d'autre. Quelques observations sur les caractères de la pièce, fournirent une ample matière aux sarcasmes : j'en eus ma part. M. Lovel me fit l'honneur de me demander ce que je pensois du rôle d'une jeune villageoise qui avoit paru sous le nom de miss Prue. Je lui fis une réponse assez indifférente, et sir Clément observa qu'un caractère comme celui-là étoit peu digne de mon attention.

« C'est cependant, reprit le fat, le premier personnage de la pièce : il est bien marqué, vraiment original ; des mœurs villageoises, l'ignorance rustique d'après nature : il est de main de maître, sur mon honneur ».

Mylord Orville eut la complaisance de se charger de ma défense ; et il s'en acquitta avec tant de succès, que M. Lovel prit le parti de se taire, et de se glisser hors de la loge dès qu'on eut commencé la petite pièce.

Les propos insolens de cet homme me sont insupportables : puissé-je ne le revoir jamais ! Je l'aurois méprisé comme

il le mérite, s'il m'avoit laissée tranquille; mais puisque je vois qu'il me porte rancune de ce qu'il appelle mes mauvais traitemens, je commence à le craindre.

Madame Mirvan me donna en chemin une nouvelle inquiétude : elle me dit que le ressentiment de M. Lovel pourroit aisément donner lieu à un duel, s'il avoit autant de courage que de colère.

Cette idée me fait trembler. Cependant un homme aussi foible et aussi frivole, pourroit-il être vindicatif? Je pense qu'il se contentera de décharger sa bile contre moi. Mais il ne jouira pas longtemps de cette satisfaction, car nous partirons incessamment.

Miss Mirvan m'a raconté que, pendant que M. Lovel me parloit avec si peu de ménagement, mylord Orville le regardoit d'un œil de pitié; cela me tranquillise beaucoup.

Il devroit exister ici un code des loix et coutumes à la mode, à l'usage es jeunes étrangers qui fréquentent, pour la première fois les endroits publics.

Nous allons ce soir à l'opéra, où j'espère me bien divertir; c'est la même partie que hier : lord Orville en sera; il a promis qu'il viendroit nous joindre.

LETTRE XXI.

Suite de la lettre d' ÉVELINA.

LA journée d'hier fut si fertile en événemens, qu'elle empliroit un volume entier.

Dans l'après-dînée, — à Berry-Hill, je dirois *le soir*, car il étoit près de six heures, — pendant que miss Mirvan et moi nous étions occupées des soins de la toilette et du plaisir qui nous attendoit à l'opéra, nous entendîmes une voiture s'arrêter devant la porte. Nous crûmes d'abord que c'étoit sir Clément Willoughby, qui, avec son assiduité ordinaire, venoit pour nous accompagner à Haymarket; mais quelle fut notre surprise, lorsque nous vîmes entrer dans la chambre les deux demoiselles Branghton! Elles s'avancèrent vers moi avec beaucoup de familiarité, en me disant: « Bon jour, cousine, comment vous va? Oui-dà, nous vous attrapons devant le miroir! mon frère le saura, je vous en réponds ».

Miss Mirvan, qui ne les connoissoit point, et qui ne savoit que penser de

cette apparition, marqua son étonnement d'un air tout-à-fait plaisant. L'aînée des Branghton m'annonça enfin le sujet de leur visite : « Nous venons, dit-elle, pour vous mener à l'opéra ; mon père et mon frère vous attendent là-bas, et nous irons prendre en passant votre grand'mère ».

« Je suis fâchée, répondis-je, que vous vous soyez donné cette peine, je suis déjà engagée ».

« Engagée ! et qu'est-ce que cela fait, miss ? Cette jeune demoiselle se chargera de vos excuses ».

« Je le voudrois bien, lui dit miss Mirvan, mais je serois fâchée moi-même d'être privée de la société de miss Anville ».

« Cela n'est pas joli, reprit miss Branghton ; considérez, madame, que nous ne sommes venus que pour faire plaisir à notre cousine ; c'est pour l'amour d'elle que nous allons à l'opéra, et nous avons fait un grand détour pour la venir prendre ».

« Je vous suis infiniment obligée, et je regrette bien de vous avoir fait perdre tant de temps ; mais je ne puis qu'y faire, j'ai donné ma parole, sans pouvoir me douter de votre invitation ».

« Mais que signifie cela ? interrompit miss Polly : faut-il donc tant de cérémonies avec vous ? et d'ailleurs ceux avec qui vous avez fait partie vous sont-ils plus proches que nous » ?

« Je vous prie de ne pas insister davantage ; il m'est impossible aujourd'hui d'être des vôtres ».

« Nous étions venus exprès de la cité ; — et puis votre grand'mère vous attend ; que lui dirons-nous » ?

« Dites-lui, je vous prie, que je suis mortifiée d'avoir déjà pris des engagemens ».

« Et avec qui » ?

« Avec madame Mirvan, et une grande société ».

« Et de quoi est-il donc question, pour que cette partie vous tienne tant à cœur » ?

« Nous allons à l'opéra ».

« O ma chère, si c'est-là tout, qui nous empêche de rester ensemble » ?

Je fus extrêmement décontenancée de cette proposition hardie ; la rusticité des demoiselles Branghton diminua la peine que je me faisois de refuser. Quand même j'aurois voulu les faire admettre dans notre coterie, leur habillement me l'eût défendu ; et comme elles ne sembloient pas s'en douter, je me vis obligée

de leur faire sentir mes raisons, avec tout le ménagement dont j'étois capable.

Cette explication leur fit de la peine : elles me demandèrent où étoit ma place ?

« Dans l'amphithéâtre », leur répondis-je.

« Eh ! reprit miss Branghton, j'ignorois que ma robe ne fût pas assez belle pour l'amphithéâtre : mais allons-nous-en, Polly ; si miss Anville ne nous trouve pas assez bien mises pour aller de pair avec elle, elle n'a qu'à chercher mieux ».

J'allois leur faire comprendre que l'amphithéâtre demande autant de parure que les loges ; mais elles étoient trop piquées pour m'écouter davantage : elles sortirent de fort mauvaise humeur, en disant qu'elles étoient fâchées de m'avoir dérangée ; mais que je ferois bien d'être moins fière avec mes parens.

Je voulus me justifier, et j'allois les prier de se charger de mes excuses auprès de madame Duval : mais elles s'enfuirent brusquement ; et n'étant pas habillée, je ne pus les suivre. Je leur entendis seulement dire en partant : « Sa grand'mère sera dans une belle colère ! cela fera une bonne scène » !

Quelque désagréable que me fût cette

visite, je fus bien aise d'en être débarrassée, et je n'y pensai plus.

Bientôt après, sir Clément arriva, et nous descendîmes. Madame Mirvan fit servir le thé, et nous étions engagés dans une conversation assez animée, lorsque le domestique vint annoncer madame Duval, qui le suivit de près.

Elle avoit le visage en feu, et ses yeux étinceloient de colère. Elle s'approcha de moi à grands pas. « Oui-dà, miss, me dit-elle, vous refusez de venir me voir; et qui êtes-vous, s'il vous plaît, pour oser me désobéir » ?

J'étois hors de moi: je ne répondis point. Je voulus me lever; mais je ne le pus : je demeurai muette et immobile.

Tout le monde étoit décontenancé; il n'y eut que madame Mirvan qui tint bon. Le capitaine prenant un ton d'autorité, dit à madame Duval : « Qu'y a-t-il ici, ma belle, qui vous mette tant en colère » ?

« Cela ne vous regarde pas, lui répondit-elle; je n'ai aucun compte à vous rendre ».

« Vous n'y êtes pas, madame la furie; sachez qu'il n'y a que moi dans ma maison qui ose se mettre en colère ».

« Je vous en défie; et, sans vous en

demander la permission, je veux m'emporter autant qu'il me plaît : arrangez-vous en conséquence. — Quant à vous, miss, je vous ordonne de me suivre sur l'heure, ou bien vous vous en repentirez toute votre vie ». En prononçant ces paroles, elle s'élança hors de la chambre.

Je fus saisie d'une frayeur mortelle, et je pensai tomber à la renverse; mon cœur n'est pas fait aux mauvais traitemens et aux menaces.

« Ne vous alarmez pas, mon amour, me dit madame Mirvan; demeurez tranquille, je vais trouver madame Duval, et j'essaierai de lui faire entendre raison ».

Miss Mirvan fit tout ce qu'elle put pour me consoler : sir Clément s'intéressa également à ma situation d'une manière dont je lui sus gré. « Au nom du ciel, me dit-il, calmez-vous, madame; les emportemens de cette créature ne méritent que du mépris. A quel titre prétend-elle vous faire la loi ? Laissez-moi lui parler ».

« Non, pas pour tout au monde; je ferois mieux, je crois, de la suivre ».

« La suivre ! chère miss Anville; voudriez-vous vous exposer aux fureurs d'une folle ? car, quel autre nom don-

ner à une femme qui se démène avec cette insolence ? Croyez-moi ; faites-lui dire de quitter la maison sur-le-champ, et de ne plus reparoître devant vous »!

« Ah ! monsieur, vous ne savez pas de qui vous parlez ! — Il me siéroit mal d'en user ainsi avec elle ».

« Et pourquoi ? quel scrupule vous faites-vous de la traiter comme elle le mérite » ?

Je vis alors que son intention étoit d'approfondir quelles pouvoient être mes liaisons avec madame Duval ; j'étois trop honteuse de lui appartenir de si près pour oser répondre : je priai sir Clément de laisser agir madame Mirvan : elle rentroit dans ce moment.

« Avant qu'elle eût le temps de parler, le capitaine s'écria : « Eh bien ! ma bonne, qu'est devenue notre Française ? est-elle un peu rafraîchie ? sans quoi je lui en indiquerai un excellent moyen.

« Ma chère Evelina, me dit madame Mirvan, j'ai tâché en vain de l'appaiser ; j'ai allégué vos engagemens ; j'ai promis que vous l'accompagneriez un autre jour ; mais tout est inutile, et je crains bien que si nous continuons à lui résister, elle n'en vienne à une rupture ou-

verte, et c'est ce qu'il faut éviter pourtant ».

« J'irai donc avec elle ; car également ma soirée est déjà perdue, et je n'aurai nulle part au plaisir ».

Ma résolution déplut à sir Clément, et il s'employa de son mieux pour me faire rester : je le priai poliment d'épargner ses instances, et j'ajoutai que je ne me ferois certainement pas presser, si ma complaisance n'étoit indispensablement nécessaire. Il m'offrit son bras pour descendre ; mais le capitaine lui dit de demeurer, qu'il vouloit me servir d'écuyer, parce qu'il avoit encore une pilule à faire avaler à la vieille Française.

Nous la trouvâmes dans la salle d'en bas : « Vous voilà donc enfin, miss ? vous vous donnez de jolis airs ! Ma foi, si vous n'étiez pas venue, vous pouviez vous en passer, et rester mendiante toute votre vie ».

« Ouais, madame, s'écria le capitaine ; êtes-vous toujours en colère ? Voici un conseil pour vous rafraîchir : allez trouver votre ami, monsieur croc-en-jambe ; faites-lui mes complimens, et priez-le, s'il fait quelque cas de votre santé, qu'il vous administre encore un bain comme celui de la soirée de Ranelagh ; il com-

prendra bien ce que je veux dire, et il vous rendra ce service par égard pour moi ».

« Allez, lui répondit madame Duval, vous ne méritez pas qu'on vous réponde ; vous êtes un vilain brutal. — Partons, mon enfant ».

« Ecoutez, madame, vous ferez bien de ne pas dire des injures, sans quoi je suis homme à vous montrer la porte ».

« Je saurai parbleu la trouver sans vous ». Elle sortit en grande hâte : je montai avec elle dans un fiacre. Avant notre départ, le capitaine eut encore le temps de lui crier hors de la fenêtre : « Ah çà, madame, n'oubliez pas mon message pour monsieur ».

Vous pensez bien que notre course ne fut pas des plus agréables ; j'ignore qui de nous deux étoit la plus mécontente, quoique par des motifs très-différens. Cependant madame Duval se remit bientôt. Nous fûmes à peine sorties de notre rue, qu'un homme courant à toutes jambes arrêta la voiture. Il s'approcha de la portière, et je le reconnus pour un des domestiques du capitaine. Madame Duval demanda ce qu'il lui vouloit. Il lui répondit en ricanant, et tout hors d'haleine : « Mon maître

vous fait ses complimens, et me charge de vous dire qu'il souhaite que votre accès soit passé : hi ! hi ! hi » !

« Tiens, coquin, voilà pour t'apprendre à te moquer une autre fois de tes supérieurs. — Fouette, cocher » !

Le domestique étoit dans une colère violente, et il juroit horriblement ; mais nous le perdîmes bientôt de vue.

Madame Duval étoit transportée de fureur ; elle s'exhala en invectives contre le capitaine, et elle menaça à diverses reprises de retourner chez lui pour l'accabler de reproches : elle eût tenu parole assurément, si M. Mirvan n'avoit réussi à se faire un peu craindre.

Arrivées chez madame Duval, nous trouvâmes les Brangthon qui nous attendoient à portes ouvertes, avec beaucoup d'impatience.

Le père m'accosta, en disant : « Il me semble, miss, que vous auriez pu tout aussi bien venir d'abord avec vos cousines ; c'est jeter l'argent, que de payer deux voitures pour une course ».

« N'en parlez pas, mon père, répondit le jeune Branghton, j'en fais mon affaire ».

« Je ne sais que trop, répliqua le

père, que tu es toujours prêt à dépenser l'argent, plutôt que d'en gagner ».

Je voulus les mettre d'accord, en acquittant la dépense à laquelle j'avois donné lieu ; mais ils refusèrent mon offre , et la voiture fut retenue pour nous mener à l'opéra.

Les demoiselles examinèrent fort attentivement ma parure, qui, en effet, cadroit mal avec la leur ; je voulus me mettre au niveau de leurs ajustemens, et demandai à emprunter un chapeau ou un bonnet.

Il n'y eut pas moyen d'en avoir : madame Duval n'en porte jamais ; elle appelle cette mode, *anglaise et barbare ;* il fallut donc me résoudre à rester comme j'étois. Nous partîmes tous entassés dans le même carrosse ; et n'ayant pas encore oublié les réflexions de M. Branghton, je payai le cocher lorsque nous mîmes pied à terre.

Si j'avois été d'une humeur moins chagrine, j'aurois trouvé de quoi rire ; ils n'avoient aucune idée de tout ce qui a rapport à l'opéra. D'abord ils ignoroient par quelle porte il falloit entrer, et nous rodâmes pendant long-temps autour de la maison, sans savoir de quel côté nous tourner ; ils ne jugèrent pas

à propos de s'adresser à moi, quoique je fusse la seule personne de la partie qui eût été ci-devant à ce spectacle. Ils auroient été fâchés de connoître les endroits publics de Londres moins que leur *cousine la villageoise*, comme il leur plaît de me nommer. Quoi qu'il en soit, ce souci ne m'inquiéta guère; mais je fus plus embarrassée de voir que mon habillement excitoit une attention générale.

Enfin, nous nous présentâmes au bureau d'un des receveurs. M. Branghton demanda pour quelle place il distribuoit des billets? On nous répondit que c'étoit pour l'amphithéâtre. Le jeune Branghton s'approcha de son père, et lui dit: « Vous voudrez bien que je régale miss Anville »?

« Nous trouverons cela une autre fois », reprit-il en mettant une guinée sur la table. On lui donna deux billets d'entrée.

M. Branghton ouvrit de grands yeux: « Que veulent dire ces deux billets? dit-il au receveur, il m'en faut davantage ».

« Comment, monsieur, répliqua celui-ci, ne savez-vous pas que le prix est d'une demi-guinée par personne »?

« Oh ! dans ce cas, nous nous passerons d'être assis dans l'amphithéâtre ».

« Je crois aussi, reprit le receveur, que ces dames seront mieux à la galerie ».

M. Branghton s'informa du chemin, et nous y conduisit sur-le-champ : « Quel est le prix des places », demanda-t-il à celui qui distribuoit les billets ?

« Comme à l'ordinaire, monsieur, lui répondit-on ».

« Changez-moi donc », dit Branghton en lui remettant sa guinée.

« Pour combien de personnes » ?

« Pour six ».

« Pour six ? mais vous ne me donnez pas assez ».

« Pas assez ! combien vous faut-il donc ? est-ce aussi une demi-guinée par tête » ?

« Non, monsieur, cinq schelings seulement ».

M. Branghton empocha encore sa malheureuse pièce, protestant qu'il ne se laisseroit point écorcher de la sorte. Je proposai de retourner chez nous.

Madame Duval s'y opposa : on nous conduisit enfin à une porte de galerie, où l'on prit des billets.

Madame Duval se plaignit amèrement

de la mauvaise place qu'on nous avoit choisie, et en effet elle n'avoit pas tort, car nous étions au *paradis*.

Miss Branghton soutint que les places seroient peut-être meilleures que nous ne le pensions; « quoiqu'à dire vrai, ajouta-t-elle, l'escalier qui y conduit ne promette pas grand'chose ».

Nous entrâmes enfin dans la galerie, et alors le murmure devint général. Tout le monde se regarda d'abord sans rien dire, puis on éclata en plainte, chacun à sa façon.

« Hé! papa, s'écria miss Branghton, quelles places avez-vous choisies? nous sommes, je crois, à la galerie d'un escalin ».

« Tu me rendras service, si tu veux me tenir quitte à deux escalins par tête. Jamais je n'ai été écorché de la sorte: ou le caissier est un fripon, ou le public est mis ici à contribution d'une manière criante ».

« Ma foi, interrompit madame Duval, je n'ai jamais eu d'aussi mauvaise place; nous sommes assis dans les nues, et on ne verra rien d'ici ».

M. Branghton. « Il me semble pourtant que trois escalins par billet est un prix fort honnête. Vous avez vu que

mon intention étoit de vous mieux placer, mais y avoit-il moyen avec ce qu'on demande pour l'entrée ? D'ailleurs, je pensois que galerie pour galerie, celle-ci en valoit bien une autre, et nous verrons toujours quelque chose pour notre argent. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on m'a dupé de la bonne sorte ».

M. Branghton fils. « Cela ressemble comme deux gouttes d'eau aux places de douze sols de Drury-Lane ».

Miss Branghton. « Je m'attendois à être assise sur de belles chaises, couvertes de je ne sais quelle étoffe, et garnies dans le nouveau goût ».

Cette conversation fut poussée jusqu'à ce qu'on levât la toile, et alors l'attention se tourna de ce côté-là. Mes critiques ne considérèrent ni le lieu de la scène, ni les mœurs et le langage des acteurs ; toutes les observations furent calquées sur des comparaisons avec le théâtre anglais.

Quelque regret que j'eusse de me trouver dans cette société, et quelque amer que fût le souvenir de celle que j'avois perdue, j'aurois oublié pourtant ma disgrace, si l'on m'avoit laissé écouter tranquillement l'opéra ; mais leur

impitoyable caquet ne discontinua point, et je manquai nombre de beaux airs chantés par la belle voix du signore Millico, qui m'auroit fait un plaisir infini.

« Comme ces gens-là bredouillent, s'écria M. Branghton! je n'entends goutte à ce qu'ils disent. Et pourquoi ne chantent-ils pas tout aussi bien en anglais »? — Mais apparemment que le beau monde s'amuseroit moins s'il y comprenoit quelque chose.

M. Branghton fils. « Le jeu de ces acteurs est bien peu naturel. Qui a jamais vu un Anglais faire des gestes pareils »?

Miss Polly. « Pour moi, je trouve cela assez joli, seulement je ne sais ce que cela veut dire ».

Miss Biddy. « Belle misère! comme si ces sortes d'explications étoient nécessaires pour s'amuser. Prenez exemple sur miss Anville, qui semble se divertir au mieux sans y entendre plus que nous ».

Un inconnu, qui étoit assis sur le banc du devant, eut la politesse d'y faire place pour miss Branghton et moi. Nous acceptâmes son offre, et aussi-tôt miss Biddy s'écria : « Voyez donc, ma sœur,

comme tous ces gens de l'amphithéâtre sont parés. Pas un seul chapeau, tout le monde en gala »!

« Ah ! vraiment oui, répondit miss Polly, ce coup-d'œil est charmant; cela seul vaudroit la peine d'aller à l'opéra, n'y vît-on que cela ».

Un coup-d'œil dans l'amphithéâtre me fit sentir la perte de ma bonne société. Mylord Orville étoit alors à côté de madame Mirvan : sir Clément avoit les yeux tournés vers la première galerie, où il me chercha probablement. J'aurois souhaité de rester cachée; mais il me découvrit dans le galetas où j'étois nichée.

La mauvaise humeur de madame Duval, les murmures de M. Branghton, et les réflexions insipides et maussades de ses enfans, achevèrent de m'ôter le peu de plaisir que j'aurois pu espérer encore. J'aime naturellement la musique et le chant, mais le caquet perpétuel de mes voisins m'empêcha totalement d'en profiter.

Pendant le dernier ballet j'apperçus sir Clément à la porte de notre galerie. Sa présence me fit une vraie peine; je craignis les familiarités des Branghton, et j'étois humiliée d'être trouvée en aussi

mauvaise compagnie ; je ne songeai qu'aux moyens de m'en tirer.

Dès que sir Clément fut à portée de se faire entendre, il me demanda la permission de me rendre ses devoirs.

Je lui proposai d'aller joindre madame Mirvan : il accepta avec empressement, et je me tournai vers madame Duval, pour lui dire que la compagnie étant si nombreuse, j'irois demander une place dans le carrosse de madame Mirvan ; et sans attendre sa réponse, je donnai ma main à sir Clément, et nous sortîmes de la galerie.

Madame Duval aura certainement été fâchée de ma retraite ; mais M. Branghton s'en sera aisément consolé, puisqu'elle lui épargne la dépense d'une course de plus.

Sir Clément parut extrêmement content, et j'étois assez folle pour me réjouir moi-même de la réussite de mon projet ; mais quand nous fûmes descendus, je prévis qu'au milieu de cette foule il seroit difficile de retrouver mes amies, et je commençois à avoir de l'inquiétude.

Je priai mon conducteur de tâcher d'informer madame Mirvan que j'avois quitté madame Duval.

« Je

« Je crains bien, me répondit-il, que la chose ne soit guère possible; mais je me charge, madame, de vous ramener chez vous ». Il donna en même temps ordre à son domestique de faire avancer la voiture.

Je ne voulus point accepter cette offre, et je déclarai à sir Clément que je ne pensois point à m'en aller sans madame Mirvan.

« Mais comment la trouver? me répondit-il. Vous ne voudrez point entrer dans l'amphithéâtre; je ne puis y envoyer mon domestique, et il est impossible que je vous laisse seule ici pour y retourner moi-même ».

Ces raisons étoient sans réplique, et il fallut bien m'en contenter; mais dès que j'eus le temps de me reconnoître un peu, je me décidai à ne point entrer dans sa voiture, et je lui dis que je préférois de rejoindre ma société.

Il n'en voulut point entendre parler, et il me supplia instamment de ne point retirer la confiance que je lui avois témoignée.

Pendant cet entretien, je vis mylord Orville sur notre passage : dès qu'il m'apperçut, il quitta sa compagnie, et vint vers moi, en me disant d'un air et d'un

ton de surprise : « Bon dieu ! n'est-ce pas miss Anville que je vois» ?

Je sentis alors la sottise de ma démarche et l'embarras de ma situation. Je me hâtai de lui dire en balbutiant, que j'attendois madame Mirvan ; mais j'appris, à ma grande confusion, qu'elle étoit déjà partie.

Je ne savois plus quel parti prendre : l'idée de me mettre seule entre les mains de sir Clément, en présence du lord, m'étoit devenue insupportable, et, d'un autre côté, je ne pus me résoudre à rejoindre les Branghton ; je demeurai indécise, et je m'écriai involontairement : «Juste ciel ! que dois-je faire» ?

«De quoi, reprit sir Clément, vous inquiétez-vous, ma chère dame ? vous serez chez vous aussi-tôt que madame Mirvan».

Je ne répondis pas du tout. Mylord Orville m'offrit sa voiture. « Elle est ici, madame, et mes gens sont prêts à recevoir les ordres que miss Anville voudra bien leur donner ; j'irai chez moi en chaise à porteurs, et je vous supplie....».

Je fus infiniment sensible à une offre si polie, faite avec tant de délicatesse : je l'eusse acceptée volontiers ; mais je n'osois. Sir Clément ne laissa pas même

achever le lord ; il l'interrompit avec humeur, en disant : « Mylord, j'ai déjà fait avancer mon carrosse ».

Son domestique vint justement lui dire que le cocher étoit à la porte. Il me pria de le suivre, et il se mit en devoir de prendre ma main ; je la retirai. « De grace, lui dis-je, ne me forcez pas ; laissez-moi m'en aller en chaise à porteurs ».

« Cela ne se peut pas, madame, s'écria sir Clément ; voulez-vous que je vous abandonne à des porteurs inconnus ? Que diroit madame Mirvan ? — Venez, je vous supplie ; vous serez rendue chez vous en cinq minutes ».

Je balançois encore. Avec quelle joie n'aurois-je pas voulu rejoindre madame Duval et les Branghton, si ce n'eût été à cause de mylord Orville ! Mais je me flatte qu'il remarquoit mon trouble et qu'il me plaignoit ; car il me dit du ton de voix le plus doux : « Il seroit superflu, madame, d'offrir mes services en présence de sir Clément Willoughby ; mais vous ne doutez pas, j'espère, combien je serois heureux si je pouvois vous être de la moindre utilité ».

Je le remerciai. Sir Clément me pressa instamment de partir. Dans ce moment

de crise, l'opéra finit, et le monde sortoit en foule. J'entendis en même temps la voix de madame Duval qui descendoit de la galerie. Si mylord Orville avoit répété son offre, je l'eusse acceptée malgré sir Clément. Je n'avois plus un instant à perdre : « Vîte, m'écriai-je, s'il faut que je parte ». — Je m'arrêtai-là ; mais sir Clément prit ma main, me fit monter dans sa voiture, s'y jeta lui-même, et cria au cocher : *Dans le Queen-Street*. Mylord Orville me salua en souriant, et me souhaita *le bon soir*.

Il faut avouer qu'il me quitta là dans une situation des plus ridicules ; j'en eus bien du chagrin, et j'étois résolue de ne pas ouvrir la bouche pendant tout le chemin ; mais sir Clément trouva bientôt le moyen de me faire parler.

Il débuta par me faire ses plaintes de la répugnance que j'avois eue de me confier à lui, et il en demanda mes raisons. Faute d'avoir une meilleure réponse prête, je lui dis que j'avois craint de lui faire perdre son temps.

« Ah ! s'écria-t-il en s'emparant de ma main, si vous saviez avec quel ravissement je vous consacrerois tous les momens de ma vie, vous ne m'offenseriez point par une telle excuse ».

Il continua dans ce beau style, sans que j'eusse le courage de lui répondre un seul mot : j'essayai seulement de dégager ma main, qu'il serra, malgré mes efforts, entre les siennes.

Un moment après, il me dit qu'il croyoit que le cocher s'étoit détourné du chemin. Il appela son domestique, et lui donna des ordres ; puis il reprit ses propos. « Combien de fois et avec quelle assiduité n'ai-je pas cherché l'occasion de vous parler, madame, sans témoin, du moins sans la présence du brutal capitaine ! La fortune me favorise dans cet instant : permettez que je ne le laisse pas échapper ; permettez que je vous jure combien je vous adore ».

Cette déclaration inattendue étoit un coup de foudre pour moi ; je gardai un instant le silence, et dès que je fus revenue, je lui dis : « Monsieur, si vous vous êtes proposé de me faire regretter d'avoir quitté imprudemment ma compagnie, vous réussissez à merveille ».

« Ma très-chère miss, s'écria-t-il, pouvez-vous être si cruelle ? votre caractère démentiroit-il votre physionomie ? ce coloris de roses, qui anime vos belles joues, seroit-il moins l'effet de la douceur que de la beauté » ?

« Monsieur, interrompis-je, tout cela est bien beau, mais nous en avons eu assez déjà au ridotto, et je ne pensois pas que vous reprendriez cette conversation de si-tôt ».

« Ce que je dis alors, ma belle enfant, n'étoit qu'une malheureuse méprise, l'idée profane que votre esprit n'égaloit pas votre beauté ; mais à présent que je trouve combien je me suis trompé grossièrement, toutes les paroles, toute l'énergie des termes, ne suffisent pas pour exprimer l'admiration que m'inspirent vos perfections ».

« A moins que vos paroles ne soient bien peu d'accord avec vos idées, vous ne pouvez pas vous imaginer, monsieur, que j'ajoute foi à des éloges que je suis loin de mériter ».

Cette réponse, prononcée d'un grand sérieux, donna lieu à de nouvelles protestations plus fortes que les premières ; et moi, sans y faire la moindre attention, je marquai ma surprise de ce que nous n'étions pas encore dans le Queen-Street, et je priai sir Clément d'ordonner au cocher de doubler le pas.

« Et ce petit moment, le premier de mon bonheur, vous paroît-il déjà trop long » ?

« Il faut que cet homme ait manqué le chemin, sans quoi nous devrions déjà être au bout de notre course. Laissez-moi lui parler ».

« Pensez-vous que je sois mon ennemi jusqu'à ce point ? Si mon bon génie a inspiré cet homme de faire durer mon bonheur, croyez-vous que je détruirai moi-même l'ouvrage d'un aussi heureux hasard » ?

Je commençois à craindre que le cocher ne se fût détourné du chemin par un ordre exprès, et cette idée me jeta dans de vives alarmes. Je baissai la glace, et je fis un effort pour ouvrir la portière dans l'intention de sauter dans la rue. Sir Clément me retint : « Au nom du ciel ! qu'allez-vous faire » ?

« Je l'ignore moi-même, m'écriai-je tout essoufflée ; mais je suis sûre que cet homme s'est égaré, et si vous refusez de lui parler, je sors de la voiture dans le moment même ».

« Vous m'effrayez, (il tenoit toujours mes deux mains) qu'avez-vous à craindre ? vous défiez-vous de mon honneur » ?

« Non, monsieur, — du tout. — Mais madame Mirvan, comme elle s'inquiétera » !

« Pourquoi ces alarmes, mon très-cher ange ? Que craignez-vous ? — Ma vie vous est entièrement dévouée ; ma protection ne vous suffit-elle pas » ? et en même temps il me baisa la main.

Jamais je n'ai été dans une telle transe ; je m'arrachai d'entre ses bras, et je mis la tête à la portière pour crier au cocher d'arrêter. Dieu sait dans quel quartier de Londres il nous avoit menés ; je ne vis ame vivante, sans quoi j'eusse appelé au secours.

Sir Clément tâcha de son mieux de m'appaiser ; mais il ne réussit guère : « Si votre intention, m'écriai-je, n'est pas de m'assassiner, laissez-moi descendre par pitié ».

« Calmez-vous, me répondit-il, ma très-chère vie, je ferai tout ce que vous souhaiterez » ; et il appela lui-même le cocher, pour lui dire de faire diligence. « Cet imbécille, continua-t-il, m'a sûrement mal compris ; mais il ne tardera plus : j'espère seulement que vous serez plus tranquille à présent ».

Je gardai le silence, et je guettai attentivement le chemin que nous prenions ; cette précaution ne m'avança pas de beaucoup : je connois trop peu les rues de Londres pour les distinguer.

Sir Clément se répandit en protestations d'honneur et en assurances de respect; il me demanda pardon de m'avoir offensée, et il me conjura de ne pas prendre mauvaise opinion de lui. Je ne fis aucune réponse; je le craignois trop pour lui faire des reproches, et j'étois trop fâchée pour lui parler avec bonté.

Nous avions couru plusieurs rues, quand, saisie de frayeur, je l'entendis crier tout d'un coup au cocher de faire halte: « Miss Anville, me dit-il, vous voici à vingt pas de votre maison; je ne saurois vous quitter avant que vous ayez eu la générosité de me pardonner; promettez-moi de ne rien découvrir de ce qui s'est passé à madame Mirvan ».

Je balançai entre la crainte et l'indignation.

« Ce silence affecté augmente le regret que j'ai de vous avoir déplu, et me prouve le peu de fond que je puis faire sur la faveur que je vous demande ».

« Je suis dans une fâcheuse extrémité; il ne me convient pas de vous faire la promesse que vous exigez, et cependant je n'ose vous refuser ».

« Je ne vous presserai pas davan-

tage, miss Anville, et loin de vous extorquer votre promesse, je me remets entièrement à votre générosité ».

Cette démarche servit à m'adoucir; il ne se fut pas plutôt apperçu de cet avantage, qu'il chercha à s'en prévaloir; il se jeta à mes genoux, et il me fit ses excuses dans des termes si respectueux, qu'en vérité je ne pus m'empêcher de lui pardonner; je rougissois de le voir dans une posture si humiliante; et pour terminer la scène, je lui promis encore de ne pas me plaindre de lui à madame Mirvan.

J'aurois dû peut-être ressentir avec plus de sévérité la conduite téméraire de sir Clément; mais c'étoit par mon imprudence et mon orgueil que je m'étois exposée. J'aurai grand soin de ne plus me trouver seule avec lui.

Nous arrivâmes enfin à la porte de notre maison, et dans l'excès de ma joie je lui aurois sûrement pardonné, si je ne l'avois déjà fait auparavant. Pendant que nous montâmes l'escalier, il querella beaucoup son cocher, du grand détour qu'il avoit fait. Miss Mirvan vint à ma rencontre; elle fut suivie de mylord Orville.

Toute ma joie s'évanouit, et se chan-

gea en honte et en confusion. Mylord Orville m'avoit vue partir avec sir Clément, il savoit combien de temps j'étois restée avec lui; ce calcul me suffoquoit, et je n'avois aucune raison à alléguer pour me justifier.

Toute la famille me fit l'accueil le plus gracieux; le lord leur avoit dit que je n'étois plus avec madame Duval, et ils étoient fort surpris de ce que je tardois tant à revenir. Sir Clément fit semblant de s'emporter, et leur dit que son cocher l'ayant mal compris, nous avoit conduits au bout de Piccadilly. Je n'eus le temps que de rougir, et sans oser le contredire, je ne voulus pourtant pas ratifier un conte auquel je n'ajoutois aucune foi.

Mylord Orville me félicita poliment de ce que les embarras de cette soirée s'étoient terminés aussi heureusement, et il ajouta qu'il n'avoit pu prendre sur lui de se retirer sans avoir de mes nouvelles.

Il s'en alla bientôt avec sir Clément: dès qu'ils furent partis, madame Mirvan me reprit avec beaucoup de douceur, de ce que j'avois quitté madame Duval. Je lui promis d'être plus circonspecte à l'avenir, et assurément je tiendrai parole.

Les aventures de la journée avoient gâté mon sommeil pour toute la nuit. Je ne pus fermer l'œil : qui sait si mylord Orville ne s'imagine pas que mon entrevue avec sir Clément, dans la galerie, étoit un projet concerté ? Qui sait s'il ne me soupçonne pas d'avoir donné les mains à cette longue promenade nocturne ? Si du moins j'avois paru mécontente de la prétendue bévue du cocher !

Mais que dire de son attention à venir encore demander ce soir de mes nouvelles ? Si j'y entrevois un peu de défiance, elle ne prouve pas moins quelques inquiétudes de sa part. En effet, miss Mirvan m'a dit qu'il avoit été inquiet de ce que je tardois tant à arriver, qu'il s'en étoit même impatienté. Si ce n'étoit pas trop me flatter, je croirois presque qu'il a deviné les desseins de sir Clément, et qu'il étoit en peine pour moi.

Quelle longue lettre ! j'espère cependant que ce sera une des dernières que je vous écrirai de Londres ; car j'ai entendu dire ce matin au capitaine, que nous partirions mardi prochain. Madame Duval sera informée de cet arrangement dès aujourd'hui ; elle vient dîner avec nous.

Comment a-t-elle pu accepter l'invitation de madame Mirvan, après la scène qu'elle a eue hier avec le capitaine! Vraisemblablement ce sera moi qui essuierai aujourd'hui toute sa mauvaise humeur: je m'y soumettrai patiemment, puisque je l'ai méritée.

Adieu, mon très-cher monsieur: si cette lettre encouroit votre censure, je me repentirois bien plus encore de la conduite imprudente dont je vous ai fait l'aveu.

LETTRE XXII.

*Suite de la lettre d'*ÉVELINA.

Lundi matin, 18 avril.

MADAME Mirvan m'a communiqué une anecdote de mylord Orville, qui m'a fait autant de plaisir que de peine.

Il lui a dit à l'opéra, qu'il avoit été extrêmement choqué des procédés impertinens que Lovel s'étoit permis à mon égard à la comédie; qu'il avoit pris ses mesures en conséquence, et qu'il pouvoit avoir la satisfaction d'assu-

rer madame Mirvan que nous n'aurions plus rien à craindre de la part de cet étourdi. Elle le pria de s'expliquer : elle espéroit qu'il n'auroit point fait une attention sérieuse à une affaire d'aussi peu de conséquence.

« De pareilles incartades, a-t-il répondu, exigent une prompte correction ; car pour peu qu'on les souffre, on encourage le coupable. Madame Mirvan excusera la liberté que j'ai prise de me mêler de cette affaire ; mais, puisque j'ai eu l'honneur de danser avec miss Anville, je devois me considérer en quelque façon comme *partie intéressée*, et il ne me convenoit plus d'être neutre.

Il ajouta qu'il avoit été trouver M. Lovel le lendemain du spectacle, et que leur entrevue s'étoit terminée fort amicalement ; il en supprima les détails, et il se contenta d'assurer madame Mirvan qu'il avoit pourvu à ma tranquillité pour l'avenir, puisque M. Lovel lui avoit engagé sa parole d'honneur de ne plus faire mention de ce qui s'étoit passé au bal de madame Stanley.

Madame Mirvan le félicita d'un succès aussi heureux, et elle le remercia de l'intérêt obligeant qu'il avoit pris à sa jeune amie.

« Il seroit inutile, continua-t-il, de vous recommander un secret absolu sur cette aventure ; je serois fâché qu'elle transpirât ; mais j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de faire rentrer M. Lovel dans les bornes du respect qu'il doit à vous, madame, et à la jeune demoiselle qui est sous votre protection ».

Si j'avois été informée plutôt de cette visite de mylord Orville, elle m'auroit donné bien des inquiétudes. J'avoue cependant que je suis infiniment flattée des soins généreux qu'il a pris pour me mettre à l'abri des insultes de M. Lovel ; cette démarche prouve du moins qu'il n'a pas de moi une idée tout-à-fait désavantageuse. — Peut-être aussi, hélas ! ne prouve-t-elle rien ; il est très-possible que le lord n'ait eu en vue que de satisfaire sa propre délicatesse.

J'admire le calme et le sang-froid du vrai courage. Qui eût dit, en voyant mylord Orville à la comédie, qu'il pousseroit son ressentiment jusqu'à ce point ! Il est vrai pourtant qu'il marqua son mécontentement d'une manière assez visible, et il n'y eut, je crois, que sa bravoure réelle et sa politesse, qui l'empêchèrent d'en venir à des explications en notre présence.

Madame Duval, comme je l'avois prévu, étoit hier fort en colère contre moi; elle m'a grondée pendant près de deux heures, de ce que je m'étois avisée de la quitter, sans attendre même sa réponse; elle me menaça de ne plus paroître avec moi en public, si je retombois encore dans la même faute. Sir Clément lui a également déplu, parce qu'il ne lui a point adressé la parole, et que d'ailleurs il la contrecarre toujours dans ses disputes avec le capitaine. Celui-ci crut de son honneur d'épouser la querelle de son ami, et là-dessus il se forma une contestation dans le style ordinaire.

Après le dîné madame Mirvan fit tourner la conversation sur notre prochain départ de Londres. Madame Duval nous dit qu'elle comptoit d'y rester encore une couple de mois. Le capitaine lui répondit qu'elle seroit la maîtresse, mais qu'il partoit avec sa famille mardi prochain pour la campagne.

Cette ouverture amena une scène des plus désagréables. Madame Duval vouloit absolument que je restasse avec elle en ville: mais madame Mirvan lui fit sentir qu'étant déjà engagée à faire visite à lady Howard, d'où je ne m'étois

absentée que pour quelques jours, je devois y retourner de toute nécessité.

J'espérois que madame Mirvan gagneroit madame Duval à force d'honnêteté et de douceur ; mais l'incartade du capitaine gâta tout. Il ne laissa pas échapper la moindre occasion de l'irriter, et il la traita encore avec tant de grossièreté, qu'elle finit par jurer qu'elle plaideroit plutôt que de se séparer de moi.

Je tiens ces particularités de madame Mirvan ; elle avoit eu l'attention de me fournir un prétexte pour quitter la chambre, dès que la dispute commença ; ma présence auroit, sans doute, engagé madame Duval à faire valoir son autorité, et à exiger mon obéissance à ses volontés.

Le résultat de cette conversation fut que, pour applanir toutes les difficultés, elle seroit du voyage de Howard-Grove ; nous nous y rendrons décidément mercredi prochain.

Madame Mirvan écrit actuellement à lady Howard pour la préparer à l'arrivée inattendue de notre compagne de voyage ; sans cette précaution, l'apparition de madame Duval pourroit bien exciter une surprise peu agréable.

Je ne saurois assez me louer de cette chère madame Mirvan ; elle s'étudie sans cesse à me rendre heureuse.

Nous allons ce soir au Panthéon ; c'est notre dernière partie de plaisir à Londres.

Dans ce moment, je reçois votre lettre pleine de bonté.

Si la première semaine de notre séjour à Londres vous a paru dissipée, que sera-ce de celle-ci ? En attendant, le Panthéon de ce soir sera probablement la clôture de nos amusemens publics.

Quoique je n'aie jamais douté de votre appui et de votre protection contre les violences de madame Duval, les assurances réitérées que vous m'en donnez, n'exigent pas moins toute ma reconnoissance. Accoutumée à être l'enfant chéri de votre maison, l'objet heureux de vos bontés, comment aurois-je pu me résoudre à devenir l'esclave des caprices tyranniques de cette femme ?— Pardon, si je me sers de quelques expressions trop fortes ; mais l'idée de passer ma vie avec madame Duval, et le parallèle qui en résulte, effacent d'un

seul trait tous les sentimens que je puis lui devoir.

Vous me dites, monsieur, que vous êtes mécontent de sir Clément ; je suppose que sa conduite au sortir de l'opéra, ne vous aura pas réconcilié avec lui : plus j'y réfléchis, et plus j'en suis fâchée. J'étois entièrement en son pouvoir, et il a eu le plus grand tort d'abuser si cruellement de ma détresse.

Ah ! si je pouvois mériter, mon très-cher monsieur, les vœux et les prières que vous faites pour moi, tous les desirs de mon cœur seroient remplis. Je tremble qu'à présent, que je ne suis pas à portée de recevoir vos sages directions, vous ne me trouviez plus foible et plus imparfaite que vous ne le pensiez.

Les soins de la toilette m'obligent à finir.

LETTRE XXIII.

*Continuation de la lettre d'*ÉVELINA.

Mardi, 29 avril.

Je me sens aujourd'hui un fond de mélancolie, à laquelle je ne suis pas accoutumée. Le moment approche où nous allons quitter Londres, et déjà nous sommes occupés des préparatifs du voyage. Cette lettre terminera donc le récit de mes aventures de la capitale. Dès que vous aurez complété mon journal, je vous prie, mon cher monsieur, de me dire ce que vous en pensez; ne m'épargnez pas vos remarques.

Nous nous sommes rendus au Panthéon vers les huit heures. J'ai été frappée de la beauté du bâtiment, qui surpassoit de beaucoup mon attente. Il ressemble plus à une chapelle qu'à un endroit destiné aux plaisirs : charmée de la magnificence de la salle, je n'y retrouvai ni la gaîté, ni la frivolité de Ranelagh; je dirai plutôt qu'elle a quelque chose de solemnel qui dispose au respect; mais

peut-être pourtant ne produit-elle cet effet que sur une novice comme moi.

Notre partie étoit composée du capitaine, de madame et de miss Mirvan. Madame Duval passa la journée dans la cité, et je n'en fus pas fâchée.

L'assemblée étoit nombreuse. La première personne que nous vîmes, fut sir Clément Willoughby. Il nous joignit avec sa familiarité ordinaire, et il ne nous quitta plus de la soirée. Sa présence m'embarrassoit; je ne pouvois le regarder ni l'entendre parler sans me rappeler l'aventure du carrosse; mais, à ma grande surprise, il ne parut pas déconcerté du tout, quelque forte raison qu'il eût de rougir de sa conduite. Cette effronterie me fit regretter la facilité avec laquelle je lui avois pardonné; un peu plus de rigueur auroit servi du moins à le rendre plus circonspect.

On exécuta, au milieu d'un babil perpétuel, un très-bon concert. J'ai trouvé en général peu de tranquillité dans ceux auxquels j'ai assisté. Tout le monde admire la musique, et personne ne l'écoute.

Nous ne vîmes mylord Orville que dans la salle à thé, qui est dans un vaste souterrain. Il vint auprès de nous; je

crois qu'il étoit engagé dans une grande compagnie de dames ; je remarquai M. Lovel parmi les hommes qui en étoient.

J'étois indécise s'il convenoit de remercier mylord Orville de la manière généreuse dont il m'avoit délivrée des persécutions de cet homme. — Comme il avoit informé madame Mirvan de sa démarche, dans le dessein de me la confier, je craignis qu'il y eût de l'ingratitude à la passer sous silence. J'aurois pu cependant m'épargner la peine de cette incertitude, puisque je n'eus pas une seule fois occasion de parler sans être entendue de sir Clément. Celui-ci se montra extrêmement officieux, et à chaque parole que je disois, il s'inclinoit vers moi avec autant d'empressement que si je m'étois adressée à lui en particulier : ce n'étoit pourtant pas mon intention, car, loin d'entrer en conversation avec lui, je ne daignai pas le regarder.

Madame Mirvan, sans être instruite de l'aventure de l'opéra, désapprouva d'ailleurs la trop grande assiduité de sir Clément : elle m'a fait observer, qu'il est indécent qu'une jeune demoiselle paroisse si souvent en public avec le même cavalier ; et je suis persuadée qu'elle en

parleroit au capitaine, si notre séjour à Londres étoit de quelque durée. C'est toujours M. Mirvan qui introduit sir Clément dans nos parties; ses airs de familiarité ne suffiroient pas pour l'y faire admettre.

A la table de mylord Orville se trouvoit un gentilhomme; — je l'appèlle ainsi parce qu'il étoit en si bonne compagnie, — qui, depuis le moment que j'eus pris place, me regarda fixement en face, sans détourner les yeux pendant tout le temps qu'on servit le thé. Il devoit s'appercevoir aisément que j'étois choquée d'un procédé aussi peu mesuré; et, en effet, j'étois surprise de ce qu'un homme de la société de mylord Orville pût se permettre des libertés aussi insultantes. J'avois mauvaise opinion de son éducation, et mes soupçons furent confirmés, lorsque je lui entendis dire à l'oreille de sir Clément, mais assez haut pour que je n'en perdisse rien: « Au nom du ciel, Willoughby, qui est cette charmante créature »?

Je fus curieuse de la réponse, et je demeurai aux écoutes en tournant la tête d'un autre côté. Sir Clément m'étonna un peu, en disant à l'inconnu: « Je ne vous dirai pas, mylord, qui elle est; je l'ignore moi-même ».

Un mylord ! Quelle singularité qu'un homme de distinction, accoutumé, selon les apparences, depuis sa plus tendre jeunesse à fréquenter les premières sociétés du royaume, puisse manquer de bonnes manières ! On trouveroit moins extraordinaire qu'il fût sans mœurs et sans principes. Sir Clément lui-même sembloit modeste en comparaison de ce personnage.

Pendant le thé, la conversation roula sur le temps, les modes, les endroits publics, et les deux tables y prirent également part. Sir Clément y donna lieu, en demandant à miss Mirvan et à moi, si le Panthéon avoit rempli notre attente. Nous lui répondîmes unanimement qu'il la surpassoit de beaucoup.

« Et supposé, dit le capitaine, qu'elles ne s'y plussent pas, croyez-vous qu'elles en conviendroient ? Il faut bien que ce qui est à la mode soit de bon goût, cela est tout clair : sans quoi, je veux être berné, si elles n'avoueroient que c'est l'endroit le plus maussade qu'elles aient jamais vu ».

« La beauté de ce bâtiment, reprit mylord Orville, ne désarme-t-elle pas votre critique ? Vos yeux ne vous disent-ils rien en sa faveur » ?

« Mes

« Mes yeux ! s'écria le lord, dont je ne connois pas le nom, et qui peut s'en servir pour contempler des murailles et des statues inanimées, tandis que les objets vivans que je vois devant moi, excitent l'admiration la plus réfléchie » !

M. Orville. « Personne n'est assez insensé pour comparer les charmes puissans de la nature à la symétrie d'une architecture, quelque supérieurs qu'en soient le dessin et les rapports ; mais quand on peut réunir, comme ici, sous un même coup-d'œil l'art dans tous ses chef-d'œuvres, et la nature dans toutes ses perfections, je crois qu'on en est d'autant plus heureux ».

Sir Clément. « Sans doute, mylord, que l'œil tranquille d'un philosophe impartial peut embrasser l'un et l'autre avec autant d'attention que de sûreté ; mais lorsque le cœur n'est pas aussi bien sur ses gardes, il se mêle aisément de la partie ; et dès-lors l'objet choisi est le seul auquel il s'arrête : tout le reste lui paroît indifférent et insipide ».

Mylord Orville. « A Dieu ne plaise que je veuille disputer à la beauté son pouvoir *magnétique* ; j'avoue volontiers que, quoique nous n'ayons plus de bâtimens publics pour y placer nos *dieux*

comme autrefois, nous avons du moins conservé nos *déesses*, devant lesquelles nous fléchissons le genou de bien bon cœur ». Il prononça ces paroles d'un grand air de gaîté, et il fit en même temps la révérenee aux dames.

Le Capitaine. « Elles ne sont pas déesses pour rien; car elles nous font payer diablement cher le plaisir de les voir. Au reste, je voudrois bien que vous me montrassiez ici un visage dont la simple vue valût une demi-guinée ».

L'Inconnu. « Une demi-guinée! je donnerois la moitié de mon bien pour la vue d'une seule d'entre elles, à condition qu'il me fût permis de choisir. Peut-on mieux employer son argent qu'au service d'une belle femme »!

Sir Clément. « Si vos dames, mon capitaine, vous passent ce propos, vous pouvez vous flatter de trouver grace devant toutes les autres ».

Mylord Orville. « Les dames de la société du capitaine lui pardonneront aisément; il est impossible qu'elles se croient offensées ».

Le Capitaine. « Il faudroit qu'elles fussent furieusement entichées d'elles-mêmes, si elles prenoient toutes vos douceurs pour de l'argent comptant. Mais,

après tout, je voudrois bien qu'un de vous autres connoisseurs me fît le plaisir de me dire quelle espèce d'amusement un endroit comme celui-ci peut donner à un homme qui, depuis long-temps, est las de courir après les beaux visages »?

Tout le monde se mit à rire ; mais personne ne répondit.

Le Capitaine. « Eh bien ! nous voilà tous ébaubis, et personne de vous ne peut me résoudre cette question. Je soutiens donc que vous ne venez ici que pour faire parade de vos minois : encore une bonne moitié est-elle honnêtement laide ; et l'autre, Dieu me pardonne, semble à peine tenir à l'espèce humaine ».

M. Lovel. « Il ne nous convient pas, monsieur, de décider ce qui peut amener ici les dames ; mais, quant à nous, je crois que nous n'y venons que dans le dessein de les admirer ».

Le Capitaine. « Si je ne me trompe, vous êtes le même que je vis l'autre soir à la comédie, — n'est-ce pas »?

M. Lovel fit une inclination.

Le Capitaine. « Ah çà, messieurs, il faut que je vous compte un trait impayable. — A la fin du spectacle, ce galant homme nous demanda quelle étoit

la pièce que l'on venoit de jouer. Que je meure si je vous ments ! ha ! ha ! ha » !

M. Lovel. « Si vous étiez fait, comme moi, au ton de la capitale, — ce qui, je présume, n'est pas trop votre cas, — cela ne vous paroîtroit pas si extraordinaire ».

Le Capitaine. « Comment, pas extraordinaire ? Si cela arrivoit tous les jours, je conseillerois, par la sambleu, d'envoyer ces gaillards à l'école s'amuser avec des contes de ma mère l'Oie, plutôt que de mettre le nez au spectacle. Vive, morbleu, la comédie ! ce n'est que là qu'on retrouve encore un grain de bon sens ; car, pour les autres endroits publics, je n'en donnerois pas un zeste. Par exemple, vos opéra, je voudrois bien savoir ce qu'il peut y avoir de joli ».

Mylord Orville étoit très en état de répondre ; mais il crut qu'il ne valoit pas la peine d'entrer en contestation avec le capitaine, sur un sujet auquel il n'entendoit rien, et qu'il sentoit tout aussi peu. Il se tourna donc vers nous, et dit : « Ces dames sont si tranquilles, et nous nous emparons seuls de la conversation, sans considérer que nous nous faisons le plus grand tort. — Je serois bien charmé, ajouta-t-il en s'adressant à miss Mirvan,

de savoir quelle est l'idée que ces jeunes demoiselles ont de nos spectacles : ces objets doivent être tout nouveaux pour elles ».

Nous lui avouâmes toutes deux que nous nous étions mieux diverties à l'opéra que par-tout ailleurs. Nous eussions mieux fait de nous taire, car le capitaine, mécontent de notre réponse, nous coupa aussi-tôt la parole : « Qu'allez-vous demander là à ces filles ? croyez-vous qu'elles sachent jamais ce qu'elles veulent ? Nommez-leur tel amusement qu'il vous plaira, et vous êtes sûr qu'elles le trouveront supérieurement beau ; c'est une espèce de perroquets qui ont un babil d'instinct, et qui se répètent l'une l'autre : mais parlez-leur de cuisine, d'affaires de ménage, et vous verrez comme elles seront embarrassées. Quant à ces opéra, je prétends absolument qu'ils doivent leur déplaire, ce sont de pures sottises ; et vous sur-tout, Marion, je vous conseille, si vous faites quelque cas de mes bonnes graces, de ne plus avoir un goût à vous en ma présence. Le monde est assez rempli de fous, sans que vous en augmentiez le nombre, et je ne veux pas qu'il soit dit que ma fille approuve ces sortes de fadaises. C'est

une honte qu'on ne les abolisse pas ; et si on me laissoit faire, je casserois la tête à tous les magistrats qui s'aviseroient de les tolérer. Si vous avez envie de louer la comédie, passe encore, car je l'aime aussi ».

Cette réprimande nous ferma la bouche à toutes deux pour le reste de la soirée ; elle produisit même pendant quelques minutes un silence général : il fut interrompu par M. Lovel, qui n'avoit pas envie de laisser échapper l'occasion de riposter aux sarcasmes du capitaine. « Je ne suis pas surpris, monsieur, dit-il, de ce que nos amusemens les moins recherchés, soient précisément ceux qui vous plaisent le plus ; et parmi ceux-ci, c'est la comédie qui se retrouve le plus aisément en province : chaque village a presque sa troupe de comédiens, et une grange en forme de théâtre. La représentation des pièces est encore partout la même ; l'homme de rang y prend part aussi bien que la populace : on est rassemblé pêle-mêle dans un même cercle ; il n'y a pas d'endroit où les distinctions soient moins marquées ».

Le capitaine avoit l'air de ruminer le sens de la réflexion de M. Lovel ; mais mylord Orville, pour le distraire, chan-

gea de conversation, et lui demanda ce qu'il pensoit du cabinet de Cox ?

« Je pense, répondit-il, qu'il ne vaut pas la peine qu'on y pense. Je n'aime point toutes ces fadaises-là ; cela est bon pour des singes, et encore en feroient-ils peut-être la grimace ».

Madame Mirvan demanda à mylord ce qu'il pensoit lui-même de cette collection.

« J'en admire le mécanisme, qui est des plus ingénieux ; c'est dommage seulement qu'on n'en ait pas tiré un meilleur parti : mais le but de tous ces ouvrages est si frivole, si éloigné de toute instruction et de toute utilité, qu'on ne peut s'empêcher, en quittant ce cabinet, de regretter que tant de travail et d'adresse soient si mal employés ».

« Le fait est, répliqua le capitaine, que dans cette grande ville il n'existe pas un seul endroit public, excepté la comédie, où un homme, c'est-à-dire, un homme qui mérite effectivement d'en porter le nom, n'ait à rougir de mettre le nez. L'autre jour, ils m'ont fait aller au Ridotto ; mais je vous proteste qu'on ne m'y reverra pas de si-tôt : j'aimerois autant commander un équipage de matelots français. — Après cela, vous avez

votre Ranelagh, dont vous faites tant de bruit ; c'est bien encore l'endroit le plus ennuyant de la terre ! Il est pire que tous les autres ».

« Ranelagh ennuyant ! répéta-t-on de bouche en bouche ; et les dames, comme si elles s'étoient donné le mot, regardèrent toutes le capitaine avec un sourire moqueur ».

« L'entrée, reprit M. Lovel, y est à bon marché ; mais cet endroit n'estpas fait pour le vulgaire : à moins qu'on n'y apporte une certaine connoissance du grand monde, un goût sûr, des liaisons avec les gens du bon ton, on doit s'y ennuyer de toute nécessité ».

« Ranelagh, s'écria le lord inconnu, est un endroit divin, un vrai paradis. Nous devrions y faire un tour encore ce soir ».

« Mais sans doute ; il n'est que dix heures », ajouta M. Lovel en tirant une belle montre. Les dames furent bientôt d'accord.

« Comment, diable, interrompit le capitaine, en appuyant les deux coudes sur la table, vous allez courir à Ranelagh à cette heure-ci » ?

« Et pourquoi non, lui demanda l'inconnu ? j'espère que vous serez de la

partie ; du moins nous ne relâchons pas vos dames ».

« Moi ! que j'aille à Ranelagh ? Je voudrois plutôt....... »

Le même lord, me dit qu'il se flattoit que j'irois. Je lui répondis que je ne le croyois pas.

« Oh ! vous ne serez pas aussi cruelle ». Et en prenant ma main, il me débita toutes les belles paroles et toutes les douceurs qu'un païen peut dire à son idole. Je retirai ma main aussi vîte que je pus ; mais il la reprenoit à chaque moment ; et j'en fus d'autant plus confuse, que mylord Orville m'observoit d'un air fort sérieux.

N'avois-je pas raison, monsieur, d'être choquée de ce ton de familiarité ? Il n'appartenoit point à ce lord, malgré son rang, de me traiter aussi cavalièrement. Sir Clément me paroissoit être mal à son aise. Pendant ce temps, tout le monde fit ses efforts pour engager le capitaine de nous accompagner à Ranelagh, et le lord me dit *que je lui déchirerois le cœur*, si je refusois d'y venir.

Pendant cette conversation, M. Lovel s'approcha de moi ; et, en affectant un air de surprise, il me salua

et me demanda des nouvelles de ma santé, en protestant, sur son honneur, qu'il ne m'avoit pas vue plutôt, sans quoi il n'auroit pas manqué de me rendre ses devoirs. Cette politesse étoit forcée; mais elle me fit plaisir, puisqu'elle me prouva du moins qu'il avoit changé de manières à mon égard.

Le capitaine étoit toujours également éloigné de se rendre aux instances réitérées qu'on lui faisoit de tous côtés; il jura qu'il ne vouloit plus entendre parler de cette partie.

« Mais, lui dit l'inconnu, s'il plaît à ces dames d'y aller prendre le thé, vous nous confierez pourtant le soin de les ramener chez elles; c'est un honneur que chacun de nous ambitionnera ».

Le capitaine y consentit d'assez mauvaise grace; et après avoir ajouté plusieurs propos désobligeans pour les dames de la société, il lâcha encore quelques sarcasmes des plus déplacés contre la nation française, et sortit brusquement.

Les dames se retirèrent bientôt après avec la plupart des cavaliers de leur société; le lord étranger, sir Clément et mylord Orville restèrent avec nous.

Celui-ci fit plusieurs questions à madame Mirvan sur notre départ, tandis que l'autre s'épuisoit à me dire toutes sortes de jolies choses que j'écoutai avec beaucoup d'indifférence. Je ne pus cependant éviter de lui donner le bras en montant en voiture ; miss Mirvan accepta celui de sir Clément, qui n'avoit pas l'air content.

Quelle différence de caractère et de mœurs dans tous les rangs de la société ! Mylord Orville, d'une politesse qui ne se dément jamais, qui n'excepte personne, est un homme modeste et sans la moindre prétention ; on diroit qu'il n'est pas accoutumé au grand monde, et il se doute à peine de tant de bonnes qualités qui le distinguent si supérieurement. Cet autre lord, au contraire, quoique prodigue en complimens et en belles paroles, me semble manquer entièrement d'une bonne éducation : tout ce qui frappe son imagination occupe d'abord toute son attention : il joint à beaucoup de hardiesse, de la hauteur avec les hommes, et un air de libertinage avec les femmes : fier de son rang, il s'exprime avec une familiarité qui approche de la grossièreté.

Nous ne restâmes pas long-temps à

Ranelagh : de retour chez nous, nous eûmes à essuyer la mauvaise humeur du capitaine, qui étoit fort mécontent de la soirée.

Je comptois finir ici ma lettre; mais dans cet instant nous avons reçu, à ma grande surprise, la visite de mylord Orville; il venoit, disoit-il, pour nous rendre ses respects avant notre départ, et pour s'informer de notre retour. Madame Mirvan lui dit que nous passions à la campagne, et que vraisemblablement ce seroit pour y fixer notre séjour. Cette réponse parut lui faire de la peine; il nous témoigna ses regrets, dans des termes si polis, si flatteurs, si sérieux, que j'en fus presque chagrine moi-même. Si je partois directement pour Berry-Hill, je suis sûre que je ne sentirois que de la joie; mais avec ce capitaine et avec madame Duval, quel plaisir puis-je me promettre à Howard-Grove!

Avant l'arrivée de mylord Orville, sir Clément s'étoit fait annoncer. Je l'ai trouvé plus sérieux que de coutume, et il a essayé plusieurs fois de me parler à l'oreille, m'assurant combien il souffroit de mon départ, et combien j'emportois ses regrets; mais j'étois mal dis-

posée, et ne lui répondois pas : en attendant, il s'est si bien insinué dans l'esprit du capitaine, que celui-ci l'a prié de venir nous voir à Howard-Grove. Cette invitation a éclairci sa physionomie, et dans le même moment mylord Orville s'est retiré.

Sans doute il a dû être choqué d'une distinction aussi impolie et aussi ridicule ; il étoit malhonnête d'inviter sir Clément en présence de mylord Orville, sans faire à celui-ci la même politesse. J'en fus bien fâchée, et j'ai quitté la chambre peu après lui. Sir Clément est encore resté, mais je ne descendrai pas avant qu'il soit parti.

Mylord Orville s'est, sans doute, apperçu de l'assiduité avec laquelle sir Clément tâche de me faire sa cour ; et, à en juger par les civilités déplacées du capitaine, il doit supposer que ce soupirant est écouté favorablement. Cette idée me tourmente cruellement, et j'ai beau faire, elle me revient toujours.

Adieu, mon très-cher monsieur, je vous supplie de m'écrire incessamment. Quelle quantité de longues lettres dans quinze jours de temps ! je n'en écrirai peut-être jamais tant ; elles vous auront

furieusement ennuyé : mais patience ; je vous donnerai à présent du repos, car la suite de ma correspondance se bornera probablement à peu de chose.

Pardonnez toutes les inepties que je vous ai racontées, toutes les fautes dont je vous ai fait l'aveu ; vous ne m'en aimerez pas moins, et vous souffrirez que je me signe également,

Votre très-obéissante et très-affectionnée,

ÉVELINA.

LETTRE XXIV.

M. VILLARS *à* ÉVELINA.

Berry-Hill, 22 avril.

Je rends graces au ciel de ce que je puis derechef vous adresser mes lettres à Howard-Grove. Ah ! ma chère Evelina, si vous saviez combien mon cœur a été à la torture pendant votre séjour dans le grand monde ! dans quelles alarmes perpétuelles j'ai été ! Toujours flottant entre l'espérance et la crainte,

j'ai suivi votre journal avec l'attention la plus scrupuleuse depuis le moment où vous avez commencé à le dater de Londres.

J'augure mal de sir Clément Willoughby ; je le regarde comme un homme artificieux et entreprenant : sa prétendue passion pour vous n'est fondée ni sur la sincérité ni sur l'honnêteté ; la manière dont il s'y est pris, et les occasions qu'il a choisies pour vous en entretenir, approchent de l'insulte.

Sa conduite indigne après l'opéra me prouve suffisamment que, sans le parti violent que vous prîtes, la maison de madame Mirvan eût été la dernière où il vous auroit conduite. Quel bonheur, mon enfant, que vous ayez échappé à ce danger! Je vous épargnerai mes reproches ; mais il y avoit de l'imprudence à vous confier à un homme que vous connoissiez si peu, et dont la légèreté devoit vous inspirer de la défiance.

Le lord, dont vous avez fait la connoissance au Panthéon, m'inquiète beaucoup moins ; un homme, dont les manières sont aussi hardies, qui affiche le libertinage aussi ouvertement, et qui

foule aux pieds jusqu'à ce point toutes les règles de la bienséance, est un être trop méprisable, pour qu'il puisse faire la moindre impression sur un cœur tel que celui de mon Evelina. Sir Clément cherche à la vérité d'éviter le scandale, mais la méchanceté de ses intentions n'en perce pas moins; il sait cacher son jeu, et par conséquent il est plus à craindre. Heureusement il semble n'avoir fait aucun progrès dans vos bonnes graces; un peu de précaution et de prudence suffira pour vous mettre à couvert des desseins que je lui suppose.

Mylord Orville me paroît appartenir à une meilleure classe de gens. Sa conduite envers l'impertinent Lovel, et sa démarche après l'opéra, me donnent une idée avantageuse de son esprit et de son cœur. Sans doute qu'il savoit quels risques vous couriez entre les mains de ce sir Clément, et il agit en homme d'honneur, en informant tout de suite la famille Mirvan de votre situation. Peu de jeunes gens auroient pris le même intérêt à votre sûreté; la plupart eussent préféré, par une délicatesse mal entendue, de laisser une jeune innocente à la merci d'un ami libertin, plutôt que de s'exposer à se

brouiller avec lui en lui arrachant sa proie.

J'ai prévu que vous auriez de la peine à quitter Londres; mais je voudrois cependant que vous en fussiez moins affectée. J'ai craint d'avance que vous ne prissiez goût à une vie dissipée, qui n'est que trop d'accord avec votre âge et avec votre vivacité; c'est ce qui m'a fait déjà regretter souvent d'avoir donné à ce voyage un consentement que je n'avois pas la force de vous refuser.

Hélas! mon enfant, l'ingénuité de votre caractère, et la simplicité de votre éducation sont peu faites pour la route épineuse du grand monde. L'obscurité qui reste encore répandue sur votre naissance, vous expose à mille aventures désagréables. De tout temps mes projets et mes espérances pour votre condition future se sont bornés à la campagne. Et, vous l'avouerai-je? quelque différens que puissent être mes principes de ceux du capitaine Mirvan, je pense assez comme lui de la capitale, de ses mœurs, de ses habitans et de ses amusemens. Londres me paroît un repaire de fourberies et de vices, de duplicité et d'extravagances; je

souhaite sincèrement que vous lui ayez dit adieu pour toujours !

Souvenez-vous que je n'entends parler que du genre de vie dissipée qu'on y mène en public ; je ne doute pas qu'on ne retrouve dans l'intérieur des familles autant de piété, d'honnêteté et de vertu, que dans nos provinces.

Si mon Evelina veut se contenter d'une vie retirée, je suis sûr qu'elle fera toujours l'ornement de son voisinage, l'orgueil et les délices de sa famille ; elle sera aimée dans le cercle étroit des sociétés qui conviendront à son état ; elle choisira des occupations utiles et innocentes, qui lui assureront l'affection de ses amis et le suffrage de son cœur.

Telles ont été, et telles sont encore mes espérances ; ne les trompez pas, ma chère enfant, et marquez-moi bientôt que quinze jours passés à Londres n'ont pas défait l'ouvrage de dix-sept années.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE XXV.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Howard-Grove, 25 avril.

NON, mon cher monsieur, l'ouvrage de tant d'années n'a pas été détruit; il subsiste toujours tel qu'il étoit; et j'espère que quinze jours passés à Londres ne m'auront pas rendue indigne de vos soins paternels.

Cependant, je dois l'avouer, je ne suis plus aussi heureuse que je l'étois avant mon départ pour la capitale: mais ce n'est pas moi qui ai changé, c'est l'endroit de notre séjour. Depuis l'arrivée du capitaine et de madame Duval, Howard-Grove n'est plus ce qu'il étoit; l'harmonie qui y régnoit est troublée, nos projets sont renversés, notre manière de vivre altérée, tous nos plaisirs détruits. Mais ne croyez pas, monsieur, que ce soit Londres qui a causé tant de dégâts; non, avec des hôtes tels que ceux que nous avons amenés, ce changement étoit inévitable.

J'étois sûre que vous seriez mécontent de sir Clément Willoughby, et je ne m'étonne nullement de ce que vous en dites ; mais quant à mylord Orville, je craignois bien que la foible esquisse que j'en ai tracée ne suffiroit pas pour vous donner une assez haute idée de son mérite ; je suis ravie cependant d'avoir réussi à lui concilier votre amitié. Ah ! si j'avois pu rendre justice à toutes ses bonnes qualités ! — si j'avois pu vous le représenter tel qu'il paroît *à mes yeux !* — combien vous lui accorderiez d'estime !

A l'exception d'une violente querelle entre le capitaine et madame Duval, il ne s'est passé rien d'essentiel avant notre départ. M. Mirvan s'étoit proposé de faire la route à cheval, et nous autres femmes nous devions être placées dans son carrosse. Madame Duval se fit attendre long-temps ; elle arriva enfin, accompagnée de M. Dubois.

Le capitaine, qui avoit eu tout le loisir de s'impatienter, voulut qu'on partît à l'instant même. Nous montâmes d'abord en voiture, et madame Duval appelant M. Dubois, lui dit : « Venez, monsieur, il y a encore une place pour vous à côté de ces demoiselles ». Et après nous avoir

fait quelques excuses de ce qu'il nous gêneroit, il s'assit entre miss Mirvan et moi.

Le capitaine ne se fut pas plutôt apperçu de cet arrangement, qu'il s'approcha de la portière, en s'écriant: « Comment, sans nous en avoir demandé la permission ! Voilà sans doute une coutume française; mais voulez-vous que je vous en montre une à l'anglaise » ? Et, prenant M. Dubois par la main, il le fit sauter à bas de la voiture.

M. Dubois tira aussi-tôt son épée pour venger cet affront, et le capitaine leva sa canne pour se défendre. Madame Mirvan se jeta entre les deux combattans, et elle pria son mari de rentrer dans la maison. Toutes ses représentations furent inutiles: le Français crioit à haute voix, dans sa langue, qu'il demandoit raison de l'offense; et M. Mirvan lui répondoit en anglais par des juremens. Madame Mirvan vint cependant à bout d'appaiser M. Dubois: il se montra le plus sage, et se retira après nous avoir souhaité un bon voyage.

La dispute recommença de plus belle entre le capitaine et madame Duval, et il fallut encore l'entremise de madame Mirvan pour mettre d'accord ces deux

têtes échauffées. Enfin le capitaine monta à cheval, et nous partîmes tous. Madame Duval garda sa colère tout le long de la route.

De mon côté, je fus fort tranquille; je ne pus m'empêcher de faire un retour sur moi-même : hélas ! mes dispositions étoient bien différentes de ce qu'elles étoient le jour de mon arrivée à Londres.

Lady Howard nous fit l'accueil le plus amical : son château est le séjour du bonheur, pour peu qu'on ait envie de le trouver.

Adieu, mon cher monsieur; j'espère que vous aurez eu la bonté, sans que je vous en aie prié jusqu'ici, de me rappeler au souvenir de tous ceux qui vous demandent de mes nouvelles.

LETTRE XXVI.

ÉVELINA *à* M. VILLARS.

Howard-Grove, 27 avril.

JE vous écris, mon cher monsieur, dans la plus grande agitation; madame Duval vient de me faire une proposition

qui me met dans une frayeur mortelle : vous la trouverez vous-même aussi inattendue que révoltante.

Après avoir passé quelques heures de cette après-dînée à lire des lettres qu'elle a reçues de Londres, elle m'a fait prier d'aller la trouver dans sa chambre. Je m'y suis rendue aussi-tôt, et l'ai trouvée de fort bonne humeur. « Approchez, me dit-elle, mon enfant ; j'ai d'excellentes nouvelles à vous apprendre ; vous en serez étonnée, ravie, je gage ; car vous n'en avez aucune idée ».

Je la priai de vouloir bien s'expliquer, et alors elle s'est donné pleine carrière. Elle étoit fâchée, disoit-elle, qu'on eût fait de moi une misérable villageoise, une vraie poule mouillée, tandis que j'étois destinée à être une grande et belle dame : qu'elle avoit déjà eu souvent à rougir de moi, quoique pourtant la faute ne fût pas de mon côté, et qu'on ne pouvoit guère attendre mieux d'une fille qui avoit été claquemurée toute sa vie ; qu en attendant, elle avoit formé un projet qui feroit de moi une tout autre créature.

J'attendois avec impatience à quoi mèneroit ce préambule ; mais quelle fut mon épouvante, lorsqu'elle m'informa

que son intention étoit de faire valoir mes droits en justice, et de réclamer les biens de ma famille.

Il seroit difficile de vous peindre ma consternation : j'étois hors d'état de proférer une seule parole.

Elle s'étendit au long sur les avantages qui me reviendroient de l'exécution de ce plan : elle parla avec enthousiasme de mes grandeurs futures, en me faisant sentir combien je pourrois mépriser alors toutes les personnes avec lesquelles j'ai été accoutumée de vivre jusqu'ici. Elle me prédit les partis les plus brillans, et des alliances avec les premières familles du royaume : enfin elle observa qu'il me falloit passer quelques mois à Paris pour y achever mon éducation.

Elle ajouta encore qu'elle se réjouissoit d'avance de partager avec moi le plaisir d'humilier l'orgueil de certaines gens, et de leur montrer qu'elle n'est pas femme à être méprisée impunément.

Au milieu de cet entretien, on vint nous appeler pour prendre le thé. Madame Duval étoit dans la joie de son cœur; et moi, je ne fus pas la maîtresse de cacher mon émotion. Tout le monde m'en demanda le motif. Je cherchois à détourner

détourner la conversation; mais madame Duval étoit décidée à pousser sa pointe: elle déclara que, dans peu, je ne porterois plus le nom d'Anville, sans qu'il fût question de le changer par mariage.

Il me fut impossible de tenir ferme, et j'étois sur le point de quitter la chambre, quand lady Howard s'appercevant de mon embarras, pria madame Duval de remettre cette affaire à un autre temps; mais elle étoit trop pressée de divulguer son secret, pour admettre le moindre délai. Je sortis donc, et lui laissai le champ libre, comme je l'observe chaque fois qu'elle se met à parler de ce qui me regarde; elle s'en acquitte ordinairement avec une dureté qui me fait souffrir le martyre.

J'ai appris depuis, par miss Mirvan, quelques détails de cette conférence. Madame Duval a développé son plan avec la plus grande complaisance, se félicitant beaucoup de l'avoir conçu: elle n'a pas long-temps joui cependant de cet honneur, puisqu'il lui est échappé peu après que c'étoient proprement les Branghton qui étoient auteurs de ce projet, et qu'ils lui en avoient fait la première ouverture dans une lettre qu'elle a reçue aujourd'hui. Elle a ajouté qu'elle

ne s'amuseroit pas à de longs détours, mais qu'elle iroit droit en besogne, et qu'elle entameroit incessamment une procédure pour constater ma naissance, mon vrai nom, et mes droits à la succession de mes ancêtres.

N'admirez-vous pas l'impertinence officieuse de ces Branghton? Qu'ont-ils besoin de se mêler de mes affaires? Vous ne sauriez croire combien de trouble ce projet cause à Howard-Grove. Le capitaine, sans avoir rien examiné, s'est déclaré absolument pour la négative, uniquement pour contrecarrer madame Duval, et ils ont débattu cette matière avec chaleur. Madame Mirvan a dit qu'elle n'embrasseroit aucun parti avant que d'avoir pris votre avis. Mais lady Howard, à ma grande surprise, avoue hautement qu'elle est de l'opinion de madame Duval: elle vous en écrira, pour vous communiquer ses raisons.

Quant à miss Mirvan, cette moitié de moi-même partage mes craintes et mes espérances; moi-même je ne sais que dire ni que souhaiter. J'ai senti souvent combien il est cruel d'avoir un père, et d'être bannie à jamais de sa présence; mais aussi j'ai compris plus d'une fois combien cet éloignement m'est peut-être avantageux.

Cependant l'idée d'être négligée de l'auteur de mes jours, au point qu'il ne daigne pas s'informer de la santé, du bien-être, pas même de l'existence de sa fille; cette idée, dis-je, me poursuit et m'accable. Sans vous, un pareil abandon me deviendroit insupportable : vos bienfaits m'ont empêchée d'en sentir toute l'amertume. Mais quelle doit être la situation de ce père qui me renie? ne dois-je pas le plaindre? Il faudroit que je fusse dépourvue, non-seulement de toute piété filiale, mais même de tout sentiment d'humanité, si un tel souvenir ne me déchiroit l'ame.

Je le répète, monsieur, je ne sais ce que je dois desirer : réfléchissez pour moi, et souffrez que mon foible cœur, qui ne sait de quel côté tourner ses espérances, ne reconnoisse d'autre guide que votre prudence et vos bons conseils.

LETTRE XXVII.

Lady HOWARD *à* M. VILLARS.

Howard-Grove.

La démarche que je me permets aujourd'hui, mon cher monsieur, doit vous convaincre plus que jamais de la haute idée que j'ai de votre intégrité. Je m'avise de vous conseiller dans une affaire où vous avez tout le droit de ne prendre conseil que de vous-même : mais je sais que vous êtes trop ami de la justice pour être attaché avec opiniâtreté à vos idées.

Madame Duval vient de proposer un plan qui a révolté toute ma famille, et contre lequel j'ai été une des premières à me récrier; mais après y avoir réfléchi plus mûrement, les difficultés que j'y ai cru entrevoir disparoissent.

Il ne s'agit de rien moins que d'entamer un procès contre sir John Belmont, pour prouver la validité de son mariage avec miss Evelyn, et d'assurer par ce moyen ses biens à sa fille.

Je conçois, monsieur, qu'au premier coup d'œil ce projet n'aura pas votre approbation; mais je sais aussi que vous êtes trop au-dessus des préjugés pour être rebuté par un petit nombre de circonstances désagréables, si le fond de l'entreprise conduit d'ailleurs à un but utile.

Votre aimable pupille, qui commence actuellement à entrer dans le monde, a trop de mérite pour rester cachée dans l'obscurité. Elle semble née pour être l'ornement de la société. La nature a répandu sur elle ses faveurs les plus précieuses, et l'éducation distinguée que vous lui avez donnée, a formé son esprit à un degré de perfection peu commun à son âge. Il n'y a que la fortune qui l'ait maltraitée jusqu'ici; elle semble vouloir réparer ses torts, et elle lui ouvre aujourd'hui une carrière qui lui promet ce qui nous restoit encore à désirer pour elle.

J'ignore, monsieur, quels sont les motifs qui vous ont engagé à cacher si soigneusement la naissance et le nom de cette aimable enfant; j'ignore pourquoi vous n'avez pas fait valoir plutôt ses prétentions à la charge de sir Belmont; mais connoissant votre carractère et vo-

tre discernement, je respecte vos raisons sans vouloir les approfondir ; j'espère seulement qu'elles ne seront pas invincibles, car je ne saurois m'imaginer que le sort ait condamné à la retraite une jeune personne faite pour embellir le monde.

Je suis bien sûre que sir John Belmont, quelque méchant qu'il soit, ne verroit point cette fille accomplie, sans être fier de la reconnoître pour son enfant, sans lui assurer l'héritage de ses biens. L'admiration que sa beauté seule a excitée à Londres, est générale ; et madame Mirvan m'a avoué qu'elle y auroit trouvé les partis les plus brillans, sans l'obstacle de sa naissance, dont on a même essayé de développer le mystère.

Seroit-il juste, monsieur, qu'une jeune personne qui promet tant, fût dépouillée d'une fortune et d'un rang qui lui reviennent de plein droit, et dont vous lui avez appris à faire un si noble usage ? Le mépris des richesses peut convenir à un philosophe ; mais les dispenser dignement, est un avantage bien plus réel pour le genre humain.

Dans une couple d'années, peut-être, notre projet ne sera pas plus praticable. Sir Belmont, quoiqu'à la fleur de son

âge, mène une vie trop dissolue pour qu'elle puisse aller loin, et nous regretterons ensuite trop tard de n'avoir pas agi à temps ; car, après sa mort, toute discussion avec ses héritiers deviendra impossible et inutile.

Pardonnez, monsieur, le zèle avec lequel je vous parle ; mais je m'intéresse trop à votre pupille, pour ne pas prendre chaudement à cœur une affaire qui doit influer vraisemblablement sur le bien-être de toute sa vie.

Adieu, mon cher monsieur, répondez-moi au plus vîte.

MARIE HOWARD.

LETTRE XXVIII.

M. VILLARS à *Lady* HOWARD.

Berry-Hill, 2 mai.

VOTRE lettre, madame, m'ouvre une nouvelle source d'inquiétudes ; elle me présage bien des maux, et je ne vois pas comment les prévenir. C'est avec regret que je me vois obligé de

combattre votre opinion, et j'en suis d'autant plus fâché, que mes argumens vous paroîtront un peu étranges : vous direz que je raisonne en hermite qui ne connoît pas le monde, et à qui il siéroit mieux de garder sa cellule, que d'être le surveillant d'une jeune demoiselle accomplie, dans le siècle où nous vivons ; mais souvenez-vous que vous m'avez provoqué, que par conséquent je dois me défendre, et tâcher de justifier les mesures que j'ai suivies jusqu'ici.

La mère de ma pupille, entraînée dans l'abîme par son imprudence, par la dureté de madame Duval, et par la scélératesse de sir Belmont, m'étoit autrefois ce que sa fille m'est encore aujourd'hui, l'amie chérie de mon cœur. J'honorerai sans cesse sa mémoire, et n'oublierai point que je lui ai promis solemnellement sur son lit de mort, *que sa fille ne connoîtroit que moi pour père, et que si jamais elle sortoit de ma maison, ce seroit pour passer dans les bras d'un époux digne d'elle.*

Je vous proteste, madame, qu'il m'en a peu coûté pour demeurer fidèle à mes engagemens, et que je n'ai jamais été tenté de faire valoir les prétentions de ma pupille à la charge de sir

Belmont. Pouvois-je aimer cette pauvre orpheline, sans détester l'auteur de sa ruine ? Pouvois-je confier la fille au bourreau de la mère ? Pouvois-je lui abandonner un enfant innocent, qui excitoit toute ma compassion et ma pitié ?

Je déteste jusqu'au nom de cet homme, je ne puis l'entendre prononcer, et souvent même j'ai été sur le point de le maudire. Malgré cela, je n'ai jamais pensé à lui retenir son enfant ; loin delà, je me serois fait une joie de la remettre entre ses mains, pour peu qu'il eût donné des marques de regret, ou même d'humanité ; mais jusqu'ici il est absolument indigne du bonheur d'être père, puisque le barbare, étouffant tous les sentimens de la nature, a poussé la dureté jusqu'à ne pas s'informer de l'existence de cette infortunée, quoiqu'il ne sût que trop dans quel état il avoit laissé sa malheureuse épouse. Vous me demandez, madame, quelles sont mes intentions ? je prévois qu'elles sont de nature à ne pas obtenir votre suffrage. Il est vrai pourtant que, plus d'une fois, j'ai pris la résolution de présenter mon Evelina à son père, et de réclamer ses droits ; mais j'ai toujours renoncé à l'exécution

de ce dessein : je craignois tour à tour de réussir et d'échouer.

Lady Belmont, fermement persuadée de sa mort prochaine, m'a prié instamment, si elle venoit à accoucher d'une fille, de ne point l'abandonner à un homme si peu propre à se charger de son éducation ; elle me recommanda même, au cas qu'il insistât pour qu'elle lui fût remise, de me retirer avec elle à la campagne, jusqu'à ce que son père, par un changement total de conduite, se fût rendu digne de recevoir un tel dépôt. Quelquefois elle ajouta : « Et si la pauvre petite sympathisoit avec sa mère, du moins elle ne manquera de rien, tant qu'elle sera sous votre protection ». Hélas ! son enfant n'eut pas plutôt vu le jour, que l'infortunée lady Belmont se trouva plongée dans un abîme de misères, qui troublèrent son repos et sa réputation, et la conduisirent au tombeau.

Pendant l'enfance de la petite Evelina, j'ai formé nombre de plans pour lui assurer les droits de sa naissance ; mais je n'ai jamais pu tomber d'accord avec moi-même. D'un côté j'aurois désiré sans doute de lui faire rendre la justice qui lui étoit due ; et de l'autre, je

tremblois qu'en prenant soin de sa fortune, je n'exposasse son cœur à de nouveaux dangers. Cependant je crus gagner beaucoup à mesure qu'elle avançoit en âge, et que son caractère commençoit à se développer; une franchise naturelle, une aimable simplicité, un fond de candeur et d'innocence, un cœur porté à recevoir les moindres impressions; toutes ces qualités me firent croire qu'en suivant mon inclination, je parviendrois à établir son bonheur. Je devois craindre pour elle une maison dont le maître est un homme dissolu et sans principes, où elle seroit privée des conseils d'une mère, et même de la direction de toute personne sensée, où sa perte en un mot eût été inévitable. Mon plan étoit non-seulement de l'élever et de la chérir comme mon propre enfant, mais encore de l'adopter comme héritière de mes petits biens, et de lui choisir dans la suite un époux avec qui elle pût passer des jours heureux et tranquilles, sans mélange de vice et d'ambition.

Tel est le récit exact de ce qui s'est passé jusqu'ici; tels sont les motifs par lesquels je me suis décidé; je me flatte qu'ils justifieront suffisamment la con-

duite qui en a été le résultat. Il me reste à vous entretenir, madame, des mesures qu'il convient de prendre pour l'avenir.

Nombre de difficultés se présentent ici, et je désespère de les surmonter selon mes vœux.

J'ai les plus grands égards pour votre opinion, et je suis extrêmement fâché que cette fois-ci elle diffère de la mienne : cependant ne suis-je pas fondé à croire que la félicité de mon Evelina sera plus assurée dans la retraite que dans le tourbillon du monde ? Mais à quoi serviront mes raisonnemens, puisqu'il s'agit d'une femme telle que madame Duval ? Puis-je attendre le moindre succès de tout ce que j'alléguerois pour la faire changer d'avis ? Son caractère violent et emporté m'empêche même d'en faire l'essai : elle est trop ignorante pour se laisser instruire, trop entêtée pour écouter mes représentations, et trop orgueilleuse pour reconnoître ses torts.

Je m'abstiendrai donc d'entrer dans des détails qui produiroient infailliblement des contestations désagréables. Vouloir ramener à la conviction un esprit aussi imbu de préjugés, aussi es-

clave de ses passions, ce seroit discuter avec un sourd l'effet du son, ou avec un aveugle la nature des couleurs. C'est pourquoi je cède à la nécessité, et j'acquiesce malgré moi à une entreprise que je ne suis pas le maître de faire échouer; seulement je m'appliquerai à chercher les moyens qui me paroîtront les plus propres pour avancer le bonheur de mon enfant, sans blesser sa sensibilité.

' D'abord je désapprouve hautement l'idée d'une procédure juridique. S'il est permis à un vieillard de dire son sentiment avec franchise, je ne fais aucune difficulté de vous avouer, madame, combien j'ai été surpris de ce que vous avez pu, même pour un moment, prêter l'oreille à un projet aussi violent, qui entraîne une publicité fâcheuse, et qui est absolument incompatible avec la délicatesse de votre sexe. Je suis persuadé que vous n'avez pas pesé tous ces inconvéniens. Il y eut un temps où je proposai un plan pareil; mais alors il étoit question de constater l'innocence de lady Belmont, de dessiller les yeux du public sur les torts qu'on lui attribuoit; alors un défaut total de ressources pouvoit rendre cette extrémité né-

cessaire. Aujourd'hui le cas n'est plus le même, et le retour tardif de madame Duval ne sert qu'à retracer le souvenir des malheurs de mon amie.

Je ne consentirai jamais à des voies de rigueur; ma jeune et timide pupille en souffriroit trop; ce seroit l'exposer ouvertement à la curiosité publique et à la malignité des conjectures. Et à quel propos? pour lui procurer des richesses dont elle peut se passer, pour satisfaire une vanité qui n'est pas dans son caractère. Un enfant plaider contre son père! Non, madame; accablé d'âge et d'infirmités, vous me verriez plutôt fuir avec elle au bout de l'univers, dussé-je mourir en route! Je le répète, les motifs qui pouvoient engager l'infortunée lady Belmont à prendre un tel parti, étoient très-différens; toute la félicité de ce monde étoit perdue pour elle sans retour; sa vie lui étoit devenue une charge; sa réputation, qu'elle avoit appris de bonne heure à mettre au-dessus de tout, avoit reçu une atteinte mortelle: il ne lui restoit donc qu'à sauver son honneur et celui de sa fille. Mais cette consolation même lui a été refusée.

Choisissons des mesures moins violentes, et essayons de gagner sir John

Belmont par la douceur; mais sur-tout qu'il ne soit plus question de procès.

Avec madame Duval, il seroit inutile de se piquer de délicatesse ; il faut lui opposer des argumens qui s'accordent mieux avec sa façon de penser : ainsi je m'abstiendrai de lui dire que son plan est mal imaginé ; mais je tâcherai de prouver qu'il ne sauroit nous convenir dans le moment présent. Ayez la bonté, madame, de lui faire sentir qu'en suivant ses idées, nous manquerions précisément le but qu'elle se propose, puisque, dans le cas même où nous obtiendrions gain de cause, sir John seroit toujours le maître de fixer aussi bas qu'il lui plairoit les prétentions de sa fille ; et nous savons qu'il est très-capable de prendre ce parti, si on le poussoit à bout.

Madame Duval ne sauroit mieux faire que de demeurer tranquille, et d'abandonner entièrement la poursuite de cette affaire : la haine qui subsiste depuis tant d'années entre elle et M. Belmont, ne me permet pas d'augurer favorablement de son entremise. Mon Evelina ne paroîtra également que lorsque les circonstances l'exigeront. Et moi-même, je ne prétends pas agir directement ; je

me bornerai à vous continuer mes conseils, mais je suis peu disposé à me compromettre avec un homme tel que sir John Belmont.

Il me semble, madame, qu'une lettre de votre part feroit le meilleur effet; il y aura plus d'égard qu'aux représentations d'aucun de nous. Je serois donc d'avis que vous prissiez sur vous de lui écrire pour entamer la négociation. Si dans la suite il consent à voir Evelina, j'ai en réserve une lettre posthume que sa malheureuse épouse m'a laissée pour lui être remise, supposé qu'une telle entrevue eût jamais lieu.

Il est clair que les Branghton n'ont inventé ce projet que dans des vues d'intérêt. En assurant à Evelina la succession de son père, ils se flattent d'obtenir celle de madame Duval, et en cela, je crois qu'ils se trompent. Des esprits de la trempe de cette femme aiment assez à laisser leurs biens à des personnes qui n'en ont pas besoin; et si notre jeune amie se trouvoit dans une situation opulente, je suis persuadé que sa grand'mère seroit d'autant plus portée à lui faire des avantages.

J'ajouterai encore une considération, dont je ne pourrai pas me départir: j'ai

promis solemnellement à lady Belmont, que je ne souffrirai point que son enfant soit reconnu avant qu'elle l'ait été elle-même. Cette condition doit être remplie, et je vous supplie, madame, d'y insister.

Je suis avec un profond respect, &c.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE XXIX.

M. VILLARS *à* ÉVELINA.

Berry-Hill, 2 mai.

JE m'intéresse bien sincèrement aux nouveaux chagrins que vous éprouvez, ma chère Evelina. Le projet fatal qu'on agite aujourd'hui répugne également à mon avis et à mon goût; cependant il n'y a pas moyen de l'empêcher. Si je suivois les mouvemens de mon cœur, je vous rappellerois incessamment chez moi pour ne plus vous quitter; mais l'opinion du monde et ses coutumes exigent des mesures différentes. En attendant, espérez pour le mieux, et soyez assurée

que vous n'aurez point à souffrir des traitemens indignes de vous. Si votre famille ne vous reçoit point comme il convient, et avec toute la distinction qui vous est due, vous n'y entrerez point; vous viendrez vous remettre sous mon appui; vous retrouverez dans ma maison le repos, et vous continuerez à faire tout le bonheur de ma vie.

LETTRE XXX.

ÉVELINA *à* M. VILLARS.

Howard-Grove, 6 mai.

Le sort en est jeté, et j'attends l'événement en tremblant. Lady Howard a écrit à Paris, et elle a envoyé sa lettre à Londres pour être enfermée dans le paquet de l'ambassadeur; dans moins de quinze jours nous aurons la réponse. Qu'il me tarde, monsieur, de la recevoir! elle doit décider du bonheur de ma vie. Mon inquiétude est inexprimable, et la cruelle incertitude dans laquelle je suis ne me laisse pas un mo-

ment de repos; ce seul objet absorbe toutes mes pensées.

Intéressée comme je le suis à présent au succès de cette affaire, je regrette sincèrement que ce plan ait été formé; il est impossible qu'il puisse tourner à mon avantage : ou je serai arrachée d'entre les bras de celui qui jusqu'ici m'a tenu lieu de père, ou j'aurai le malheur d'être convaincue que je suis rejetée pour toujours par celui qui a des droits naturels à ce titre, titre si cher que je ne prononce jamais sans que mon cœur soit embrasé de tout le feu de la tendresse filiale.

Ce projet cause ici des contestations perpétuelles. Le capitaine Mirvan et madame Duval se querellent, selon leur coutume, chaque fois qu'il en est question : je suis trop occupée de mes propres idées pour faire attention à leurs débats. Mon imagination me présente à tout moment des scènes nouvelles : tantôt je crois embrasser un père tendre et compatissant qui m'ouvre son cœur, dont, hélas ! j'ai été bannie trop longtemps; je me peins son repentir et ses larmes, je l'entends invoquer les cendres de ma mère, et lui demander grace. — Tantôt il me semble le voir jeter sur

moi des regards de colère, il ne retrouve en sa fille que l'image d'une sainte qu'il a offensée, il me repousse avec effroi. O! écartons ces tableaux lugubres que me trace ma fantaisie, ils ne pourroient que vous affliger. Je ferai tous mes efforts pour prendre une assiette plus tranquille; jusques-là je m'abstiendrai de vous écrire.

Que le ciel vous bénisse, mon très-cher monsieur! puissiez-vous atteindre les bornes les plus reculées de la vie, pour faire toujours le bonheur de votre

ÉVELINA.

LETTRE XXXI.

Lady HOWARD *à sir* JOHN BELMONT, *baronnet.*

Howard-Grove, 5 mai.

MONSIEUR, vous serez surpris sans doute de recevoir une lettre d'une personne que vous n'avez connue, pour ainsi dire, qu'en passant, et dont vous n'avez plus entendu parler depuis si

long-temps; mais le motif qui m'engage à vous écrire est trop sérieux pour que je puisse perdre le temps en excuses: je deviendrois d'une longueur insupportable.

Vous devinez probablement déjà le sujet dont j'ai à vous entretenir. Vous connoissez l'estime que j'ai eue pour M. Evelyn et sa fille; leur souvenir, et le bien-être de leur famille, continuent toujours à m'être également chers.

J'avoue que je suis un peu embarrassée sur la manière d'entamer l'objet que je me propose de traiter avec vous; mais comme je crois que, dans des affaires de cette nature, la franchise est essentiellement nécessaire pour établir une heureuse intelligence entre les parties intéressées, je me dispense d'un cérémonial pointilleux, et je vais droit au fait.

Je suppose, monsieur, qu'il seroit superflu de vous dire que votre fille est toujours dans le Dorsetshire, et qu'elle habite encore dans la maison de M. Villars, où elle est née; il est vrai que, jusqu'ici, personne ne s'est informé d'elle; mais nous présumons que les recherches que vous n'aurez pas manqué de faire à son égard, nous auront échap-

pé. Je me bornerai donc à ajouter que son éducation est actuellement achevée, qu'elle a rempli toute notre attente, et qu'elle est devenue une personne aimable, accomplie et pleine de mérite.

Quel que soit le sort que vous lui destinez, il est temps de le fixer. Elle est généralement admirée, et je ne doute pas qu'il ne se présente dans peu des occasions pour l'établir avantageusement : il conviendra donc de savoir quelles peuvent être ses espérances et vos volontés.

Soyez assuré, monsieur, qu'elle mérite toute votre attention. Vous ne la verrez point sans l'aimer, sans lui donner toute la tendresse qu'un père doit à son enfant. Vous retrouverez en elle le portrait de sa mère. — Pardonnez, monsieur, si je vous rappelle le souvenir de cette malheureuse dame ; mais je dois montrer dans ce moment l'amitié que j'avois pour elle. La mémoire de cette excellente femme n'a été que trop en butte à la calomnie : il est temps de venger sa réputation. Vous en avez les moyens dans vos mains, et vous ne sauriez le faire d'une manière plus agréable à ses amis, plus honorable pour vous-même, qu'en reconnoissant publique-

ment votre enfant *pour fille de feu lady Belmont.*

L'homme respectable qui s'est chargé de son éducation, a droit à votre entière reconnoissance; il s'est acquitté de cette tâche avec le plus grand soin, avec une affection vraiment paternelle. La jeune Evelina est heureuse d'avoir trouvé un ami et un surveillant comme lui : je ne connois personne qui soit plus estimable, et dont le caractère approche plus de la perfection.

Permettez-moi, monsieur, de vous assurer que cette chère enfant récompensera largement les bontés que vous pourriez avoir pour elle : sa tendresse et son obéissance seront pour vous une source de consolation et de félicité. Elle ne desire que d'être légitimement reconnue par son père, et elle consacrera sa vie à mériter votre approbation.

Mes représentations n'auront peut-être pas le bonheur de vous plaire; mais je me repose sur la pureté de mes intentions, elle doit me tenir lieu d'excuses, &c. &c.

MARIE HOWARD.

LETTRE XXXII.

ÉVELINA *à* M. VILLARS.

Howard-Grove, 10 mai.

Il nous est venu une visite de Londres, qui, sans m'intéresser beaucoup, me fait cependant un certain plaisir dans ce moment-ci. Occupée sans relâche de ma situation présente, j'avois besoin d'être distraite, et l'arrivée d'un nouvel hôte sert du moins à répandre quelque variété sur le genre de vie uniforme que nous menons ici, et qui n'est que trop propre à nourrir les idées mélancoliques qui m'accablent.

J'étois ce matin à la promenade avec miss Mirvan, et nous nous étions écartées d'une bonne lieue du château, lorsque nous entendîmes le trot d'un cheval: comme nous étions dans un chemin fort étroit, nous retournâmes au plus vîte sur nos pas, mais nous fûmes arrêtées par une voix qui nous crioit de nous rassurer, et bientôt après nous reconnûmes sir Clément Willoughby. Il mit d'abord pied

pied à terre, et nous accosta, les rênes à la main : « Ciel ! nous dit-il avec sa vivacité ordinaire, n'est-ce pas miss Anville que je vois ? — Et vous aussi, miss Mirvan » ? Après avoir remis son cheval à son domestique, il vint nous baiser les mains, et nous dit mille jolies choses sur sa bonne fortune, sur les charmes d'une campagne habitée par de *telles* divinités. « Londres languit, mesdames, depuis votre absence, ou plutôt j'y languis moi-même ; tous ses plaisirs me sont devenus indifférens. Ici le zéphyr me rend la vie et des forces nouvelles ; mais, il faut l'avouer, jamais je ne vis la campagne aussi belle ».

« La capitale est-elle donc déjà si déserte » ? lui demanda miss Mirvan.

« Tant s'en faut, madame ; elle est plus remplie que jamais, et on ne se retirera guère qu'après la fête du roi. Mais on vous y a vue si peu, qu'il n'y a qu'un petit nombre de personnes qui sachent la perte que la ville a faite. J'y ai été trop sensible pour avoir pu la supporter plus long-temps ».

« Y est-il resté quelques personnes de notre connoissance » ? lui dis-je.

« Oui, madame » ; et il me cita plusieurs de ceux que nous avions vus pen-

dant notre séjour à Londres, mais il ne nomma pas le lord Orville, et je ne crus point devoir lui en demander des nouvelles, pour ne pas avoir l'air d'être trop curieuse. Peut-être sir Clément en parlera-t-il par hasard, s'il reste encore quelque temps avec nous.

Il continua dans ce style complimenteur jusqu'à ce que nous rencontrâmes le capitaine Mirvan. Il fut extrêmement content de revoir son ami, et exprima sa joie en lui secouant cordialement la main, par un bon coup sur l'épaule, et par d'autres démonstrations également honnêtes. Il lui déclara entr'autres que sa visite lui étoit aussi agréable que la nouvelle du naufrage d'un vaisseau français. Sir Clément répondit avec chaleur à tant de politesse, et il protesta que son empressement seul à rendre ses devoirs au capitaine Mirvan, l'avoit pu engager à quitter Londres dans toute sa splendeur, et à manquer à quantité d'engagemens qu'il avoit pris.

« Nous aurons beau jeu, reprit le capitaine; sachez que la vieille Française est ici. Jusqu'à présent, morbleu, son séjour m'a été de peu d'utilité, car je n'ai eu personne qui voulût se liguer avec moi pour lui faire pièce; mais nous

irons grand train pour me dédommager».

Sir Clément accepta la proposition, et nous retournâmes au château. Notre hôte fut reçu assez froidement par madame Mirvan, et madame Duval fut également mécontente de son arrivée; elle me dit à l'oreille, que la présence du démon même ne l'effraieroit pas plus que celle de ce personnage impertinent.

Le capitaine est actuellement occupé à machiner quelque projet, *pour jouer pièce*, comme il dit, *à la vieille veuve*; et cette idée le divertit tant, qu'il peut à peine cacher sa joie devant madame Duval. Je souhaite qu'il ne me mette pas dans le secret, puisqu'il m'est défendu de prévenir celle qui doit être l'objet de ses plaisanteries.

LETTRE XXXIII.

Suite de la précédente.

13 mai.

M. Mirvan a commencé ses opérations, et j'espère qu'il n'ira pas plus loin; car

la pauvre madame Duval a déjà assez de sujets d'être mécontente de la visite de sir Clément.

Hier matin, pendant le déjeûné, le capitaine étant occupé à lire la gazette, sir Clément lui demanda la permission de la parcourir, pour voir s'il y étoit question d'une affaire très fâcheuse qui étoit arrivée à certain Français la veille de son départ. « Le cas est grave, ajouta-t-il, et même pendable, si je ne me trompe ».

Le capitaine voulut savoir des détails; sir Clément se mit alors à lui faire une longue histoire. Il lui conta qu'en passant près de la tour avec quelques amis, il avoit entendu la voix d'un homme qui crioit grace en français; et s'étant informé de quoi il s'agissoit, il avoit appris que cet étranger venoit d'être arrêté pour crime de trahison.

« Le pauvre diable, continua-t-il, ayant remarqué que je parlois sa langue, me supplia de l'écouter. Il me protesta qu'il étoit honnête homme, qu'il n'étoit en Angleterre que depuis peu, et qu'il se proposoit de repasser dans sa patrie, dès qu'une dame de sa connoissance seroit de retour d'une course qu'elle étoit allée faire à la campagne ».

Madame Duval changea de visage et redoubla d'attention.

« Quoique je n'aime pas trop cette foule d'étrangers qui viennent sans cesse fondre sur notre pays, je ne pus m'empêcher pourtant d'avoir pitié de ce malheureux qui ne savoit pas assez l'anglais pour se défendre. Mais il me fut impossible de le secourir; la populace s'étoit déjà ameutée, et je crains qu'il n'en ait été rudement traité ».

« L'a-t-on un tant soit peu plongé » ? lui demanda le capitaine.

« Je crois qu'oui ».

« Tant mieux, répondit M. Mirvan; c'est tout ce que méritent ces faquins de Français. Je parie que celui-ci est un coquin ».

« Puissiez-vous avoir été à sa place ! interrompit madame Duval; mais de grace, monsieur, ne savoit-on pas qui étoit cet homme » ?

Sir Clément. « Si fait; et même on m'a dit son nom, mais il m'est échappé ».

Madame Duval. « Ce ne seroit pas, par hasard, M. Dubois » ?

Sir Clément. « Précisément, lui-même; je me le rappelle à présent très-distinctement ».

Madame Duval. « Dubois ! M. Du-

bois, dites-vous»? et sa tasse lui tomba des mains.

Le Capitaine. « Dubois ! eh, c'est mon ami, monsieur croc-en-jambe ! Eh bien ! il aime les bains froids, et on les lui aura donnés, je gage, tout son saoul ».

Madame Duval. « Et moi, je gage que vous êtes un..... Mais ne vous réjouissez pas tant; je ne crois pas un mot de toute cette histoire : M. Dubois n'est pas plus en prison que moi ».

Sir Clément. « Il me sembloit bien que j'avois vu cet homme quelque part, et je me souviens maintenant que c'étoit avec vous, madame ».

Madame Duval. « Avec moi »?

Le Capitaine. « Mais c'est donc lui; rien n'est plus clair. Et que croyez-vous qu'on lui fera »?

Sir Clément. « Je n'en sais rien; mais s'il n'a pas de puissantes protections, je crains bien qu'il ne passe mal son temps : on ne badine point avec ces sortes d'affaires ».

Le Capitaine. « Ne vous semble-t-il pas que cela prend tout doucement le chemin de la potence »?

Sir Clément secoua la tête, sans répondre.

Madame Duval ne fut plus la maîtresse deca cher son trouble; elle sauta en bas de sa chaise, en s'écriant d'une voix à moitié étouffée : « Le pendre ! non, on ne le pourra ! on ne l'osera pas ! Qu'ils l'essaient, s'ils en ont le courage ! — Mais tout ce que vous dites est faux; je n'y ajoute pas la moindre foi. De ce pas je vais à Londres chercher M. Dubois; rien ne peut me retenir ».

Madame Mirvan la pria de ne pas s'alarmer; mais elle se précipita hors de la porte, et monta dans sa chambre. Lady Howard blâma les deux messieurs de s'y être pris si brusquement, et elle sortit pour suivre madame Duval. Je l'aurois accompagnée, si M. Mirvan ne m'avoit retenue; et, après quelques éclats de rire, il me dit qu'il alloit lire ses instructions à l'équipage.

« Quant à lady Howard, poursuivit-il, je ne prétends pas l'enrôler, et elle restera libre de faire ce qui lui plaira; mais, pour vous autres, j'en attends une parfaite soumission à mes ordres. Je me suis engagé dans une expédition hasardeuse: soyez sur vos gardes; et si quelqu'un avoit des avis à me donner, qui pussent servir à avancer l'entreprise, qu'il parle, et je lui saurai gré de son zèle : mais si,

d'un autre côté, l'un de vous s'avisoit de capituler, ou d'entretenir des intelligences avec l'ennemi, il sera considéré comme rebelle, et chassé ignominieusement ».

Après cette harangue, qui fut entrelardée de plusieurs termes de marine, dont je ne me souviens plus, le capitaine fit signe à sir Clément, et ils sortirent tous deux.

Quoique j'aie essayé plusieurs fois de vous donner une idée des manières et du jargon de M. Mirvan, il faut pourtant vous imaginer, monsieur, que vous n'en avez qu'une foible esquisse. Je passe une quantité de termes barbares que je ne comprends pas, et autant de juremens que je ne veux pas comprendre, et dont je serois fâchée de souiller ma plume.

Madame Duval envoya de tous côtés pour savoir si elle pourroit faire le voyage de Londres dans une voiture publique; mais le domestique du capitaine lui rapporta que le coche ne passeroit que le lendemain à Howard-Grove. Elle fit demander une chaise de poste, et on lui dit qu'on manquoit de relais. Tous ces contre-temps l'impatientèrent, au point qu'elle voulut se mettre en route à pied; et lady Howard eut les plus grandes

peines à lui faire quitter ce projet insensé.

Ces messages avoient rempli toute la matinée. Madame Duval parut au dîné beaucoup plus tranquille, et elle déclara à diverses reprises qu'elle ne croyoit rien de tout ce récit, du moins en tant qu'il intéressoit M. Dubois; qu'apparemment on se seroit trompé de personnage.

Le capitaine employa tous ses efforts pour lui persuader qu'elle se faisoit illusion. Sir Clément joua son rôle avec plus d'adresse; il affecta de se rapprocher de l'avis de madame Duval, et il convint qu'il pourroit y avoir de l'erreur dans le nom; mais en même temps il eut soin d'augmenter son inquiétude, en appuyant sur les dangers que couroit cet *inconnu*, et en exagérant la situation critique où il se trouvoit.

Nous fûmes à peine levés de table, qu'on vint rendre une lettre à madame Duval. Elle n'y eut pas plutôt jeté les yeux, qu'elle demanda de qui elle venoit. Le domestique lui répondit qu'elle avoit été apportée par un garçon, qui étoit reparti aussi-tôt.

« Courez après au plus vîte, et ne manquez pas de me le ramener. Mon Dieu, quelle aventure »!

« Qu'y a-t-il donc » ? lui dit le capitaine.

« Rien ; laissez-moi. Oh, mon Dieu ! que ferai-je » ? Elle se leva de sa chaise, et se promena à grands pas dans sa chambre.

« Cette lettre, continua le capitaine, est-elle du monsieur » ?

« Non ; et d'ailleurs cela ne vous regarde pas ».

« Oh ! dans ce cas, je suis sûr que j'ai deviné juste. Allons, madame, ne soyez pas si retenue ; contez-nous de quoi il s'agit. Que vous dit votre ami ? a-t-il goûté le bain ? Quel dommage que vous ne fussiez pas avec lui » !

Le domestique revint, et rapporta qu'il n'y avoit pas eu moyen d'atteindre le messager. Madame Duval le gronda beaucoup, et se mit dans une telle colère, que lady Howard crut devoir se mettre de la partie. Elle la pria de lui confier le sujet de son embarras, et de disposer d'elle, si elle pouvoit lui être utile.

Madame Duval lui répondit qu'elle souhaitoit de lui dire un mot en particulier.

« Retirez-vous, miss Anville, s'écria le capitaine, et vous aussi, Marion, pour

que madame Duval puisse nous ouvrir son cœur ».

« Choisissez mieux vos dupes, monsieur, répliqua-t-elle ; vous ne m'attraperez pas, soyez-en bien persuadé ».

Lady Howard lui proposa de passer dans une autre chambre, et me dit de la suivre.

Dès que nous fûmes seules, madame Duval se répandit en lamentations : « Oh ! milady, s'écria-t-elle, quel affreux accident ! Mais je n'osois pas m'expliquer en présence de ce brutal capitaine ; le récit de sir Clément n'est que trop vrai : le pauvre monsieur Dubois est arrêté ».

Lady Howard tâcha de la tranquilliser, et lui représenta que si M. Dubois étoit innocent, il n'y avoit rien à craindre pour lui, et qu'il réussiroit aisément à se justifier.

« Oh ! sans doute, milady, il est innocent, j'en réponds ; mais croyez-vous qu'on pourra le pendre ? Ce seroit une méchanceté inouie ».

« Vous avez tort, répliqua lady Howard, de vous inquiéter. Nous sommes dans un pays où l'on ne punit personne sans des preuves convaincantes ».

« Soit, milady ; mais tout ce que je crains, c'est que ce capitaine ne pénè-

tre le fond de cette aventure ; il en feroit des reproches éternels à moi et au pauvre monsieur Dubois ».

Lady Howard demanda à voir la lettre, et elle lui promit des conseils.

Madame Duval la lui montra ; elle étoit signée du clerc d'un juge de paix, qui l'informoit qu'un prisonnier arrêté pour crime de trahison, disoit être connu de madame Duval, et qu'avant de le transporter en prison, on avoit bien voulu lui en écrire préalablement, pour savoir si elle pouvoit rendre un témoignage favorable au caractère et à la famille d'un Français nommé Pierre Dubois.

Je ne comprends pas comment cette lettre a pu l'alarmer un moment. Est-il vraisemblable qu'un crime de cette nature puisse être du rapport d'un juge de paix de village ? La fausseté de cette intrigue sautoit aux yeux ; mais la pauvre madame Duval, malgré son caractère violent, s'effraie de peu de chose ; elle a un fond de poltronnerie qui contraste singulièrement avec sa vivacité, et elle est si peu capable de réfléchir sur les circonstances ou la probabilité d'un événement, qu'elle est toujours la dupe de sa simplicité ; je tranche le

mot, car je n'en connois pas d'autre pour exprimer la chose.

Je suppose que lady Howard se doutoit déjà que toute cette histoire étoit une invention du capitaine, et la lettre devoit confirmer ses soupçons. Elle désapprouvoit assurément une aussi mauvaise plaisanterie ; mais elle ne vouloit pas se compromettre en révélant le secret ; j'en juge ainsi par l'air embarrassé qu'elle affectoit, et par le silence qu'elle gardoit sur l'authenticité de la lettre pendant notre entrevue. Il est apparent qu'elle est convenue avec M. Mirvan de ne pas contrecarrer ouvertement ses projets ; et cette connivence est peut-être nécessaire pour éviter des querelles.

Madame Duval, sans attendre les conseils de lady Howard, la supplia de lui accorder sa voiture, pour qu'elle pût incessamment aller au secours de son ami. Milady lui répondit poliment qu'il ne tiendroit qu'à elle d'en disposer. Madame Duval accepta cette offre avec empressement, et elle demanda, pour toute faveur, que le capitaine ne fût point instruit de l'accident qui étoit arrivé à monsieur Dubois. Lady Howard lui promit qu'elle pouvoit compter sur

sa discrétion. Il fut résolu que je serois du voyage : vous sentez, monsieur, que j'aurois desiré d'en être dispensée.

Je sortis pour commander le carrosse, et je trouvai le capitaine qui m'attendoit déjà au bas de l'escalier ; il brûloit d'impatience de savoir l'issue de cette conférence. Sir Clément survint en même temps, et ils m'accablèrent de leurs questions ; je tâchai de les éluder autant que je pus. J'eus la plus grande peine à me débarrasser de ces deux importuns.

Le carrosse fut bientôt prêt, et madame Duval, qui avoit prié Lady Howard de la faire passer pour indisposée, se glissa hors de la maison sans être vue de personne. Nous sortîmes par la porte du jardin. Elle ordonna au cocher de nous mener chez le juge de paix de Tyrell : c'étoit l'adresse que l'auteur de la lettre avoit indiquée. Je me flattois que ce seroit un nom supposé ; mais, à ma grande surprise, on nous dit que M. Tyrell demeuroit à neuf milles d'ici. Nous partîmes.

Notre course fut des plus ennuyantes. Madame Duval n'étoit occupée que de ses craintes pour la sûreté de M. Dubois. Elle se félicitoit d'avoir échappé

au capitaine, qu'elle croyoit même capable de prévenir le juge de paix contre son ami. Je rougissois d'être enveloppée dans cette ridicule affaire, et ne pensois qu'à la sotte figure que nous ferions chez M. Tyrell.

Nous étions déjà en chemin depuis près de deux heures, et nous attendions à tout moment d'être rendues à notre destination, lorsque j'observai que le domestique de lady Howard, qui nous avoit suivies à cheval, prenoit les devans à perte de vue. Il revint bientôt sur ses pas, et s'avançant au galop vers la portière, il remit à madame Duval un billet, qu'il disoit tenir d'un messager que le clerc de M. Tyrell envoyoit justement à Howard-Grove. Il me glissa en même temps un papier dans la main, sur lequel étoient écrits ces mots : « Ne vous alarmez pas, quoi qu'il puisse arriver ; vous êtes en pleine sûreté, tandis que personne ne l'est avec vous ».

Je reconnus d'abord le style de sir Clément. Je me préparois à quelque aventure désagréable ; mais je n'eus guère le temps de prendre des précautions. Dès que madame Duval eut achevé sa lecture, elle s'écria : « Que faire à présent ? Ne voilà-t-il pas que

nous avons fait tout ce chemin inutilement » !

Elle me fit voir le billet : on l'y prévenoit qu'elle ne se donnât pas la peine d'aller chez M. Tyrell, puisque le prisonnier avoit trouvé le moyen de s'évader. Je lui fis compliment de cette bonne nouvelle ; mais elle étoit trop en colère pour me répondre ; et en pestant contre la peine inutile qu'elle avoit prise, elle donna ordre au cocher de retourner à Howard-Grove avec toute la diligence possible : elle espéroit de regagner le château avant que le capitaine se fût apperçu de son absence.

Nous cheminâmes fort tranquillement pendant une heure, et je commençois à croire que nous arriverions chez nous sans autre accident, quand tout-à-coup j'entendis le domestique qui disputoit avec le cocher sur la route qu'il falloit prendre ; et après plusieurs contestations, ils nous confirmèrent qu'effectivement nous nous étions déjà égarés. Ce nouveau contre-temps ajouta encore aux frayeurs de madame Duval, d'autant plus que ces deux drôles, suivant les instructions du capitaine, firent semblant de ne pas pouvoir retrou-

ver le chemin. Nous leur ordonnâmes de nous conduire jusqu'à la première auberge, où nous prendrions des informations. Bientôt après nous fîmes halte devant une petite métairie, où le domestique entra. Il revint nous dire qu'il s'étoit procuré à la vérité les directions nécessaires, mais qu'on lui faisoit craindre que la route ne fût pas des plus sûres; qu'il croyoit même devoir nous conseiller de donner en garde nos bourses et nos montres au fermier, qui lui étoit connu comme un parfaitement honnête homme, et l'un des tenanciers de milady.

Madame Duval regarda autour d'elle d'un air farouche, et s'écria dans son angoisse : « Dieu nous assiste! nous allons être assassinés tous ensemble ».

Le fermier se présenta à la portière, et nous lui remîmes tout ce que nous avions sur nous. Les domestiques suivirent notre exemple. Dès ce moment, la colère de madame Duval s'appaisa au point, qu'elle pria nos gens, dans les termes les plus honnêtes, de faire diligence ; elle promit de louer leur complaisance auprès de leur maîtresse : elle faisoit arrêter la voiture à chaque pas pour s'informer s'il y avoit du danger; enfin,

elle succomba totalement sous le poids de ses craintes, et elle engagea le domestique d'attacher son cheval au carrosse et de venir s'asseoir à côté d'elle. J'employai tous mes soins pour lui inspirer du courage ; mais tout fut inutile, elle ne quitta plus le bras du garçon et lui promit d'assurer sa fortune, pourvu qu'il lui sauvât la vie. Son inquiétude me faisoit une peine réelle, et je fus tentée plus d'une fois de lui avouer qu'on la jouoit ; mais la crainte de m'attirer des désagrémens inévitables de la part de M. Mirvan, l'emporta sur mes bonnes intentions. Notre gardien mouroit d'envie de rire, et il lui en coûtoit visiblement de se contraindre.

Tout d'un coup nous entendîmes le cocher crier : « aux voleurs » !

Le domestique ouvrit la portière, et mit pied à terre. Madame Duval poussa les hauts cris. Alors je ne pus me résoudre à garder plus long-temps le silence : « Au nom du ciel ! madame, lui dis-je, tranquillisez-vous, nous ne courons aucun risque, vous êtes en sûreté : tout ceci n'est qu'un..... ».

Dans ce même instant deux hommes masqués arrêtèrent le carrosse, en exprimant par leurs gestes qu'ils deman-

doient nos bourses. Madame Duval, tout hors d'elle-même, cria grace, et de mon côté je jetai un cri involontaire, quoique je fusse préparée à l'attaque : l'un des deux masques me retint par le bras, tandis que l'autre traîna madame Duval hors de la voiture, malgré ses menaces et sa résistance.

J'étois effrayée, et je tremblois comme la feuille. « De quoi vous alarmez-vous » ? me dit l'homme qui s'étoit emparé de mon bras, « ne me connoissez-vous pas ? Je ne me pardonnerois jamais d'avoir eu le malheur de vous faire une peur réelle ».

Certainement, lui répondis-je, sir Clément, vous avez réussi à m'effrayer tout de bon ; mais, au nom du ciel ! où est madame Duval ? qu'a-t-on fait d'elle ?

« Elle est en pleine sûreté, le capitaine en prend soin ; mais souffrez, mon adorable miss, que je profite de ce moment précieux pour vous parler sur un sujet qui m'est infiniment plus cher et plus intéressant ».

Il entra malgré moi dans le carrosse, et s'assit à côté de moi. Il me fut impossible de lui échapper, quelqu'envie que j'en eusse. « Ne me refusez pas, conti-

nua-t-il, ô la plus aimable des femmes! ne me refusez pas la faveur de vous découvrir mon cœur; de vous dire combien je souffre de votre absence; combien je crains de vous déplaire; combien je suis pénétré de votre cruelle froideur»!

«Monsieur, vous choisissez mal votre temps pour me tenir de pareils propos. — De grace, laissez-moi; courez au secours de madame Duval. Je ne saurois consentir qu'on lui fasse éprouver des traitemens aussi indignes».

«Et pouvez-vous desirer, pouvez-vous ordonner mon absence? Quand retrouverai-je l'occasion de vous entretenir, si ce n'est pas à présent? Ce capitaine me laisse-t-il un moment de repos? et ne suis-je pas environné sans cesse d'une foule d'importuns»?

«Sir Clément, je vous prie de changer de langage, sans quoi je ne vous écouterai plus. Ceux qu'il vous plaît d'appeler *importuns*, sont du nombre de mes meilleurs amis, et si effectivement vous me vouliez du bien, vous parleriez d'eux avec plus d'égards».

«Vous vouloir du bien! — ô miss Anville, mettez-moi à l'épreuve; — montrez-moi ce qu'il faut faire pour vous

convaincre de l'ardeur de mon amour ; — dites quels sont les services que vous me permettez de vous rendre, et vous me verrez prêt à mettre ma fortune et ma vie à vos pieds ».

« Je n'ai nul besoin, monsieur, de tout ce que je pourrois tenir de vous. Le seul service que j'attends de votre part, c'est de m'épargner à l'avenir des conversations aussi singulières. Encore une fois, laissez-moi, et croyez que c'est s'y prendre bien mal pour s'insinuer dans mon esprit, que de tremper dans des complots aussi effrayans pour madame Duval, que désagréables pour moi ».

« Ce projet est de l'invention du capitaine ; je m'y suis même opposé, quoiqu'à dire vrai, je n'eusse pas la force de me refuser au bonheur de hâter l'instant si long-temps desiré, où je pourrois vous parler encore une fois sans être épié de vos amis. Je m'étois flatté d'ailleurs que mon billet auroit prévenu toutes vos alarmes ».

« En voilà assez, je crois, monsieur ; et si vous ne jugez pas à propos d'aller trouver madame Duval, souffrez du moins que je descende moi-même pour voir où elle est restée ».

« Et quand oserai-je vous revoir » ?

« N'importe ! je n'en sais rien. — Peut-être.... ».

« Quand, ma chère, ce peut-être » ?

« Peut-être jamais, si vous me tourmentez de la sorte ».

« Jamais ! ô miss Anville, ce mot cruel, ce mot glacé me fend le cœur. — Je ne supporterai point une pareille disgrace ».

« Vous ne pouvez l'éviter, qu'en vous retirant sur-le-champ ».

« J'obéis, madame ; mais du moins tenez-moi compte de ma soumission à vos ordres, et permettez-moi d'espérer que, dans la suite, vous aurez moins de répugnance à m'accorder un tête-à-tête de quelques momens ».

Je fus choquée de la hardiesse de cette proposition, et je me préparois à y répondre, lorsque l'autre masque s'avança vers la portière en étouffant de rire, et en s'écriant : « Ah çà, j'ai fini ma besogne, notre vieille est en lieu de sûreté ; mais il nous faut décamper au plus vîte, sans quoi nous risquons d'être découverts ».

Sir Clément me quitta aussi-tôt, se jeta à cheval et partit : le capitaine le suivit après avoir donné quelques ordres aux domestiques.

J'étois très-inquiète du sort de madame Duval; je descendis d'abord du carrosse pour la chercher. Je demandai au domestique de me montrer le chemin qu'elle avoit pris; il me l'indiqua par signe. Je courus vers cet endroit, et bientôt je trouvai la pauvre femme assise dans un fossé. Un mouvement de pitié me fit voler à son secours. Elle sanglotoit, ou plutôt elle rugissoit de colère. Dès qu'elle m'apperçut elle redoubla ses cris, mais d'une voix si entrecoupée, qu'il n'y eut pas moyen de comprendre un mot de ce qu'elle disoit. Je sentis dans cet instant combien j'avois eu tort de favoriser, par mon silence, les projets du capitaine, et peu s'en fallut que je ne me récriasse contre sa barbarie. Je fis tout ce que je pus pour consoler madame Duval; je tâchai de la persuader que nous étions maintenant hors de danger, et je la suppliai de retourner avec moi au carrosse.

Elle ne me répondit rien, mais en écumant de rage, et en frappant des deux mains contre terre, elle me fit signe de regarder ses jambes.

Je vis alors qu'on les lui avoit liées avec une grosse corde qui étoit attachée à un arbre : je voulus défaire le nœud;

mais je ne pus en venir à bout, et je fus obligée de recourir au domestique. Pour éviter cependant à madame Duval la confusion de paroître dans cet état devant un valet, je lui demandai un couteau, qui me servit à couper la corde, et je réussis ainsi à la remettre sur pied. Mais quelle fut ma récompense ! elle ne fut pas plutôt relevée, qu'elle m'appliqua un rude soufflet. Cet acte de violence fut suivi d'un torrent d'injures et de reproches, qu'elle débita d'un ton fort inintelligible. Tout ce que je pus démêler, c'est qu'elle s'imaginoit que je l'avois quittée de bon gré : elle paroissoit persuadée d'ailleurs que ceux qui nous avoient attaqués, étoient effectivement des voleurs.

J'étois tout étourdie du coup que j'avois reçu, et je résolus d'abandonner madame Duval à sa fureur ; mais son extrême agitation et ses souffrances réelles me rendirent bientôt ma pitié. Je lui protestai que j'avois été empêchée malgré moi de la suivre, et que j'étois vraiment affligée du traitement qu'elle avoit essuyé.

Elle commença à se calmer un peu, et je la priai de nouveau de retourner dans la voiture, ou de permettre que je la

fisse

fisse avancer. Elle n'y consentit qu'après que je lui eus fait sentir qu'un plus long séjour dans cet endroit nous exposeroit à de nouveaux dangers : frappée de cette idée, elle se détermina enfin à partir.

Elle étoit dans un état effroyable, et je tremblois de la faire paroître devant les domestiques, qui, à l'exemple de leur maître, se préparoient à rire à ses dépens. Imaginez-vous une femme sortant d'un fossé, les cheveux hérissés, sans mouchoir, sans souliers, la robe déchirée, les jupes à moitié arrachées, le visage couvert de rouge, de sueur et de poussière, et vous trouverez que cette figure bizarre ne ressembloit guère à une créature humaine.

Ce que j'avois prévu arriva. Dès qu'elle parut, les domestiques pensèrent étouffer de rire ; je la pressai de monter au plus vîte en carrosse, pour l'empêcher de se donner en spectacle : mais toutes mes remontrances ne furent d'aucun effet, elle ne lâcha prise qu'après avoir querellé tout le monde de n'être point venu à son secours. Le domestique essaya de se justifier ; et, sans oser la regarder en face, il lui conta que les voleurs l'avoient menacé de lui brûler la cervelle, s'il s'avisoit de faire un seul pas ;

que l'un d'eux avoit veillé de près la voiture, et que l'autre s'étoit apparemment porté à ces excès, parce qu'il s'étoit vu trompé dans l'attente de faire une riche capture. Madame Duval fut assez crédule pour adopter cette idée.

Il me restoit à être sur mes gardes pour ne rien laisser échapper qui pût faire soupçonner le fond de cette scandaleuse histoire : une découverte de ce genre auroit amené une rupture ouverte avec le capitaine, et m'exposoit d'ailleurs à des désagrémens inévitables.

Un autre incident retarda encore notre départ. Madame Duval s'apperçut de la perte de ses boucles de cheveux : cette découverte donna lieu à des recherches et à de nouveaux emportemens.

Chemin faisant, sa colère se convertit en tristesse; elle lamenta sur son sort, et elle s'écria qu'elle étoit la plus malheureuse des créatures.

Dès que sa douleur fut un peu appaisée, je risquai de lui demander les détails de cette fâcheuse aventure : j'essaierai de rendre ce récit dans ses propres termes.

« Tout ce malheur ne seroit point arrivé, si ce faquin de valet ne nous avoit

point conseillé de nous dépouiller de nos bourses; car le voleur, voyant que je n'avois pas de quoi lui graisser la main, m'a tirée hors de la voiture, peut-être dans le dessein de m'assassiner. Il avoit une force de lion. Jamais personne ne fut maltraité comme moi; il m'a traînée tout le long du chemin dans la poussière, en m'accablant de coups. Que ne puis-je le voir tenailler et écarteler tout vif! Mais patience, il n'échappera pas la potence. Dès qu'il m'eut menée à l'écart, il me battit comme plâtre, sans qu'aucun de ces misérables valets soit accouru à mes cris. Puis, appuyant ses deux mains sur mes épaules, il m'a secouée de façon que j'en porterai les marques toute ma vie: tous mes os sont démis. J'ai eu beau faire du bruit et me débattre, le traître a continué à me secouer jusqu'à me réduire en marmelade. Mais laissez faire, dût-il m'en coûter mon dernier sol, j'aurai le plaisir de le voir pendre; je viendrai à bout de le découvrir, s'il reste encore une ombre de justice en Angleterre. Quand il a été las de me traiter de la sorte, il m'a saisie à brasse-corps, et m'a jetée dans le fossé. Pour le coup, je croyois que c'en étoit fait de moi. Il a étendu ses mains, et m'a fait encore une

fois signe de lui donner de l'argent. Le coquin étoit assez rusé pour ne pas prononcer un seul mot, afin de ne pas se trahir par la voix; mais je le retrouverai bien sans cela. Quand il a vu que je n'avois rien à lui donner, il a recommencé à me sangler de rudes coups; et après m'avoir appuyée contre un arbre, il a tiré une grosse corde de sa poche. J'étois prête à tomber en foiblesse; car je suis sûre que son intention étoit de m'étrangler. J'ai crié au meurtre, et je lui ai promis, dans l'angoisse où j'étois, que, pourvu qu'il épargnât ma vie, je ne le poursuivrois jamais, et ne parlerois à personne de ce qu'il m'avoit fait souffrir. Après avoir rêvé un moment à ce qu'il lui restoit à faire, il m'a forcée de m'asseoir dans le fossé, et il m'a lié les pieds comme vous l'avez vu: enfin, après m'avoir tiraillée par les cheveux, il s'est remis à cheval, toujours sans dire mot, et s'en est allé, espérant sans doute que je périrois dans la situation où il me laissoit ».

J'étois trop indignée contre le capitaine, pour faire attention à la partie comique de ce récit, et je détestois du fond de mon cœur les excès inhumains et inexcusables auxquels on avoit poussé

cette barbare plaisanterie. Je fis de mon mieux pour consoler madame Duval, et je lui dis que, puisque M. Dubois avoit eu le bonheur de s'échapper de sa prison, j'espérois que tout finiroit bien, quand elle seroit revenue de sa frayeur.

« Frayeur ! reprit-elle ; c'est-là le moindre mal. Je suis meurtrie depuis les pieds jusqu'à la tête, et jamais je ne rattraperai l'usage de mes jambes. La seule chose qui me réjouit, c'est que le traître n'a tiré aucun profit de ses cruautés ».

Les plaintes de madame Duval durèrent jusqu'à la fin de notre course. Rendues au château, nous rencontrâmes de nouvelles difficultés. La pauvre femme étoit impatiente de voir lady Howard et madame Mirvan, pour leur faire le récit de son aventure ; mais elle ne put point se résoudre de paroître dans l'état où elle étoit, en présence du capitaine et de sir Clément : elle étoit sûre que l'un et l'autre, loin d'avoir pitié de son sort, ne feroient que s'en divertir. Je fus chargée de prendre les devans, pour épier le moment où elle pourroit gagner l'escalier sans être apperçue de ses persécuteurs. Je réussis à m'acquitter de ma commission, ces messieurs ne jugeant

pas à propos de se montrer ; mais ils voulurent du moins contempler encore une fois cet ouvrage, et ils se cachèrent pour avoir le plaisir de voir passer madame Duval.

Elle se mit d'abord au lit, et prit quelques rafraîchissemens. Lady Howard et madame Mirvan eurent la complaisance de rester avec elle pour écouter le récit de ses malheurs. Miss Mirvan et moi nous nous retirâmes dans notre chambre : ainsi finit cette fatale journée.

La satisfaction du capitaine pendant le souper étoit sans bornes ; il s'applaudissoit du bon succès de son plan. J'en ai parlé cependant à madame Mirvan avec toute la franchise à laquelle ses bontés m'autorisent, et je l'ai priée de remontrer à son époux la dureté de ses pro-procédés. Elle m'a promis de saisir la première occasion pour lui en faire des reproches ; et elle s'en seroit acquittée sans délai, si les dispositions actuelles du capitaine avoient permis d'espérer le moindre effet de ses représentations. En attendant, si l'on machinoit encore quelque nouveau dessein pour tourmenter la pauvre madame Duval, je ne demeurerai sûrement pas spectatrice indifférente. Si j'avois pu prévoir que l'on en

viendroit à de telles extrémités, j'aurois parlé plutôt, aux risques de me brouiller avec le capitaine.

Madame Duval a gardé le lit toute la journée ; elle se dit froissée à mort.

Adieu, mon cher monsieur ; voilà une lettre d'une longueur digne de servir de pendant à celles que je vous ai écrites de Londres.

LETTRE XXXIV.

*Continuation de la lettre d'*ÉVELINA.

Howard-Grove, 15 mai.

LE capitaine est insatiable ; si nous le laissions faire, il tourmenteroit la pauvre madame Duval à mort : il ne connoît d'autre plaisir que celui de l'effrayer et de la mettre en colère, et il s'étudie nuit et jour à inventer quelque nouveau stratagême.

Madame Duval gardant encore le lit hier matin, ne descendit point pour déjeûner : le capitaine profita de son absence pour nous donner à entendre qu'il la croyoit suffisamment remise, et en

état de soutenir les fatigues d'une nouvelle attaque.

Il étoit facile de deviner son intention, et un coup-d'œil significatif jeté à sir Clément, aida encore à l'expliquer. Je résolus d'abord de prévenir de nouvelles entreprises de sa part, et je suivis madame Mirvan dans une salle voisine, pour la prier de s'employer en faveur de madame Duval, sans perdre de temps, auprès du capitaine. « Ma chère, me répondit-elle, je me suis déjà expliquée avec lui; mais tous mes efforts seront inutiles, tant qu'il sera encouragé par les conseils de son ami Clément ».

« Dans ce cas, répliquai-je, permettez que j'aille parler à sir Clément; je suis sûre qu'il se désistera de ses projets, si je l'en prie ».

« Prenez-y garde, ma chère; il est dangereux quelquefois de faire des prières aux hommes ».

« Eh bien! madame, souffrirez-vous donc que j'intercède pour madame Duval auprès du capitaine »?

« Volontiers, et même j'irai le trouver avec vous ».

Je la remerciai, et nous sortîmes ensemble pour le chercher. Il se promenoit dans le jardin avec sir Clément. Madame

Mirvan eut la bonté de se charger des premières ouvertures. « Voici, lui dit-elle, une suppliante que je vous amène ».

« Et que me veut-elle ? de quoi s'agit-il» ?

Je tremblois de le fâcher, et tout en bégayant je lui dis que j'espérois qu'il n'étoit pas question d'un nouveau plan pour tourmenter encore madame Duval.

« Un nouveau plan ! et croyez-vous que nous reprendrons encore une fois le premier ? non qu'il n'ait été excellent, mais je doute qu'elle y morde une seconde fois ».

« En effet, monsieur, elle n'a que trop souffert déjà, et vous me pardonnerez si je vous avoue qu'il est de mon devoir de faire tout ce qui dépend de moi pour prévenir de pareilles scènes dans la suite ».

Un air sombre et irrité couvrit son front aussi-tôt : il me tourna brusquement le dos, et me dit que je pouvois faire ce qu'il me plairoit ; mais qu'il m'assuroit que j'aurois lieu de me repentir de mon zèle plutôt que de m'en applaudir.

Cet accueil me déconcerta trop pour être tentée de répondre au capitaine ; mais comme je voyois que sir Clément défendoit ma cause avec chaleur, je me

retirai, et je les laissai discuter l'affaire entre eux.

Madame Mirvan, qui a toujours soin de fuir son mari quand il est de mauvaise humeur, me suivit d'abord, et me fit, avec sa politesse ordinaire, mille excuses du refus impoli que j'avois essuyé.

Je fis après cela une visite à madame Duval, que je trouvai levée et occupée à examiner les débris de sa garde-robe. Elle passa en revue toutes les pièces qui avoient servi à son ajustement le jour de sa malheureuse aventure ; chaque lambeau renouvela sa douleur, et lui fournit matière à de nouvelles lamentations. Elle est toujours très-fâchée contre le capitaine, uniquement parce qu'il se plaît à la tourner en ridicule.

Madame Mirvan est parvenue à lui faire renoncer au dessein de poursuivre en justice les prétendus voleurs. Une telle recherche n'auroit pu manquer de faire du bruit dans le voisinage et de compromettre le capitaine. Madame Mirvan a représenté à madame Duval l'inutilité de ses perquisitions, à moins qu'elle ne fût en état de donner des indices plus sûrs ; ce qui seroit d'autant plus difficile, qu'elle n'a ni vu ni entendu parler ceux qui l'ont attaquée.

Madame Duval, en me rapportant ces détails, se plaignit amèrement de la dureté de son sort, qui lui ôtoit même jusqu'au plaisir de se venger. Elle protesta cependant qu'elle *n'empocheroit pas lâchement* l'affront qu'elle avoit reçu ; mais qu'elle se consulteroit avec M. Dubois sur les mesures qui lui restoient à prendre contre les coupables.

Pendant cette conversation elle acheva sa toilette : jamais je ne vis une femme aussi difficile à contenter, et d'une coquetterie aussi raffinée ; le soin de se parer semble être sa première occupation.

En la quittant je rencontrai sir Clément, qui, d'un air fort empressé, me demanda un moment d'entretien. Il ajouta que les choses importantes qu'il avoit à me communiquer, rendoient cette complaisance indispensable ; et sans attendre ma réponse, il me conduisit au jardin : je refusai absolument de le suivre plus loin que jusqu'à la porte.

Il prit un visage sérieux, et me dit d'un ton de voix fort grave : « Enfin, miss Anville, je me flatte d'avoir trouvé un moyen de vous obliger, et je vais le mettre en usage, quelque peine qu'il m'en coûte.

Je le priai de s'expliquer.

« J'ai vu le zèle avec lequel vous vous êtes employée en faveur de madame Duval, et j'ai été sur le point de reprocher au capitaine sa conduite barbare ; mais je dois éviter de me brouiller avec lui, de peur qu'il ne m'interdise l'entrée d'une maison que vous habitez. J'ai fait tous mes efforts pour l'engager à renoncer à un nouveau projet qu'il médite ; mes représentations ont été inutiles, et même il m'a été impossible de lui arracher son secret : ainsi j'ai résolu de chercher un prétexte pour quitter incessamment ce château, qui m'est devenu si cher, qui renferme tout ce que j'ai de plus précieux au monde ; je retourne à Londres, pour laisser au caractère impétueux du capitaine le temps de se ralentir ».

Il s'arrêta, et je gardai le silence ne sachant que répondre. Il prit ma main et la baisa : « Faut-il donc vous quitter, miss ; sacrifier volontairement le plus grand bonheur de ma vie, sans être honoré d'un seul mot, d'un seul regard d'approbation » ?

Je retirai ma main, et je lui répondis en souriant : « Vous connoissez trop bien, monsieur, le mérite de votre complai-

sance, pour qu'il soit nécessaire que je l'apprécie encore ».

« Charmante créature ! avec tant d'esprit, avec tant de perfections, suis-je le maître de vous quitter ? n'y auroit-il pas un moyen » ?

« Comment, monsieur, vous repentez-vous si vîte du bien que vous prétendiez faire à madame Duval » ?

« A madame Duval ! cruelle, vous ne souffrez donc pas seulement que je vous fasse honneur du sacrifice auquel je vais me résoudre » ?

« Monsieur, vous l'attribuerez à qui il vous plaira, mais je suis trop pressée pour demeurer plus long-temps avec vous » ?

Je voulus m'en aller, mais il me retint de force : « Si je ne suis donc pas assez heureux pour obliger miss Anville, elle ne sera pas surprise que je cherche à m'obliger moi-même ; et si mon projet n'obtient pas l'approbation de celle pour qui il étoit formé, je l'abandonne, puisque de tout côté j'y trouve du désavantage ».

Nous gardâmes tous deux le silence pendant un moment ; j'aurois été fachée de voir échouer un plan qui rompoit si efficacement les mesures du capitaine,

et en même temps je ne voulus point désobliger sir Clément. Peut-être, sans les remontrances de madame Mirvan, aurois-je accepté sa proposition sur le champ. Cependant, comme il insistoit sur une réponse, je lui dis d'un ton ironique : « J'aurois cru, monsieur, que la haute idée que vous attachez à vos services suffiroit pour vous dédommager ; mais, puisque je me suis trompée, il faut bien que je vous en remercie moi-même. En voilà assez, j'espère, pour vous contenter.

« La plus aimable des femmes », reprit-il.... mais je ne lui laissai pas le temps d'achever, et je me retirai promptement.

Miss Mirvan ne tarda pas à m'informer que sir Clément venoit de recevoir une lettre qui l'obligeoit à partir sans délai, que sa chaise étoit même déjà commandée. Je crus devoir la mettre au fait des raisons qui donnoient lieu à ce prompt départ. Je n'ai point de secret pour cette aimable fille, et c'est de bien bon cœur que je l'ai choisie pour ma confidente.

Au dîné nous nous apperçûmes tous de l'absence de sir Clément ; car, malgré la légèreté de sa conduite à mon

égard, je dois avouer qu'il est de bonne société et d'un commerce agréable. Le capitaine sur-tout est désolé d'avoir perdu le compagnon de ses exploits; il ne dit plus le mot. Madame Duval, au contraire, qui commence à reparoître en public, est enchantée de ne plus voir un de ses puissans antagonistes.

On nous a rapporté l'argent que nous avions laissé en dépôt chez le fermier. Combien de peines et de soins il doit en avoir coûté au capitaine pour tramer cette entreprise scandaleuse! Mais il court grand risque d'être découvert. Madame Duval a reçu ce matin une lettre de M. Dubois, et elle est fort intriguée de ce qu'il ne parle pas de son emprisonnement. Jusqu'ici elle s'imagine que son ami a ménagé ce silence, de peur que sa lettre ne fût interceptée.

Je n'ai pas trouvée une seule fois l'occasion de demander à sir Clément des nouvelles de mylord Orville; il me semble qu'il en auroit bien pu dire un mot de son propre chef. Il est singulier aussi que madame Mirvan n'ait pas pensé à s'informer de ce cavalier, auquel elle a fait cependant une attention particulière.

Maintenant toutes mes idées se tour-

nent involontairement vers cette réponse que nous attendons de Paris. La visite de sir Clément a du moins contribué à me distraire, dans un moment où j'avois besoin de dissiper mes chagrins; je dois donc lui savoir gré de ce qu'il a si bien pris son temps. Adieu, mon cher monsieur.

LETTRE XXXV.

Sir JOHN BELMONT *à lady* HOWARD.

Paris, 11 mai.

MADAME,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je ne perds pas un instant pour y répondre.

On peut passer pour saint et avoir bien des défauts; on peut également être peint sous les couleurs les plus odieuses, sans être dépouillé de tout sentiment d'humanité. C'est, madame, une vérité dont je me flatte de vous convaincre dans peu, relativement à M. Villars et à moi.

Quant à la jeune demoiselle qu'il se propose de me présenter si obligeamment, je lui souhaite tout le bonheur auquel elle semble avoir des droits par la protection dont vous l'honorez; et pourvu seulement qu'elle ait une partie du mérite de la personne à laquelle vous la comparez, madame, je ne doute pas que M. Villars ne réussisse aisément à établir sa fortune dans la suite; mais je lui conseille de s'adresser autre part que chez moi, puisque je le dispense volontiers de la préférence dont il lui plaît de me favoriser, &c.

JOHN BELMONT.

LETTRE XXXVI.

ÉVELINA *à* M. VILLARS.

Howard-Grove, 6 mai.

TOUT est dit, mon cher monsieur! la lettre attendue avec tant d'impatience est enfin arrivée, et mon arrêt est prononcé. Je n'ai point de paroles pour vous

décrire le poids de la douleur qui m'accable. Vous, qui connoissez mon cœur, qui l'avez formé, vous sentirez aisément quelle doit être ma situation dans ce moment décisif.

Rebutée, rejetée pour jamais par celui auquel j'appartiens de plein droit, vous demanderai-je encore votre protection ? Non, monsieur, je n'offenserai point votre générosité par une prière qui sembleroit impliquer des doutes ; je sais que vos bras paternels me sont encore ouverts ; je sais que votre premier souhait est d'adoucir mes chagrins ; et puisque vous me restez seul pour toute consolation, je suis plus sûre que jamais de vos bontés.

Je tâche de supporter ce coup avec résignation, et vos conseils me sont déjà d'un grand secours, même avant que je les aie reçus ; mais jusqu'ici cette secousse est trop forte pour mon pauvre cœur. Quelle lettre, monsieur, de la part d'un père ! Il faudroit que je fusse sourde à la voix de la nature, si j'étois insensible à l'abandon auquel il me condamne. Je n'ose vous avouer, je n'ose m'avouer à moi-même, toutes les idées qui m'assiègent quelquefois, et j'ai de la peine à m'en défendre ; la dureté de ce procédé

m'inspire des sentimens qui sont difficiles à *concilier* avec mon devoir. Qu'il me soit permis cependant de vous le demander, cette réponse ne pouvoit-elle pas être adoucie? Ne suffisoit-il pas de me renoncer pour toujours, sans me traiter avec mépris, sans ajouter une si cruelle dérision?

Mais, tandis que je vous entretiens de l'impression que cet événement produit sur mon ame, je ne puis m'empêcher de faire un retour sur ce père lui-même; hélas! comment pourra-t-il supporter les angoisses qu'il se prépare pour le temps? mon cœur saigne pour lui toutes les fois que je fais cette réflexion.

Et dans quels termes il parle de vous, mon protecteur, mon ami, mon bienfaiteur! Juste ciel! quelle récompense pour tant de bontés!

En vain je cherche à détourner mes pensées d'un sujet aussi affligeant; je prévois malheureusement que cette lettre ne terminera point la querelle, quoiqu'elle renverse d'un seul coup toutes mes espérances. Madame Duval est résolue de n'en pas demeurer là; elle est extrêmement irritée, et elle proteste que sir Belmont *n'en sera pas quitte à si bon marché*: ce sont ses propres ex-

pressions; elle regrette la facilité avec laquelle elle a abandonné la direction de cette affaire *à des gens qui ne s'y entendoient pas*, elle *jure* qu'elle ne prendra plus conseil que d'elle-même.

Je me suis récriée, comme de raison, contre ses projets violens, et je l'ai suppliée de nous épargner des poursuites qui ne serviront qu'à aigrir les esprits; je lui ai représenté que ce ménagement est d'autant plus convenable, que la lettre de sir Belmont semble insinuer qu'il se propose de reprendre cette affaire dans la suite avec lady Howard. Tous mes efforts ont été inutiles: madame Duval s'est attachée à un plan dont l'idée seule m'effraie déjà; elle prétend me conduire à Paris, me présenter à mon père, et me faire justice sur les lieux même. Je ne connois pas l'art d'appaiser cette femme; mais pour tout au monde je ne souffrirai pas d'être traînée ainsi sous les yeux redoutables d'un père que je n'ai jamais vu.

La tournure fâcheuse que cette négociation a prise, semble consterner lady Howard et madame Mirvan; elles redoublent d'attention pour moi: ma cher Marie, l'amie de mon cœur, fait tous ses efforts pour me consoler; quel-

quefois elle manque son but, mais alors elle partage mes peines.

Je suis fort aise de ce que le départ de sir Clément Willoughby ait précédé l'arrivée de la lettre. La confusion générale qui règne dans la maison n'auroit pas manqué de lui révéler un secret, que je suis plus intéressée que jamais de voir ensevelir dans le plus profond oubli.

Lady Howard me conseille de ménager madame Duval, mais elle désapprouve la démarche qu'elle médite. Je mourrois plutôt que de l'accompagner dans ce voyage. Cependant elle est d'un caractère si violent, qu'elle eût souhaité de partir sur l'heure avec moi, si lady Howard ne lui avoit fait sentir que je ne pouvois pas quitter sa maison sans votre consentement.

Ce refus l'a beaucoup indisposée, et les railleries que le capitaine y a ajoutées, l'ont poussée au point de déclarer que, si dans votre première lettre vous persistiez à lui disputer le droit de me diriger selon son bon plaisir, elle se rendroit incessamment à Berry-Hill, *pour vous apprendre à connoître qui elle est.*

Si effectivement madame Duval pen-

soit à réaliser cette menace, j'en aurois de l'inquiétude ; les emportemens de cette femme et la volubilité de sa langue, ne sont pas faits pour vous.

Incapable d'agir par moi-même, ou de discerner la route qu'il me convient de suivre, que je suis heureuse d'avoir un ami tel que vous, duquel il m'est permis de prendre conseil ! Adieu, mon cher monsieur ; dussé-je être rejetée et méprisée par tout le monde, vous me resterez du moins.

LETTRE XXXVII.

M. Villars *à* Évelina.

Berry-Hill, 5 mai.

Ne vous laissez point abattre, ma chère Evelina, par un coup du sort, dont vous n'êtes pas responsable. Ce n'est point pour avoir manqué à vos devoirs, ni même par inconsidération, que vous vous êtes attiré la disgrace qui vous afflige ; vous êtes à l'abri de tout reproche, cela doit vous suffire. Munissez-vous, mon enfant, du courage

qu'inspire l'innocence, et laissez votre tristesse à celui qui en est l'auteur; il ne sentira que trop un jour les remords de sa conscience.

Ce que sir Belmont dit de moi dans sa lettre, m'est absolument inintelligible; mon cœur, j'ose le dire, ne me reproche aucun vice : mais ai-je jamais prétendu passer pour un homme *sans tache?* Quoi qu'il en soit, il semble nous promettre dans la suite une explication plus précise: j'attendrai cette époque; et s'il paroissoit alors que j'aie contribué, par ma faute, aux calamités que nous pleurons aujourd'hui, je serai tout aussi frappé de cette découverte que ceux de mes amis qui mettent le plus de confiance en ma probité.

Cette autre phrase où il parle *de la fortune que je pourrois vous trouver dans la suite*, passe également mon intelligence. — Mais je m'abandonne à des réflexions qui naturellement doivent rouvrir les plaies de votre cœur. — Je finirai par vous faire remarquer qu'il règne dans toute cette lettre un air de mystère que le temps seul peut expliquer.

Le projet de madame Duval est tel qu'on devoit l'attendre d'une femme ennemie de toute contradiction, et d'ail-

leurs entièrement incapable de sentir la délicatesse de votre position. J'approuve très-fort la répugnance que vous lui avez témoignée pour l'exécution de son plan, et votre façon de penser à cet égard est parfaitement d'accord avec la mienne. Que madame Duval entreprenne seule ce voyage, et personne ne s'y opposera. Ce seroit le plus sûr moyen de rendre à mon Evelina cette heureuse tranquillité que sa présence a renversée. Quant à la visite qu'elle me destine, je l'en dispenserois volontiers sans doute; mais si elle est décidée à ne pas se contenter du refus que je lui ferai par lettre, elle peut venir prendre celui que je lui prépare de bouche.

Les détails que vous me rapportez du séjour de sir Clément Willoughby, me font souhaiter plus que jamais votre prompt retour. Je suis peu surpris de l'opiniâtreté qu'il met dans ses assiduités; mais je suis choqué des familiarités dont il les accompagne. Vous ne sauriez, ma chère, être trop sur vos gardes; cet homme est d'un caractère à tirer avantage de la moindre imprudence que vous pourriez commettre. Il ne vous suffit pas d'être réservée avec lui, sa conduite exige du ressentiment; et s'il s'avisoit encore,

encore, comme il n'y manquera pas, de vous proposer des entrevues particulières, marquez-lui votre mépris et votre mécontentement, dans des termes qui soient capables de lui faire changer de manières. D'ailleurs, je vous préviens que si ses visites étoient répétées, votre séjour à Howard-Grove ne pourra plus être de longue durée ; lady Howard sera la première à reconnoître que votre départ deviendroit nécessaire.

Adieu, mon cher enfant : n'oubliez pas de présenter mes devoirs à la famille respectable à laquelle nous avons tant d'obligations.

LETTRE XXXVIII.

M. VILLARS à *Lady* HOWARD.

Berry-Hill, 27 mai.

MADAME,

La visite de madame Duval, que j'ai à vous annoncer aujourd'hui, ne sauroit être une nouvelle inattendue pour vous, elle n'aura pas manqué de vous informer

de ses desseins avant son départ. J'aurois desiré d'être dispensé de cette entrevue, mais je n'ai pu l'éviter décemment; il n'étoit guère possible de renvoyer cette dame sans l'entendre.

Elle me dit qu'elle s'étoit déterminée à faire le voyage de Berry-Hill d'après la défense que j'ai faite à sa petite-fille de la suivre à Paris, et elle me demanda raison de l'autorité que je prétendois m'attribuer. Pour peu que j'eusse été disposé d'entrer en contestation avec elle, je l'aurois trouvée prête à disputer les titres valables que j'aurois pu alléguer; mais mon intention étant d'éviter des débats inutiles, je pris le parti de l'écouter tranquillement; et lorsque je remarquai qu'elle étoit lasse de parler, je la priai du plus grand sang-froid de me mettre au fait du motif de sa visite.

Elle me répondit qu'elle venoit pour me démettre du pouvoir que je m'étois arrogé sur sa petite-fille, et elle protesta qu'elle ne quitteroit point ma maison sans y avoir réussi.

Je m'abstiendrai de vous rapporter, madame, les détails de cette conversation désagréable; je me bornerai à vous rendre compte du résultat de notre entrevue.

Madame Duval voyant que j'étois fermement résolu de m'opposer au départ de miss Evelina pour Paris, insista sur ce que ma pupille demeurât du moins avec elle à Londres jusqu'au retour de sir Belmont. Je combattis ce nouveau projet avec toute la force dont j'étois capable ; mais mes représentations n'aboutirent à rien, je perdis mon temps et elle sa patience : elle finit par me déclarer que de ce pas elle iroit faire son testament pour léguer à des étrangers tout son bien, qu'elle laisseroit sans cela à sa petite-fille.

Cette menace auroit produit peu d'effet sur moi ; je suis persuadé depuis long-temps, qu'avec le seul nécessaire que je puis lui assurer, mon Evelina seroit aussi heureuse que si elle étoit riche à millions ; mais l'incertitude de son sort m'empêcha de suivre à la lettre le plan que je m'étois prescrit. Les liaisons qu'elle pourroit former dans la suite, le genre de vie pour lequel elle pourroit être réservée, la famille où elle pourroit entrer un jour, toutes ces raisons ajoutèrent du poids aux menaces de madame Duval ; et, après des discussions infiniment fatigantes, cette femme intraitable m'arracha enfin la promesse

de lui céder ma pupille pour un mois.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais accordé une demande d'aussi mauvaise grace et avec plus de répugnance. Je n'avois que trop de raisons pour persister dans mon refus ; le caractère emporté de la Duval, ses bassesses, sa grossière ignorance, ses liaisons de famille, les mauvaises sociétés qu'elle fréquente, voilà, je crois, des objections plus que suffisantes. Mais, d'un autre côté, avois-je le droit de frustrer mon Evelina d'un héritage immense qui dépendoit de mon consentement ? Cette seule considération m'a décidé ; et nous nous sommes quittés très-mécontens l'un de l'autre.

Il me reste à vous remercier, madame, de toutes les bontés que vous avez eues pour ma pupille pendant son séjour à Howard-Grove, et à vous prier de la laisser partir lorsque madame Duval jugera à propos de réclamer la promesse qu'elle m'a extorquée.

Je suis, &c.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE XXXIX.

M. VILLARS à ÉVELINA.

Berry-Hill, 28 mai.

MADAME Duval a réussi à m'arracher un consentement qui me coûte bien des regrets. Vous quitterez, ma chère, la respectable lady Howard, pour retourner dans une ville où je n'espérois pas de vous voir rentrer de si-tôt. Hélas ! mon enfant, faut-il que nous soyons si souvent les esclaves du préjugé et des circonstances ! faut-il céder au torrent, lors même que la raison désapprouve notre conduite ! Vous sentez bien que cette résolution doit avoir été déterminée par de grands motifs ; et puisque l'affaire est une fois conclue, tâchons du moins d'en tirer le meilleur parti possible.

Voici le moment de vous armer plus que jamais de prudence ; le mois que vous allez passer avec madame Duval, sera pour vous un temps d'épreuve. Quand même elle ne seroit pas capable

de vous donner de mauvais conseils par méchanceté, vous devez pourtant être sur vos gardes, et vous défier de son peu de jugement. Accoutumez-vous à juger et à agir par vous-même; et si l'on vous proposoit des démarches ou des projets incompatibles avec votre devoir, rejetez-les hardiment, et ne risquez point, par une trop grande facilité, d'encourir la censure du public, et de vous préparer des regrets pour l'avenir.

Ayez des attentions pour madame Duval; mais fuyez autant que vous pourrez ses sociétés : les personnes qu'elle fréquente ne sont ni d'un rang, ni d'une éducation à vous faire honneur. Souvenez-vous, mon Evelina, qu'une bonne réputation est ce qu'une femme a de plus cher au monde; mais aussi rien de plus délicat et de plus fragile! la moindre tache suffit pour la flétrir.

Adieu, mon enfant; je ne retrouverai le repos que dans un mois.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE XL.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Londres, 6 juin.

Je vous écris de nouveau, mon cher monsieur, de cette grande ville. Hier matin j'ai eu la douleur de quitter nos amis de Howard-Grove, et il me tarde déjà de les revoir. Lady Howard et madame Mirvan prirent congé de moi, en me donnant les preuves les plus flatteuses de leur affection. Les adieux de Marie étoient déchirans : que cette séparation nous parut dure ! J'ai promis à cette excellente fille de lui écrire régulièrement par chaque courrier ; je mettrai dans cette correspondance la même franchise et la même confiance dont vous me permettez de faire usage dans la nôtre.

Je n'ai pas à me plaindre du capitaine ; il m'a traitée avec honnêteté : mais il n'a pas discontinué de se quereller avec madame Duval jusqu'à la dernière minute. Au moment où j'allois monter en voiture, il me tira à part, et me dit : « Ecoutez,

miss Anville, j'ai une grace à vous demander; c'est de nous marquer mot à mot ce que la vieille Française dira lorsqu'elle saura que tout ceci n'a été qu'un jeu. N'oubliez pas non plus de nous donner des nouvelles de ce gros lourdaud de Dubois ».

Je lui répondis que je ferois mon possible pour le satisfaire; mais cette commission me déplaît beaucoup, et je m'en acquitterai mal: je ne suis pas faite au métier de rapporteur, et je ne suis guère tentée de me mêler des extravagances du capitaine.

Dès que nous fûmes parties, madame Duval exprima son contentement dans un monologue que je vais vous transcrire: « Dieu soit loué, m'en voici dehors! Quel séjour que ce Howard-Grove! Non, jamais je n'y retournerai! trop heureuse d'en être échappée saine et sauve; car depuis le moment où j'ai mis les pieds dans cette maison, il n'y a sorte de guignon que je n'aie éprouvé. D'ailleurs, c'est bien l'endroit le plus triste qui puisse exister dans toute la chrétienté; nul divertissement, nuls plaisirs ».

A cette exclamation succédèrent des plaintes amères sur le sort de M. Dubois;

et des conjectures sur l'accident qui lui étoit arrivé, occupèrent madame Duval pendant tout le reste du voyage.

Je lui demandai dans quel quartier de Londres nous logerions. Elle me répondit qu'elle avoit chargé M. Branghton de nous chercher des chambres, et qu'elle lui avoit donné rendez-vous dans l'auberge où nous descendrions. Le cocher nous mena donc dans le Bishopsgate-Street, où nous trouvâmes M. Branghton. Il nous reçut poliment; mais il marqua quelque surprise de me voir arriver avec sa tante: il ne savoit pas que je serois du voyage. Madame Duval ne tarda pas à s'expliquer à mon égard. « Il faut que vous sachiez, dit-elle à M. Branghton, que je me propose d'emmener cette jeune fille à Paris, pour lui faire voir le monde, et pour la former un peu: d'ailleurs, j'ai encore d'autres desseins sur elle, dont je vous instruirai plus en détail. Mais vous imagineriez-vous que ce vieux curé dont je vous ai parlé quelquefois, a voulu la retenir. Je compte cependant qu'il me paiera son refus; car je partirai avec elle sans dire le mot à personne ».

J'étois stupéfaite d'une pareille ouverture; mais toujours suis-je heureuse

d'avoir découvert les sentimens de madame Duval; je prendrai mes précautions en conséquence, et je me garderai bien de la suivre hors de ville.

Après ces préliminaires, elle fit à M. Branghton le récit d'une grande partie des événemens qui ont rendu son séjour à Howard-Grove si remarquable. L'aventure du vol, comme vous pensez, ne fut point oubliée. Elle donna lieu à une explication. M. Branghton assura sa tante, que, depuis son départ, M. Dubois n'avoit point quitté Londres; qu'il étoit logé chez lui, et qu'il n'avoit point été en prison; que même il ne lui étoit arrivé aucun accident de cette espèce.

Ces informations lui ouvrirent les yeux tout d'un coup, et elle commença à se persuader que toute cette aventure n'étoit qu'un jeu inventé par le capitaine: là-dessus, des emportemens horribles; elle me fit un millier de questions l'une sur l'autre. Mon embarras étoit visible; mais sa colère ne lui permit pas d'y faire attention. La vengeance fut son premier cri de guerre, et elle résolut de se rendre dès le lendemain chez un juge de paix, pour intenter procès au capitaine.

M. Branghton ayant dit que sa famille et M. Dubois nous attendoient chez lui,

on fit avancer un fiacre qui nous transporta à Snow-Hill.

La maison de M. Branghton est petite et incommode, à la boutique près qui est vaste et belle. On nous conduisit au second; car les appartemens du premier étoient occupés, à ce qu'on nous disoit, par un nommé M. Smith. Nous trouvâmes la famille Branghton et un jeune homme que je ne connoissois pas. L'accueil que je reçus ne fut pas absolument gracieux, et on ne me cacha point que j'étois un hôte inattendu.

M. Dubois m'apperçut d'abord en entrant: « Ah, mon Dieu! s'écria-t-il, vous voilà, mademoiselle »?

Le jeune Branghton. « Oh! bonté, oui; c'est miss elle-même ».

Miss Polly. « Je ne me serois jamais doutée de sa visite ».

Miss Branghton. « Et moi non plus, assurément, sans quoi je ne l'aurois point reçue dans une chambre comme celle-ci; j'en suis vraiment honteuse, je n'attendois que ma tante seule. Après tout, c'est votre faute, Tom: vous savez que j'ai voulu demander à M. Smith de nous céder son appartement, vous m'en avez empêchée; et voilà comme vous faites toujours, grogneur que vous êtes ».

Le jeune Branghton. « Eh ! quel mal y a-t-il ? ne diroit-on pas que miss n'a jamais monté à un second étage » !

Je les priai de ne point se déranger le moins du monde pour l'amour de moi, et je les assurai que toute chambre m'étoit égale.

Miss Polly. « Eh bien ! la première fois que vous reviendrez, miss, nous vous recevrons dans la chambre de M. Smith ; elle est au premier, très-jolie et très-bien meublée ».

Miss Branghton. « A dire vrai, je ne m'imaginois pas que la cousine viendroit nous voir en été ; cela n'est pas du bon ton, et vous ne pouvez pas nous quitter décemment qu'en septembre, après l'ouverture des théâtres ».

Telle fut la réception qu'on me fit, et je suppose, monsieur, que vous ne la trouvez pas excessivement *cordiale*. Madame Duval gronda sévèrement M. Dubois, de ce qu'il avoit négligé de lui donner de ses nouvelles ; après quoi elle se mit à conter l'histoire de ses malheurs, ce qui attira l'attention de toute la compagnie.

Ce récit produisit des impressions très-différentes ; M. Dubois l'écouta en frémissant, et il l'interrompit à tout mo-

ment par les gestes et les exclamations les plus lamentables. Les jeunes demoiselles semblèrent s'intéresser véritablement à leur tante, mais le sieur Branghton fils et l'étranger ne firent que s'en moquer. Madame Duval étoit trop échauffée pour les observer; mais lorsqu'elle dit qu'elle avoit été liée et jetée dans un fossé, le jeune Branghton ne put se retenir plus long-temps, et fit de grands éclats, en protestant que ce conte lui paroissoit des plus plaisans : son ami ne fut pas plus modéré que lui, et leur mauvais exemple entraîna également les demoiselles Branghton ; de sorte que la pauvre madame Duval fut entièrement décontenancée et étourdie par les démonstrations d'une joie aussi déplacée.

Il y eut un moment de rumeur; d'un côté madame Duval étoit en fureur; M. Dubois avoit un air tout ébahi; M. Branghton père grondoit : de l'autre, ses filles ricanoient, et les deux messieurs qui avoient donné le ton à tout ceci continuoient hardiment leurs éclats; en un mot, cette scène étoit digne de Bedlam. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que M. Branghton parvint à rétablir l'ordre, moyennant quelques mauvaises excuses qu'il obligea les rieurs de faire à

madame Duval. Elle ne voulut les accepter, ni cónsentir à poursuivre son récit, qu'après qu'on l'eut assurée que ce n'étoit pas d'elle, mais du capitaine seul, qu'on s'étoit moqué. Cette défaite l'appaisa un peu, et elle reprit le fil de son histoire, qu'elle acheva tant bien que mal, non sans qu'il en coûtât bien des efforts aux jeunes gens pour l'écouter avec décence jusqu'au bout.

M. Branghton prenant la chose fort à cœur, prouva que le cas étoit de nature à être poursuivi en justice ; et que puisque madame Duval avoit couru danger de mort, elle étoit en droit de réclamer les dommages qu'il lui plairoit. Il lui proposa le juge de paix Fielding pour conduire cette affaire.

Madame Duval saisit cette idée avec beaucoup d'empressement, et déclara qu'elle ne perdroit point de temps pour tirer vengeance du capitaine, dût-il lui en coûter la moitié de son bien : « Car, ajouta-t-elle, quoique je n'estime point l'argent, dont Dieu merci je n'ai pas besoin, je ne souhaite rien de plus que de me venger de ce misérable ; il a une dent contre moi, sans que je sache pourquoi, et depuis qu'il me connoît, il n'a cessé de me jouer toutes sortes de tours ».

Après le thé, miss Branghton me confia que l'inconnu que je voyois avec eux, étoit l'amant de sa sœur, qu'il se nommoit Brown, et qu'il étoit chapelier de sa profession. Elle me mit au fait de plusieurs autres particularités à l'égard de sa personne et de sa famille, et ne cessa de déclamer contre un parti si peu sortable. Elle alla jusqu'à dire que sa sœur étoit absolument sans cœur et sans ambition ; que de son côté, elle auroit préféré cent fois de mourir fille, plutôt que d'épouser un homme qui ne fût pas de façon. « Ce n'est pas, continua-t-elle, que ma sœur fasse grand cas de son amant ; seulement elle s'est mis en tête d'être mariée avant moi, et voilà pourquoi elle se presse tant : mais qu'elle aille son train ; je ne prétends pas me mettre dans son chemin, dussé-je n'être jamais mariée ! »

Je ne fus pas plutôt débarrassée de cette confidente, que miss Polly eut son tour en me révélant les secrets de sa sœur. Elle m'assura, avec un air de complaisance, que celle-ci étoit extrêmement jalouse de ce qu'elle lui enlevoit son droit d'aînesse. « C'est du moins, me dit-elle, ce que je lui fais accroire ; car au fond je ne me soucie pas trop

de M. Brown, que je ne trouve pas absolument de mon goût. Qu'en pensez-vous, miss »?

Je lui fis sentir que je n'étois guère capable de juger du mérite d'un homme que je ne connoissois pas.

« Mais encore, vous pouvez en dire quelque chose ».

« Excusez, je n'aime point à juger sans connoissance de cause ».

« Vous paroît-il bel homme du moins? Il y a des gens qui soutiennent qu'il est d'une figure agréable; mais, quant à moi, je l'ai toujours trouvé fort laid. N'êtes-vous pas de mon avis, miss »?

« Point du tout; il me semble au contraire qu'il n'est pas mal ».

« Pas mal! et je l'espère, s'il vous plaît; en quoi donc auroit-il le malheur de vous déplaire »?

« En rien au monde; vous ne m'avez pas comprise ».

« Aussi, seriez-vous bien méchante si vous y trouviez à redire. Biddy dit, à la vérité, que M. Brown est un homme dont on ne dit rien, mais c'est le dépit qui la fait parler. Il faut que vous sachiez qu'elle est furieuse de me voir recherchée avant elle; mais elle est d'une fierté qui chasse tous les amans, et je

lui ai prédit plus d'une fois qu'elle mourra fille. Le fait est, qu'elle s'est mis de l'amour en tête pour un certain M. Smith, qui loge chez nous ; c'est un élégant qui ne voudra jamais d'elle ; j'en suis d'autant plus sûre, qu'il a dit l'autre jour à M. Brown, qu'il déteste le mariage ».

« Avez-vous communiqué cette découverte à votre sœur ? »

« Oui, sans doute, mais elle n'y ajoute pas foi, il faut la laisser faire ; si elle est dupe ensuite, tant pis pour elle ».

Je vis arriver avec plaisir le moment où il fallut nous retirer. M. Branghton nous prévint qu'il nous avoit choisi des chambres dans Holborn, pour avoir le plaisir de nous conserver dans le voisinage : il eut la complaisance de nous y conduire.

Nous sommes logées assez commodément dans la maison d'un bonnetier. Quel bonheur que je sois si peu connue ! il s'en faut bien que ma situation soit digne d'envie : tout ce que je souhaite, c'est de ne rencontrer aucune des connoissances que madame Mirvan m'a fait faire précédemment à Londres.

Ce matin, madame Duval, accom-

pagnée de toute la famille des Branghton, s'est rendue chez un juge de paix, pour faire ses plaintes contre le capitaine. On m'a pressée beaucoup d'être de la partie, et je ne l'ai échappé qu'avec peine. J'attendois avec inquiétude le résultat de cette démarche, car je prévoyois qu'elle pourroit susciter à l'excellente madame Mirvan des embarras fâcheux : heureusement l'affaire n'a point réussi ; le juge a représenté à madame Duval, que puisqu'elle n'avoit ni vu le visage, ni entendu la voix de celui qui l'a attaquée, elle étoit dépourvue entièrement de preuves, et qu'il ne lui restoit guère de probabilités pour obtenir gain de cause, à moins qu'elle ne pût produire des témoins. M. Branghton, de son côté, est d'avis que ce procès pourroit devenir long et coûteux, et que d'ailleurs le succès en seroit douteux. Ainsi il faut y renoncer. Madame Duval a acquiescé à la décision de ces deux experts, mais non sans murmurer. Elle se promet bien de prendre de meilleures précautions à l'avenir, s'il lui arrivoit encore d'être attaquée par des voleurs.

Voilà donc enfin cette ridicule affaire terminée, sans que nous en ayons des suites plus sérieuses à craindre.

Adieu, monsieur; mon adresse est chez le sieur *Damkins, bonnetier, dans le Holborn.*

LETTRE XLI.

ÉVELINA *à miss* MIRVAN.

Holborn, 7 juin.

COMMENT vous exprimer ma reconnoissance pour tant de marques d'affection dont vous m'avez comblée, vous, ma douce amie, votre respectable mère et l'excellente lady Howard! Comment vous exprimer les regrets dont j'étois pénétrée en quittant des amies aussi tendres et aussi généreuses, auxquelles j'ai trouvé des sentimens qui font autant l'éloge de leur cœur, qu'ils honorent celle qui a été l'objet de leur bonté! Mais pour ne pas tomber dans des redites, je vous renvoie à la lettre que je viens d'écrire à madame Mirvan; elle contient une foible expression de mes remercîmens. Quant à vous, ma chère, je vous les épargnerai entièrement, puisque vous me les avez défendus; mais vous ne m'empê-

cherez point de conserver le souvenir de ce que je vous dois. Je passe à d'autres objets, pour ne pas blesser votre délicatesse en appuyant trop sur celui-ci.

O ma chère Marie! Londres n'est plus cette ville où je goûtois tant de satisfaction lorsque j'y étois avec vous : tout y a pris pour moi une face nouvelle; ma position n'est plus la même : je ne retrouve plus mes sociétés ; je ne suis plus logée avec une amie de cœur : tout a changé ; tout justifie le dégoût que j'ai eu pour ce voyage.

Londres est aujourd'hui un désert à mes yeux. Cette apparence de gaîté et de grandeur que j'ai tant vantée, a disparu ; tout ce que je vois porte une empreinte lugubre et ennuyeuse : il n'y a pas jusqu'au climat que je ne trouve altéré ; un air grossier, des chaleurs excessives, beaucoup de poussière, des habitans ignorans et mal élevés : tel est du moins le tableau que m'offre la capitale dans le quartier où je réside.

Vous souvient-il encore, ma chère Marie, du temps que nous avons passé ensemble à Londres ? Pour moi, j'y pense souvent, très-souvent ; mais je ne le rappelle que comme un songe, comme une vision passagère et chimérique. — Avoir

connu mylord Orville, — lui avoir parlé, — avoir dansé avec lui; — cela me paroît aujourd'hui une illusion de roman, et cette politesse élégante, ces attentions, cette délicatesse du grand monde qui le distinguoient si avantageusement entre tous les autres hommes, et qui nous remplissoient d'estime et d'admiration pour lui; tout ce souvenir semble convenir à un être idéal créé par mon imagination, plutôt qu'à l'espèce de gens avec laquelle je suis condamnée à vivre dans ce moment-ci.

Je n'ai aucune nouvelle à vous marquer; la lettre que j'ai écrite à madame Mirvan renferme déjà ce que j'avois à dire de madame Duval, et les aventures particulières me manquent entièrement à ma grande satisfaction : dans ma situation actuelle, je n'ai point d'autre vœu à faire que de demeurer tranquille et inconnue.

Adieu, ma chère amie; excusez le sérieux de cette lettre, et croyez-moi toujours, &c.

EVELINA ANVILLE.

LETTRE XLII.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Holborn, 9 juin.

HIER matin nous fûmes invitées à dîner et à passer la journée chez les Branghton; M. Dubois, qui fut aussi de la partie, vint nous prendre, et nous accompagna à Snow-Hill.

Le jeune Branghton nous reçut à la porte, et m'annonça comme une grande nouvelle, que ses sœurs n'étoient pas encore habillées. « Venez, miss, il faut les surprendre; je parie que vous les trouverez devant le miroir ».

Il voulut m'introduire chez elles, mais je l'en remerciai, et je préférai de rester avec madame Duval. M. Branghton père se chargea peu après de nous y conduire lui-même; il fallut le suivre, et se résoudre à grimper les escaliers; mais il n'eut pas plutôt ouvert la porte, que ses filles poussèrent de hauts cris. L'aînée sur-tout fut très-mécontente: « A quoi pensez-vous, papa, de nous ame-

ner du monde avant que nous soyons habillées »?

M. Branghton. « Ayez-en honte, paresseuses; voilà votre tante, la cousine, et M. Dubois, qui vous attendent; où voulez-vous que je les laisse »?

Miss Branghton. « Et qui leur a dit de venir si-tôt »? Je croyois que miss se conformoit aux heures du grand monde, et je ne l'attendois pas encore.

Miss Polly. « Il n'y a qu'à les reconduire dans la boutique; nous ne serons pas prêtes d'une demi-heure ».

M. Branghton se mit fort en colère, et fit un tapage horrible. Nous n'en fûmes pas moins obligés de redescendre, et de prendre place dans la boutique. Le frère se divertit beaucoup de ce que nous avions *attrapé* ses sœurs; il jugea à propos de m'entretenir longuement de leur paresse, et des querelles qu'ils ont souvent ensemble.

Les demoiselles Branghton ayant enfin achevé leur toilette, vinrent nous joindre. Elles eurent un démêlé assez désagréable avec leur père, et elles répondirent très-impertinemment aux reproches justement mérités qu'il leur faisoit. Cette scène amusa beaucoup le frère, ce qui engagea une seconde querelle;

« Et de quoi riez-vous, monsieur Tom? il vous sied bien de vous moquer de nous quand papa nous gronde ».

« Qu'est-il besoin que vous passiez la moitié de la journée à la toilette? Vous n'êtes jamais prêtes, vous autres ».

« En tout cas, cela ne vous regarde point; mêlez-vous de vos affaires, et laissez-nous avoir soin des nôtres. Jeune drôle comme vous êtes, savez-vous le temps qu'il faut à une femme pour finir sa toilette »?

« Jeune drôle! en effet, vous seriez bien aises un jour d'être à mon âge, quand vous serez devenues vieilles filles ».

Ce dialogue amusant fut poussé jusqu'au moment où on servit le dîné. Nous remontâmes; chemin faisant, miss Polly me confia que sa sœur avoit demandé la chambre de M. Smith, mais qu'il l'avoit refusée, en prétextant que, dans une occasion pareille, on y avoit répandu de la graisse; que cependant nous y prendrions le thé, et que je devois m'attendre à voir un homme de bon ton mis avec élégance, qui fréquente les bals et les assemblées, et tient un domestique en livrée.

Nous fîmes un très-mauvais repas: des

des mets mal apprêtés, le service partagé entre une servante et les jeunes Branghton, des querelles sans fin; tout cela ne contribua pas à nous égayer, et bien moins encore à faire ressortir l'air de prétention et de fête qu'on affecta d'attacher à ce régal.

A l'issue du dîné, miss Polly me proposa de descendre *pour voir les passans*.

Le jeune Branghton. « Vous aimez furieusement à faire les badaudes. Ce n'est pas votre beauté pourtant qui devroit vous y engager, car des visages comme les vôtres feroient peur aux chevaux ».

Miss Polly. « Il appartient bien à un magot comme vous de parler de beauté; mais je vous conseille de ne pas prendre ces airs, sans quoi je dirai à miss ce que vous savez ».

Le jeune Branghton. « Je m'en moque, dites-lui tout ce qu'il vous plaira ».

Je les priai de se tranquilliser, puisque je ne prétendois pas savoir leurs secrets.

Miss Polly. « Ah! vous les saurez cependant; pourquoi mon frère s'avise-t-il de faire l'impertinent? L'autre soir — ».

Le jeune Branghton. « Halte-là, Polly, si vous ne voulez qu'à mon tour je raconte votre dernière aventure avec M. Brown. Nous serons bientôt quittes, je vous en avertis ».

Miss Polly rougit; et pour détourner la conversation, elle me proposa une seconde fois de descendre dans la boutique, en attendant que nous pussions entrer chez M. Smith.

Miss Branghton. « C'est ce que nous pouvons faire de mieux, cousine; notre rue est un grand passage, et vous verrez bien du beau monde : c'est notre amusement favori quand nous sommes parées ».

Le jeune Branghton. « Elles ne feroient que cela toute la journée, si mon père les laissoit faire; mais ce n'est pas tout-à-fait la même chose quand vous les voyez le matin en négligé sale et en bonnet de nuit; alors elles restent nichées en haut dans leur chambre. Quelquefois je leur envoie le jeune Brown; cela les déconcerte horriblement; elles courent, elles se cachent, elles crient comme des folles. Pour achever ensuite la pièce, je me mets à rosser les chats; cela fait un chorus, un vacarme de tous les diables ».

Ce beau récit donna lieu à une nouvelle dispute, qui dura jusqu'à ce que nous fûmes convenus que nous descendrions tous dans la boutique.

En passant devant la chambre de M. Smith, miss Branghton eut soin de dire assez haut pour être entendue, qu'elle étoit surprise de ce qu'on tardoit tant à nous ouvrir cet appartement. Ce fut autant de peine perdue; M. Smith fit la sourde oreille, et nous laissa continuer tranquillement notre chemin.

Nous trouvâmes dans la boutique un jeune homme habillé de noir, appuyé contre le mur, les mains jointes et les yeux fixés contre terre; toute son attitude annonçoit un homme mélancólique, absorbé dans une profonde rêverie. Il se retira dès qu'il nous apperçut; et comme je vis que personne ne faisoit attention à lui, je ne pus m'empêcher de m'informer qui il étoit.

Miss Branghton. « Ce n'est qu'un pauvre poète écossais ».

Miss Polly. « Qui meurt de faim, je pense; car Dieu sait de quoi il vit. ».

Le jeune Branghton. « De son savoir, apparemment. N'est-ce pas tout ce qu'il faut à un poète »?

Miss Branghton. « Sur-tout à un

poète comme celui-là, fier et gueux ».

Le jeune Branghton. « Mais, avec tout cela, il faut bien qu'il vive et qu'il mange : d'ailleurs, il n'est pas Ecossais pour rien ; ces gens ne viennent ici que pour vivre à nos dépens ».

La situation de cet étranger excita à la fois ma compassion et ma curiosité ; et je témoignai quelque envie de savoir d'autres détails.

J'appris alors qu'il demeuroit dans la maison depuis trois mois ; que dans les premiers temps, il s'étoit mis en pension chez les Branghton ; mais que bientôt après il s'étoit retiré de leur table. « Depuis cette époque, ajouta miss Polly, on ne lui a vu prendre aucune nourriture, et Dieu sait s'il a de quoi mettre sous la dent. Il a toujours eu un air abattu ; mais pendant l'espace d'un mois, il nous a paru plus endormi que jamais : il a pris le deuil tout d'un coup, sans qu'on sache pour qui, ni à quelle occasion : nous croyons que c'est uniquement par goût ; car personne ne se met en peine de lui, et nous doutons qu'il ait une famille. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il est en arrière de trois semaines de loyer, et ses fonds doivent être très-bas : quelques pièces de vers

que nous avons trouvées de temps en temps dans sa chambre, nous font juger qu'il est poëte, ou du moins qu'il a un coup de hache ».

Ils me montrèrent quelques fragmens confus, écrits sur des feuilles volantes, sans ordre, ni liaisons : ils portent tous l'empreinte d'une humeur mélancolique. J'y ai distingué un morceau que je crois digne d'être conservé ; j'en ai pris copie, et je vous le transcris ici.

« O vie humaine ! douloureux et pénible mélange singulier de tous les maux, de toutes les vicissitudes de la nature ! tantôt tu flattes les malheureux mortels des plus belles espérances, et tantôt tu les accables du poids cruel du désespoir. O homme ! esclave de l'orgueil, tu ressembles à un enfant capricieux, qui, sans connoître ce qui lui est utile, ne trouve du plaisir que dans les choses qu'on lui refuse, et du dégoût que dans ce qui lui est accordé !

» O toi ! dont la durée est si précaire et si courte, en bute au vice et à la folie, toujours tourmentée par l'indigence, la honte et les remords ! ô vie ! à mesure que tu avances tes pas pénibles, tu sembles offrir à la jeunesse des couronnes et des fleurs, et tu réserves à la vieillesse

des herbes venimeuses ; tu ne cesses de reproduire, sous des formes nouvelles, les maux les plus cruels »!

Ce morceau pathétique annonce un cœur en proie à la plus vive douleur. L'auteur m'intéresse ; il doit lui être arrivé de grands malheurs : mais je ne conçois pas comment il peut se résoudre à rester avec des personnes aussi insensibles, et qui le méprisent, tant à cause de sa pauvreté, que par préjugé national. Il faut qu'il ait de puissans motifs pour supporter leur dureté ; peut-être, hélas ! est-ce la nécessité seule qui lui fait la loi. Je le plains sincèrement, et je voudrois être en état de lui donner quelque secours.

Dans cet intervalle, le domestique de M. Smith vint avertir miss Branghton qu'elle pouvoit disposer actuellement de la chambre de son maître, parce qu'il alloit sortir.

Ce message gracieux n'augmenta guère ma curiosité de faire la connoissance de M. Smith ; son offre fut cependant acceptée avec empressement par les demoiselles Branghton, et elles m'invitèrent d'en profiter ; je les priai de souffrir que j'allasse tenir compagnie à madame Duval en attendant le goûter.

Je retournai donc en haut, accompagnée du jeune Branghton, qui me fit l'honneur de me présenter sa main, et je demeurai avec madame Duval jusqu'à ce qu'on nous appelât pour prendre le thé; alors nous descendîmes tous.

Les demoiselles Branghton étoient assises dans l'une des croisées, et M. Smith étoit appuyé nonchalamment contre celle qui étoit à l'autre extrémité de la chambre. Ils se levèrent tous dès que nous entrâmes, et M. Smith, pour montrer qu'il étoit le maître du logis, me conduisit fort obligeamment vers un fauteuil qui étoit placé au haut bout; il ne fit attention à madame Duval qu'après que je me fus levée pour lui céder mon siége.

M. Smith se mit peu en peine du reste de la compagnie; et s'attachant à moi seule, il entama la conversation dans un style galant, qui m'étoit également nouveau et désagréable. Il est vrai que sir Clément Willoughby m'a assez accoutumée aux complimens et aux propos doucereux; mais son langage, quoique trop recherché, est du moins celui d'un homme comme-il faut, et il y auroit de l'injustice à le mettre en comparaison avec les habitans de cette maison. M. Smith veut paroître gai et spirituel;

mais sa vivacité est maussade, et toutes ses manières me déplaisent au point que si j'avois à choisir entre sa *pétulance* et la *stupidité*, je me déciderois pour celle-ci, fût-elle même aussi hébêtée que Pope nous la dépeint.

M. Smith me fit mille excuses de ce qu'il avoit refusé sa chambre pour le dîner, et il ajouta qu'il n'auroit assurément pas commis cette impolitesse, s'il avoit eu l'honneur de me voir plutôt; qu'il se croiroit trop heureux si, dans la suite, je voulois bien disposer de lui. Je lui répondis que tous les appartemens de cette maison m'étoient également indifférens, et en cela j'accusois juste.

« A vous dire vrai, madame, les demoiselles Branghton n'ont soin de rien, sans quoi ma chambre seroit très-fort à leur service. Je ne demande pas mieux que d'obliger le beau-sexe; c'est-là mon fort : mais la dernière fois que je les reçus chez moi, elles ont mis la chambre dans un état à faire peur. Or, quand on aime la propreté, comme moi, vous sentez bien que cela ne fait pas plaisir. Quant à vous, madame, ce n'est pas la même chose; et, je vous le proteste, dût-on ruiner tous mes meubles, je ne croirai pas avoir acheté trop cher le plaisir de

vous être utile ; trop heureux encore de ce que je possède une chambre qui soit digne de vous recevoir » !

Je ne vous citerai plus rien de notre conversation ; il suffira de vous dire que je fus obsédée pendant toute la soirée de cet ennuyant personnage : il eut tout le temps d'excéder ma patience, malgré les efforts qu'il fit pour paroître à son avantage.

Adieu, mon cher monsieur, je suppose que vous serez las d'entendre parler de ces gens-ci : mais il faut bien que je vous entretienne d'eux ; car je ne vois pas d'autre société. Heureux le moment où je pourrai les quitter et retourner à Berry-Hill !

LETTRE XLIII.

*Continuation de la lettre d'*ÉVELINA.

M. Smith est venu ce matin m'offrir un billet pour l'assemblée de Hampstead. Je l'ai remercié de son attention, mais en le priant de m'en dispenser. Il ne se rebuta point de mon refus, et il insista avec chaleur : enfin, voyant que je ne

pouvois me débarrasser de lui, je lui déclarai net que mon parti étoit pris, et que je n'accepterois point son billet. Une réponse aussi ferme le décontenança, et il jugea à propos de me demander mes raisons.

Tout autre que lui les auroit aisément devinées; mais comme il ne parut pas s'en douter, je crus qu'il seroit déplacé d'en venir à des explications. Il me prévint d'ailleurs. « Mais, en vérité, madame, vous êtes trop modeste; je vous assure que ce billet est entièrement à votre service, et je serai très-flatté d'avoir l'honneur de danser avec vous: plus de façons, je vous en prie ».

« Vous vous trompez, monsieur, lui répondis-je; je ne suis pas capable de penser que vous m'ayez offert une politesse, sans avoir l'intention de me la faire accepter: mais il seroit inutile de vous alléguer les raisons de mon refus, puisque également il ne dépend pas de vous de lever mes difficultés ».

Cette réplique sembla le mortifier un peu, et je n'en fus pas fâchée, car je ne goûtois pas trop les libertés qu'il se donnoit. Persuadé enfin que toutes ses instances étoient inutiles, il se tourna vers madame Duval, et la pria d'intercéder

pour lui ; qu'il auroit soin de se procurer un second billet pour elle-même.

« Monsieur, lui dit-elle avec humeur, vous eussiez pu tout aussi bien me demander la première ; je ne suis pas accoutumée à ces sortes de grossièretés : gardez vos billets, nous n'en avons que faire ».

Cette sortie acheva de le déconcerter : il fit quelques excuses à madame Duval, en ajoutant assez adroitement qu'il n'auroit pas manqué de s'assurer d'avance de son agrément, s'il avoit pu prévoir le refus de la jeune demoiselle ; qu'il avoit espéré, au contraire, que celle-ci l'aideroit à la persuader elle-même.

Cette justification parut suffisante à madame Duval, et M. Smith, à mon grand chagrin, emporta son consentement ; elle lui promit, pour elle et pour moi, que nous le suivrions à Hampstead dès qu'il voudroit.

M. Smith, fier de ce succès, s'approcha de moi pour me demander, d'un air triomphant, si je comptois encore persister dans mon refus ? Je ne lui répondis rien, et il se retira. Il a entièrement réussi à captiver les bonnes graces de madame Duval ; et elle dit, lorsqu'il fut parti, que c'étoit le plus aimable

jeûne homme qu'elle eût vu en Angleterre. J'ai saisi la première occasion pour essayer de prier madame Duval, avec toute la modération possible, de me dispenser de cette partie. Je lui ai représenté de mon mieux combien il seroit indécent que j'acceptasse un cadeau de la part d'un jeune homme que je ne connois point; elle s'est moquée de mes scrupules, en m'appelant une sotte petite campagnarde, qui a grand besoin d'apprendre l'usage du monde.

Le bal aura lieu la semaine prochaine. Je suis persuadée qu'il ne convient pas que j'y aille, et par cette raison je ferai tout ce qui dépendra de moi pour esquiver cette invitation. Miss Branghton pourroit m'être utile dans cette occasion; elle a des vues sur M. Smith, et elle désapprouvera vraisemblablement qu'il m'ait choisie pour sa moitié; de sorte qu'elle m'accordera volontiers ses bons offices.

11 juillet.

Oh! mon cher monsieur, j'ai eu une frayeur mortelle, et en même temps un grand sujet de joie; j'ai sauvé un homme, qui sans moi étoit perdu.

Madame Duval m'annonça ce matin qu'elle se proposoit d'inviter pour de-

main la famille Branghton, et ne jugeant pas à propos de se lever encore (elle passe ordinairement la matinée au lit), elle me chargéa de ce message. M. Dubois, qui arriva dans le même moment, m'accompagna.

Je trouvai M. Branghton dans sa boutique : il me dit que ses enfans étoient sortis ; mais qu'ils rentreroient incessamment. Il me pria de prendre la peine de monter pour les attendre. C'est ce que je fis, pendant que M. Dubois resta en bas. J'entrai dans la chambre où nous avions dîné la veille, et, par un hasard des plus singuliers, je me plaçai le visage tourné contre l'escalier.

Dans moins d'un quart-d'heure, je vis passer l'Ecossais dont je vous ai parlé dans ma dernière ; il avoit les yeux égarés, et sa démarche étoit incertaine. En tournant le coin de l'escalier, qui est fort étroit, le pied lui glissa, et il tomba. Dans le mouvement qu'il fit pour se relever, j'apperçus distinctement le bout d'un pistolet qui sortoit de sa poche.

Je fus saisie au-delà de toute expression. Ce que j'avois entendu de la situation misérable de ce jeune homme, me fit craindre qu'il ne méditât un mauvais coup. Frappée de cette idée, les forces

me manquèrent; je demeurai immobile, incapable d'agir, glacée d'effroi.

L'étranger continua son chemin, et je le perdis bientôt de vue. Je tremblois comme une feuille; mais la réflexion que je pourrois peut-être prévenir un malheur, me rendit mes esprits, et je me remis, soutenue par l'espérance de sauver cet infortuné.

Je résolus d'abord de courir vers M. Branghton; mais tout pouvoit dépendre d'un seul instant. Je ne pris donc conseil que de mes craintes, et je montai au troisième étage.

Arrivée au haut de l'escalier, je m'arrêtai; la porte de la chambre étoit entr'ouverte, et je pus distinguer ce qui s'y passoit.

J'apperçus un pistolet qui étoit posé sur la table; l'étranger en tira un second de sa poche: il sortit quelque chose d'un petit sac de cuir; après quoi il prit un pistolet dans chaque main, se jeta à genoux, et s'écria: « Pardonnez, ô mon Dieu »!

Dans ce moment, mes forces et mon courage me revinrent comme par inspiration; je me précipitai dans la chambre, et je n'eus pas plutôt saisi son bras, qu'accablée de frayeur je tombai moi-

même sans connoissance. Je ne fus pas long-temps à me remettre; cet infortuné étoit devant moi, et me regardoit d'un œil à la fois farouche et attendri. Je me relevai : les pistolets étoient sur le plancher. J'aurois voulu les ôter; mais j'étois trop foible pour m'y hasarder. L'homme étoit immobile comme une statue, et sans proférer une parole, il me fixa avec des yeux toujours également égarés. J'étois appuyée d'une main sur la table, et dans cette position nous passâmes plusieurs minutes.

Enfin, ne sachant quel parti prendre, j'allois sortir. Il me laissa passer, et demeura toujours dans une attitude qui marquoit le dernier degré du désespoir.

Un mouvement de pitié me fit revenir sur mes pas; et poussée par un sentiment que je n'eus pas la force de réprimer, je me déterminai à emporter les pistolets; mais le malheureux pour qui je m'exposois, me prévint, et s'empara de nouveau des armes que je voulois lui arracher.

Je ne savois plus ce que je faisois; mais, par un heureux instinct, je lui retins les bras, et je lui dis : « Monsieur, ayez compassion de vous-même ».

A ces mots, il laissa tomber les pistolets, et, en joignant les mains, il s'écria avec ferveur : « O mon Dieu ! est-ce un ange que tu m'envoies » ?

Encouragée par ces mots, j'essayai encore une fois de m'emparer de ses armes ; mais ce furieux m'en empêcha, et s'écria : « Que prétendez-vous faire » ?

« Vous réveiller, repris-je avec une intrépidité que j'aurois de la peine à retrouver ; vous ramener à la raison, vous sauver du précipice ».

Je pris les pistolets ; l'homme ne dit pas un mot, il ne chercha pas non plus à me retenir. Je me glissai hors de la chambre, et je descendis avant qu'il eût le temps de revenir de son extase.

De retour dans la chambre d'où j'avois observé le commencement de cette scène effrayante, je n'eus rien de plus pressé que de me jeter sur une chaise, pour m'y abandonner aux sentimens douloureux dont j'étois accablée ; un ruisseau de larmes me soulagea fort à propos.

Je demeurai dans cette situation pour rêver à l'aventure dont je venois d'être témoin ; le premier objet que je vis en levant les yeux, fut le malheureux jeune homme qui m'avoit causé tant d'alar-

mes : il se tenoit appuyé contre la porte, ses yeux égarés fixés sur moi.

Je voulus m'avancer vers lui, mais je n'eus pas la force de quitter mon siége. Alors il me dit d'une voix tremblante : « Qui que vous soyez, tirez-moi, je vous supplie, de l'incertitude où je me trouve ; ce qui vient de m'arriver, est-ce un songe » ?

Je n'eus pas la présence d'esprit de répondre à cette question, qui me saisit par le ton singulier et en même temps solemnel dont elle fut prononcée. Mais, comme je remarquai que l'étranger cherchoit des yeux les pistolets, et qu'il faisoit mine de vouloir s'en rendre maître, je fus la première à les relever, et je lui criai : « Arrêtez ! au nom du ciel » !

« Mes yeux ne me trompent-ils pas, reprit-il ? suis-je bien au monde ? Et vous-même, y êtes-vous » ? —

Il fit quelques pas vers moi ; je me retirai à mesure, en tenant toujours les pistolets : « Non, lui dis-je, vous ne les aurez pas ; vous ne les obtiendrez jamais de mes mains ».

« Et dans quelle vue prétendez-vous me les retenir ? »

« Pour vous laisser le temps de ré-

fléchir, pour vous sauver d'un malheur éternel».

« Vous me surprenez, reprit-il, les yeux et les mains levés vers le ciel ; vous me surprenez très-fort ».

En disant ces mots, il parut plongé dans la plus profonde rêverie. Le bruit qui se fit entendre au bas de l'escalier, annonça l'arrivée des Branghton : aussitôt cét infortuné se réveilla comme en sursaut. Il s'approcha de moi, mit un genou en terre, saisit ma robe, qu'il pressa de ses lèvres, et vola promptement hors de la chambre.

Une aventure aussi extraordinaire et aussi touchante, fit sur moi la plus forte impression ; j'étois épuisée au point que je tombai évanouie avant que les Branghton fussent entrés.

Ma vue devoit les effrayer ; j'étois étendue par terre, les pistolets à côté de moi : ce coup d'œil sembloit leur annoncer une catastrophe tragique.

Je repris insensiblement mes esprits, graces aux cris, plutôt qu'aux soins qu'ils me donnèrent. Ils me supposoient morte, et personne ne pensoit à m'apporter du secours.

J'étois à peine un peu revenue, qu'ils m'étourdirent d'un torrent de questions ;

ils crioient tous à pleine tête. Je satisfis leur curiosité aussi bien que je pus, et mon récit les remplit d'effroi ; mais comme je n'étois guère en état de parler long-temps, je demandai une chaise à porteurs pour retourner au plus vîte chez moi.

Avant que de quitter la maison, je leur recommandai instamment de veiller de près leur malheureux locataire, et d'écarter sur-tout soigneusement, tout ce qui pourroit servir à exécuter le coup funeste qu'il méditoit.

M. Dubois parut fort en peine de mon indisposition ; il suivit ma chaise, et me reconduisit chez madame Duval.

Le sort de cet infortuné absorbe actuellement toute mon attention. Si malheureusement il persiste dans l'horrible dessein qu'il a formé, on l'en empêchera difficilement. Que ne puis-je approfondir la nature des maux auxquels il est livré! Que ne puis-je apporter quelque soulagement à ses souffrances! Je suis sûre, monsieur, que vous lui accorderez votre compassion. Que n'êtes-vous ici, vous trouveriez peut-être le moyen de le faire revenir de l'erreur qui l'aveugle, et de verser dans son ame affligée un rayon de paix et de consolation.

LETTRE XLIV.

*Suite de la lettre d'*ÉVELINA.

Holborn, 13 juin.

Hier, les Branghton ont tous dîné ici. La conversation roula en grande partie sur l'aventure que je vous ai rapportée. M. Branghton exprima ses sentimens à l'égard du malheureux qui en fut l'objet, dans des termes qui méritent d'être cités. Voici sa harangue mot à mot; vous la trouverez marquée au coin de l'humanité la plus désintéressée :

« Ma première idée, dit-il, étoit de mettre incessamment mon locataire à la porte, car si malheureusement il s'avisoit de se tuer dans ma maison, il m'en résulteroit un embarras infini. D'un autre coté, si je le laisse aller, je risque de perdre ce qu'il me doit; au lieu que s'il meurt dans ma maison, j'ai un droit exclusif sur sa succession, et j'aurai du moins de quoi me payer. J'avois déjà pensé précédemment de l'envoyer en

prison; mais qu'y aurois-je gagné? Il ne sait rien faire, et le peu de travail auquel on pourroit l'employer, n'auroit pas de quoi acquitter ma prétention. J'ai donc cru devoir recourir à la voie de la douceur, et je lui ai déclaré positivement l'autre jour qu'il me falloit mon argent sur l'heure. Il me renvoya à la semaine prochaine; mais je lui ai donné à entendre que je n'étois pas homme à me laisser leurer. Alors il me remit une bague qui, j'en suis sûr, vaut dix guinées entre frères. Il me dit que pour tout au monde il ne voudroit pas s'en défaire; mais je me moque de ses balivernes, et je compte bien garder le bijou jusqu'à ce que je sois satisfait».

« Qui sait d'ailleurs, ajouta la cadette des Branghton, comment cette bague lui est venue»?

« Sans doute; mais n'importe, je pourrai toujours légitimer ma propriété».

Quels principes! mon cher monsieur; quelle façon de penser! Et je dois vivre avec ces gens-là! Mais écoutez la suite, s'il vous plaît.

M. Branghton le fils n'oublia pas d'ajouter son avis: « Je lui promets bien,

dit-il, qu'à la première occasion je lui ferai boire un affront des plus sanglans. Ah ! si j'avois su que cet homme n'étoit qu'un gueux, comme je lui aurois rabattu les grands airs qu'il s'est donnés en arrivant » !

« Et quels airs, demanda madame Duval » ?

« Vous n'avez pas d'idée, ma tante, des querelles que j'ai eües avec lui. Un jour entr'autres, je lui dis, je ne me rappelle plus à quel propos, que peut-être il n'avoit jamais eu ci-devant une aussi bonne table que la nôtre. A cette seule parole, voilà-t-il pas qu'il se met dans une colère de possédé. Heureusement je n'y fis pas grande attention ; mais à l'avenir je saurai bien l'obliger à filer plus doux ».

« Oui, reprit miss Polly ; mais il a bien changé depuis quelques jours, il ne se sauve plus, il ne se cache plus ; il est d'une honnêteté charmante : on le voit toujours dans la boutique, il monte et descend à tout moment, il guette tous ceux qui entrent chez nous ».

« Vous voyez bien ce qu'il cherche, répondit M. Branghton ; c'est à miss qu'il en veut ».

« Ah ! parbleu, ajouta le fils, cela seroit plaisant, s'il étoit devenu amoureux de ma cousine ».

« Fi donc, repartit miss Brangthon ! la conquête d'un mendiant, j'en aurois honte pour elle ».

Tel fut cet entretien, auquel je n'ai pas pris grande part, comme vous voyez. L'arrivée de M. Smith donna une tournure différente à la conversation. Miss Branghton me pria d'observer avec quel air dégagé M. Smith se présentoit, et elle me demanda si je ne lui trouvois pas la mine d'un homme de distinction ?

Il jugea à propos de nous interrompre : « Venez, mesdemoiselles, que je vous sépare ; je ne souffre nulle part deux femmes l'une à côté de l'autre ». Et en même temps il fit passer poliment miss Branghton sur une autre chaise, et il s'assit entr'elle et moi.

M. Smith. « N'est-il pas vrai, mesdames, que vous voilà mieux placées que tantôt, et ne trouvez-vous pas que mon arrangement est très-bien imaginé ? »

Miss Branghton. » Je n'y ai rien à redire, pourvu que ma cousine en soit contente ».

M. Smith. « Oh ! je me pique tou-

jours d'étudier le goût du sexe, — c'est le premier de mes soins. Et d'ailleurs, pouvois-je être de trop ici ? Deux femmes, qu'auroient-elles à se dire » ?

Le jeune Branghton. « A se dire ? parbleu ! vous n'y pensez pas ; comme si les femmes pouvoient manquer de matières à jaser. En avez-vous jamais vu qui soient chiches de paroles » ?

M. Smith. « Point de ces sorties, M. Tom, en ma présence ; vous savez que je ne les aime pas, et que je suis le champion du sexe ».

Miss Branghton m'ayant offert ensuite quelques gâteaux, ce galant homme s'avisa de me dire, qu'à ma place, il n'accepteroit jamais rien des mains d'une femme.

Je lui en demandai la raison.

« Parce que je craindrois, dit-il, d'être empoisonné par quelque rivale de ma beauté ».

« Je croyois, monsieur, que vous n'aimiez pas les sorties » ?

« Vous avez raison, madame, ce mot m'est échappé malgré moi : on ne réfléchit pas toujours à ce qu'on dit ».

Après cela, on se jeta sur les endroits publics et sur les spectacles. Le jeune

Branghton

Branghton me demanda si j'avois vu la salle de George à Hampstead ?

Je lui répondis que je n'en avois jamais entendu parler.

Le jeune Branghton. « Tant mieux, miss, c'est un plaisir de plus qui vous attend, et je vous promets que vous en aurez. Nous irons voir cela un de ces dimanches, et moi je prétends régaler ; mais c'est à condition que mes sœurs ne vous préviennent sur rien ; je veux vous ménager une surprise : et puisque c'est moi qui paye, je crois qu'il m'est permis aussi de faire les conditions ».

M. Smith. « Mais, y pensez-vous, monsieur Tom ? Voudriez-vous conduire mademoiselle dans un endroit qui n'est fait que pour les gens du peuple ? Si c'étoit encore chez don Saltero à Chelsea, passe pour cela. Connoissez-vous, miss, ce spectacle » ?

« Non, monsieur ».

M. Smith. « J'aurai donc le plaisir de vous y accompagner ; vous y trouverez du beau monde, j'en suis sûr, sans quoi je me garderois bien de vous proposer la partie ».

M. Branghton père. « Avez-vous vu, cousine, les jets d'eau de Sadler » ?

« Non, monsieur ».

M. Branghton père. « Vous n'avez donc rien vu » ?

Le jeune Branghton. « Et que dites-vous de la tour de Londres » ?

« Je ne l'ai jamais vue ».

Le jeune Branghton. « Comment, jour de Dieu ! vous n'avez pas vu la tour ? — Vous n'y êtes jamais montée » ?

« Non, assurément ».

Le jeune Branghton. « Hé bien ! il valoit tout autant ne pas venir à Londres ».

Miss Polly. « Vous n'avez donc peut-être pas été non plus au dôme de l'église de St Paul » ?

« Tout aussi peu ».

M. Smith. « Mais du moins, j'espère, au Vauxhall et à Marybone » ?

« Non plus, monsieur ».

M. Smith. « Non ! Dieu me pardonne, vous me surprenez. Le Vauxhall est le premier de tous les plaisirs ; je ne connois rien qui y soit comparable. Il faut que vous ayez vécu dans une singulière société à Londres : n'avoir pas vu le Vauxhall, c'est n'avoir rien vu de la ville. En attendant, c'est à nous à vous venger, et à prendre meilleur soin de vos amusemens ».

Pendant le cours de ce catéchisme,

on nomma encore plusieurs autres spectacles dont je n'ai pas retenu les noms; mais je répondois à chaque question par une négative, et mon ignorance désespéra beaucoup ces messieurs.

« Ah çà, reprit M. Smith, quand on eut desservi le thé, commençons par montrer à mademoiselle la différence qu'il y a de vivre avec des gens qui aiment à se divertir. Vive la joie! Où irons-nous, par exemple, ce soir? Quant à moi, je proposerois le théâtre de Foote; mais c'est aux dames à choisir; je n'ai d'autre volonté que la leur ».

Miss Branghton. « Il faut convenir que monsieur Smith est toujours d'une humeur charmante ».

M. Smith. « Eh! sans doute, j'aime à être de bonne humeur, et rien ne m'en empêche; je suis sans soucis, sans femme! — ha, ha, ha! excusez, mesdemoiselles, cette idée me fait rire ».

Personne n'ayant envie de contredire le projet de M. Smith, ni de répondre à sa saillie, nous allâmes à Haymarket, où je vis représenter *la Pupille* et *le Commissaire*, qui me divertirent beaucoup.

Au sortir du spectacle tout le monde est venu souper ici.

LETTRE XLV.

Suite de la Lettre précédente.

Je fus encore députée hier matin chez M. Branghton, conjointement avec M. Dubois; nous étions chargés de lier une partie pour la soirée; madame Duval n'avoit pas trouvé à sortir la veille, et elle en a eu des vapeurs.

J'apperçus, en entrant dans la boutique, mon malheureux Ecossais assis dans un coin, un livre à la main. Il me reconnut d'abord, car je le vis changer de visage.

Je fis ma commission à M. Branghton, qui me répondit que miss Polly étoit dans la chambre d'en haut, mais que ses frère et sœur étoient sortis. Je montai pour les attendre.

Miss Polly étoit seule avec M. Brown; je fus un peu confuse de troubler ce tête-à-tête; ma présence ne parut cependant pas les gêner beaucoup. Les douceurs et les carésses de M. Brown n'étoient pas celles d'un amant discret et délicat, et sa maîtresse n'avoit pas

l'air de vouloir le tenir en respect. Je crus que j'étois ici un témoin superflu, et je leur dis que je descendrois pour voir si miss Branghton étoit revenue : ils n'eurent pas honte de me laisser aller.

Je retournai à la boutique et j'y retrouvai l'étranger ; il avoit la tête penchée sur son livre, mais j'observai très-distinctement que ses yeux étoient fixés sur moi.

M. Dubois fit de son mieux pour nous entretenir dans son jargon anglais jusqu'à l'arrivée des jeunes Branghton : ils parurent enfin.

« Ciel ! que je suis fatiguée, » s'écria la demoiselle en entrant, et aussi-tôt elle s'empara de la chaise dont je venois de me lever pour la recevoir. M. Branghton fils, qui apparemment étoit aussi fort fatigué, fit la même politesse à M. Dubois : deux chaises et trois tabourets composoient tout l'ameublement de la boutique, et il n'en resta pas pour moi. M. Branghton ne jugeant pas à propos de se déranger, invita l'étranger de se lever, et lui cria : « Allons, monsieur Macartney, prêtez-nous votre tabouret ».

Choquée de cette grossièreté, je déclinai le siége qui me fut présenté, et je

priai miss Branghton de partager le sien avec moi, puisque de cette façon nous ne dérangerions personne.

Le jeune Branghton. « Hé ! voilà bien des complimens ; cet homme n'a-t-il pas eu tout le temps de se reposer » ?

Miss Branghton. « Et s'il ne l'avoit pas eu, il lui reste une chaise là-haut dans sa chambre, et la boutique est à nous, je pense ».

J'étois indignée, et je crus venger en quelque façon l'injure qu'on faisoit à M. Macartney, en lui rendant la chaise qu'il venoit de quitter. Je le remerciai de son attention, en l'assurant que je préférois de me tenir debout. Il n'osa plus se rasseoir, et il me salua respectueusement, avec la mine d'un homme qui n'est pas accoutumé à reçevoir un traitement aussi honnête.

Je vis bientôt que cette légère marque de politesse de ma part envers cet infortuné devint un objet de risée pour les Branghton, et qu'à l'exception de monsieur Dubois, tout le monde s'en moquoit. Ainsi, pour couper court, je priai qu'on fît réponse au message de madame Duval, puisque j'étois pressée.

M. Branghton. « Allons, Tom ; — allons, Biddy ; où avez-vous envie d'al-

ler ce soir ? Votre tante et la cousine ont besoin de se divertir, comme vous voyez ».

Miss Branghton. « Eh bien ! papa, ne pourrions-nous pas aller chez Don Saltero ? M. Smith aime ce spectacle, et peut-être nous y accompagnera ».

Le jeune Branghton. « Il vaudroit mieux, selon moi, aller au théâtre de Hampstead ».

Miss Branghton. « Fi donc ! je n'en veux pas ».

Le jeune Branghton. « Eh bien ! vous vous en passerez : — personne ne vous presse d'être des nôtres ; nous n'en serons que mieux sans vous ».

Dans ce moment M. Smith revint au logis ; et il alloit traverser la boutique sans s'arrêter, lorsqu'il m'y remarqua par hasard, et ne tarda pas à me complimenter et à me demander gracieusement des nouvelles de ma santé, en protestant que s'il avoit pu se douter de ma visite, il auroit hâté son retour. Il fut singulièrement choqué de me voir debout, et il m'approcha au plus vîte le siége que j'avois déjà refusé.

M. Branghton lui dit qu'il arrivoit à point nommé, puisque Tom disputoit avec sa sœur sur une partie qu'on de-

voit arranger pour le soir : qu'il s'agissoit seulement de savoir où nous irions.

M. Smith. «Fi donc! monsieur Tom ; disputer avec une femme ; cela n'est pas dans l'ordre. Quant à moi, j'irai par-tout où ces dames voudront, pourvu que mademoiselle soit de la partie (c'étoit de moi qu'il prétendoit parler). Choisissez, miss ; je vous suivrai par-tout ; mais pas à l'église pourtant, s'il vous plaît, car les sermons me font peur ».

Miss Branghton. « Mon idée étoit que nous allassions chez Saltero ; n'êtes-vous pas du même avis » ?

M. Smith. « Vous savez bien, miss Biddy, que je me remettrai volontiers au choix des dames, et je n'ai point de volonté à moi ; mais il me semble pourtant qu'il feroit trop chaud aujourd'hui au café de Saltero. Cependant décidez, mesdames ; j'attends vos ordres ».

C'est un tic assez singulier que j'ai remarqué à cet homme : il prétend toujours se soumettre à l'avis de tout le monde, et il ne manque jamais de désapprouver celui qu'il n'a pas proposé ; cela ne l'empêche pas de passer chez les Branghton pour un homme parfaitement bien élevé.

M. Branghton. « Il n'y a qu'à aller

aux voix, et chacun dira alors son sentiment. Ah çà! Biddy, dites à votre sœur qu'elle descende».

Miss Branghton. « Vous pourriez aussi bien charger Tom de cette commission ; c'est toujours moi que vous choisissez pour faire des messages ». Il s'ensuivit une dispute entre le jeune Branghton et sa sœur, dans laquelle celle-ci fut obligée de céder.

M. Brown et miss Polly ayant jugé à propos de paroître, cette dernière se plaignit beaucoup de ce qu'on la dérangeoit pour si peu de chose ; qu'on auroit mieux fait de la laisser tranquille.

M. Smith. « Allons aux voix, mesdames ; et c'est à vous, miss, à commencer ». Là-dessus, il me demanda ce que je préférois, et il me dit en même temps à l'oreille, que je pouvois être sûre que mon choix seroit le sien, soit qu'il fût de son goût ou non.

Je m'excusai, et je lui fis sentir que n'ayant aucune idée des spectacles de Londres, il étoit juste que j'attendisse le sentiment de ceux qui les connoissoient mieux que moi. On eut de la peine à adopter cette réflexion : on recueillit cependant les voix. Miss Branghton se décida pour le café de Saltero ; sa sœur,

son frère et M. Brown, pour des spectacles obscurs que je n'ai jamais entendus nommer; M. Branghton père, pour les jets d'eau de Sadler; et M. Smith, pour le Vauxhall. Après que tout le monde eut prononcé, M. Smith me demanda ma voix, qui devoit être décisive. Comme M. Macartney n'étoit entré pour rien dans cette délibération, je résolus de lui faire politesse, et de lui prouver que j'étois d'une meilleure trempe que le reste de cette société. Je remarquai pour cette raison que les suffrages n'étoient pas complets.

M. Branghton eut la brutalité de me répondre qu'il ne voyoit pas lequel pouvoit nous manquer, à moins que je n'eusse envie de prendre celui du chat.

« Non, monsieur, répliquai-je; c'est celui de M. Macartney que je souhaite, s'il veut bien consentir à être des nôtres ».

Ils partirent tous d'un éclat de rire immodéré, et moi j'étois si indignée de cette conduite révoltante, que je dis à M. Dubois que s'il ne vouloit pas me suivre, j'appellerois une voiture pour me retirer seule.

M. Dubois consentit d'abord à m'accompagner, malgré les efforts que

M. Smith fit pour me retenir jusqu'à ce que la partie du soir fût arrangée.

Je lui répondis que je n'y étois pas intéressée, puisque je comptois rester chez moi; que d'ailleurs je priois M. Branghton de faire rendre réponse à madame Duval quand il le jugeroit à propos. Après quoi je sortis de la boutique.

Cette entrevue a achevé de me dégoûter des Branghton. J'éviterai leur société autant que possible; mais je saisirai toutes les occasions pour distinguer l'infortuné Macartney. J'ai été fort contente de M. Dubois, qui témoigna ouvertement son mécontentement de la conduite indécente de ces gens.

Nous n'étions pas à dix pas de la maison, que M. Smith vint nous joindre pour me faire ses excuses, en protestant que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'une *plaisanterie*, dont je ne devois pas être offensée; que si je croyois avoir à me plaindre des Branghton, il se chargeroit de ma satisfaction. Je le priai de ne pas s'en mettre en peine; mais je ne pus l'empêcher de me reconduire chez madame Duval.

Elle fut très-fâchée du mauvais succès de notre négociation. Un messager des Branghton nous apprit peu après qu'on

s'étoit déterminé pour l'endroit qu'on appelle le *White-Conduite*. Je voulus être dispensée de la partie; mais il fallut en être malgré moi.

Je prévoyois que je passerois une soirée désagréable, et mon attente ne fut que trop remplie. Je tombai dans une foule de gens bruyans et mal élevés, en un mot, au milieu de la lie du peuple : jugez combien je fus à mon aise! Malheureusement les personnes de ma société y sembloient être parfaitement à leur place.

LETTRE XLVI.

*Continuation de la lettre d'*ÉVELINA.

Holborn, 7 juin.

M. Smith réussit hier à lier une partie pour le Vauxhall. Madame Duval, M. Dubois, les Branghton, M. Brown, en étoient, et moi aussi; car, malgré tous mes efforts, il faut que j'en passe par tout ce qu'ils veulent.

Il fut convenu que nous partirions à huit heures en barque. Une course sur

la Tamise étoit une nouveauté pour moi ; j'avoue que je fis le trajet avec un vrai plaisir.

Le jardin du Vauxhall est beau, mais trop régulier ; j'y voudrois moins d'allées tirées au cordeau, moins d'uniformité. L'illumination, et la société brillante qui s'assemble en cercle près de l'orchestre, offrent un coup d'œil admirable, et si j'avois été en meilleure compagnie, je crois que je me serois plu beaucoup dans cet endroit. Nous y avions une assez bonne musique, et entr'autres un concert de hautbois, qui fut supérieurement bien exécuté : cet instrument est d'un grand effet en plein air.

M. Smith s'attacha encore à me faire sa cour avec autant d'assiduité que de hardiesse ; il m'excéda bientôt, et je m'en tins au seul M. Dubois : il est honnête et respectueux, et depuis que j'ai quitté Howard, je n'ai pas fait la connoissance de personne de son sexe qui le vaille. Il parle à la vérité un anglais à écorcher les oreilles ; mais, tant bien que mal, il se fait comprendre : je suis trop timide pour risquer de parler le français, que je sais peu d'ailleurs. Au reste, je retire un double avantage de mes conversations avec M. Dubois ; je me débarrasse par-

là des autres personnages de cette société, et en même temps je fais plaisir à madame Duval.

Nous étions à nous promener dans le voisinage de l'orchestre, quand j'entendis sonner une cloche : je ne connoissois pas ce signal, et M. Smith, pour me l'expliquer, me fit courir à perte d'haleine jusqu'au bout du jardin ; là, il me fit entendre qu'on alloit faire jouer les eaux. Nous arrivâmes encore à temps pour jouir de ce spectacle, qui méritoit effectivement d'être vu. Ensuite on me fit faire quelques tours dans le jardin, où tous les objets m'étoient nouveaux : mon ignorance et mes méprises amusèrent infiniment ceux qui étoient de notre partie.

Le soupé fut servi dans une des premières loges, et nous nous mîmes à table vers dix-heures. On trouva beaucoup à redire à chaque plat, et cependant on les vida jusqu'au dernier morceau. La conversation roula pendant le repas sur la cherté des vivres, et sur les profits que l'hôte pouvoit faire sur notre dépense. Après qu'on nous eut apporté du vin et du cidre, M. Smith s'écria : « Ah çà, donnons-nous-en au cœur-joie ; il en est temps ou jamais. Comment trouvez-vous, miss, notre Vauxhall » ?

Le jeune Branghton. « Comment elle le trouve ? Admirable, je pense ; où voulez-vous qu'elle ait jamais vu un endroit comme celui-ci » ?

Miss Branghton. « Quant à moi, je m'y plais, parce qu'on y est en belle société ».

M. Branghton. « Convenez, miss, que cette soirée est une fête pour vous ; je juge que de long-temps vous ne vous êtes pas divertie comme aujourd'hui ».

Je tâchai de leur marquer mon contentement ; mais apparemment mes éloges ne leur parurent pas assez exaltés : ils avoient l'air du moins d'en attendre davantage.

Le jeune Branghton ajouta à cette dissertation, que pour goûter véritablement le Vauxhall, il falloit y être à la clôture. « Cela fait, continua-t-il, une soirée délicieuse, un désordre, une confusion de monde, un tintamarre ; ici, des lampions brisés ; là, des femmes qui courent pêle-mêle. — Oh ! sur ma foi, je ne manquerois pas la dernière soirée pour bien de l'argent ».

On demanda enfin le compte de la dépense, et nous nous levâmes. Les demoiselles Branghton proposèrent de prendre l'air pendant que les hommes régleroient

l'écot. Madame Duval ne voulut point s'exposer dans la foule sans cavalier, et je refusai également.

« Sans doute par la même raison », reprit miss Polly, en jetant un regard significatif sur M. Smith.

Ce fut uniquement pour ne pas flatter la vanité de ce dernier, que je demandai à madame Duval la permission de la quitter pour un instant : elle me l'accorda sans peine, et nous convînmes que nous la rejoindrions dans la salle.

Je fus d'avis de nous y rendre d'abord ; mais les demoiselles furent d'avis qu'il falloit auparavant nous divertir encore un peu : avec cela, elles parloient si haut et rioient avec si peu de ménagement, qu'elles attirèrent tous les regards sur nous.

« Il faudroit, reprit l'aînée, que nous fissions un tour dans les allées sombres ».

« L'idée est bien trouvée, ajouta sa sœur ; nous nous y cacherons, et M. Brown croira que nous sommes égarées ».

Je leur fis sentir toute l'incongruité de ce projet, qui d'ailleurs nous exposoit à ne pas retrouver notre coterie du reste de la soirée. Mes représentations furent inutiles, et miss Branghton me fit même entendre que je serois apparemment mal

à mon aise sans cavalier. Cette ineptie ne me parut pas digne de réponse. Je me laissai entraîner machinalement malgré moi, et nous nous engageâmes assez avant dans une longue allée foiblement éclairée. Nous étions presque arrivées au bout, quand nous fûmes accostées par une troupe de jeunes gens. Leur démarche, leurs cris et leurs éclats de rire nous annoncèrent qu'ils étoient pris de vin : ils nous entourèrent de manière que nous ne pûmes ni avancer ni reculer. Les demoiselles Branghton poussèrent des cris, et j'étois excessivement effrayée ; mais ces messieurs se moquèrent de notre peur : l'un d'eux s'avisa de me prendre rudement par le bras, en me disant que j'étois une jolie petite créature.

J'eus le bonheur de me dégager d'entre ses mains, et je me sauvai en grande hâte pour rejoindre la compagnie que j'avois eu l'imprudence de quitter ; mais avant que je pusse atteindre mon but, je fus arrêtée par une autre troupe d'hommes, dont l'un me coupa le chemin, en s'écriant : « Où courez-vous si vîte, ma belle » ? Un autre me retint par la main.

Effrayée et hors d'haleine, j'eus à peine la force d'articuler quelques pa-

roles : « Au nom du ciel, messieurs, m'écriai-je, laissez-moi passer ».

A ces mots, l'un d'eux s'approcha brusquement de moi, en disant d'un ton de surprise : « Ciel ! quelle voix ai-je entendue là » ?

« Celle d'une de nos plus jolies actrices », répondit un autre.

« Non, repris-je, je ne suis point actrice ; de grace ! laissez moi ».

« Par tout ce qu'il y a de sacré, continua le précédent, que je reconnus pour sir Clément Willoughby, c'est elle-même ».

« Oui, sir Willoughby, répliquai-je ; secourez-moi, je vous en prie, je meurs de frayeur ».

« Messieurs, s'écria-t-il, en écartant ceux qui me retenoient ; laissez cette dame, je la réclame ».

« Aha ! répondirent-ils, en jetant de grands éclats de rire ; Willoughby est un prince fortuné ». L'un d'eux s'emporta beaucoup, en jurant que je lui appartenois par droit de conquête, et qu'il soutiendroit ses titres.

Sir Clément les assura qu'ils se méprenoient grossièrement, et promit de leur expliquer l'énigme une autre fois. Je lui donnai le bras, et nous nous en allâmes

au milieu des acclamations de ses compagnons.

Dès que nous les eûmes perdus de vue, sir Clément n'eut rien de plus pressé que de demander de mes nouvelles : « Quel hasard, me dit-il, ma très-chère vie, quelle étrange révolution vous amène dans ces lieux-ci » ?

Honteuse et humiliée de ma situation, je gardai le silence. Ses questions réitérées me mirent cependant dans la nécessité de répondre, et je lui dis en bégayant : « J'ai perdu, je ne sais comment, ma coterie ».

Il me pressa la main, en ajoutant d'un ton de voix passionné : « Oh! que ne t'ai-je rencontrée plutôt » !

Choquée d'une licence à laquelle je m'attendois si peu, je m'arrachai de ses mains. « Est-ce là, monsieur, la protection que vous m'accordez » ?

Alors je remarquai ce que mon trouble m'avoit empêchée d'observer plutôt : il m'avoit fait passer dans une autre allée aussi sombre que la première. « Grand Dieu ! m'écriai-je, où suis-je ? quel chemin prenez-vous » ?

« Un chemin, où nous n'avons point de témoins à craindre ».

Indignée de ce propos, je refusai de le suivre davantage.

«Et pourquoi pas, mon ange, reprit-il»?

Je palpitai de colère, et le repoussai avec effort: «Osez-vous me traiter avec une telle insolence»!

«Insolence! répéta-t-il».

«Oui, monsieur, c'est le mot qui vous convient. Vous me connoissez; je devois espérer votre appui, et vous osez vous permettre....».

«Vous me confondez. — Que venez-vous donc faire ici? — Est-ce ici la place de miss Anville? — dans ces allées sombres! — sans être acompagnée! J'ai de la peine à en croire mes yeux».

Je lui tournai le dos, et sans daigner lui répondre, je courus en diligence vers l'endroit du jardin où je voyois des lumières et du monde. Il me suivit d'abord sans dire mot; puis il reprit: «Vous ne voulez donc pas m'expliquer ce mystère»?

«Non, monsieur».

«Ni souffrir que je l'interprête moi-même»?

Il me fut impossible de soutenir plus long-temps cette conversation; je pleurai à chaudes larmes.

Dans ce moment il se jeta à mes pieds. « O miss Anville ! la plus aimable des femmes, pardonnez-moi, — de grace, pardonnez si je me suis oublié ; l'idée de vous avoir offensée me feroit mourir ».

« N'importe, pourvu que je retrouve mes amis ; soyez sûr que jamais je ne vous reverrai, que je vous ai parlé pour la dernière fois ».

« Qu'ai-je donc dit, qu'ai-je donc fait, ma très-chère dame, pour mériter tant de colère » ?

« A quelle extrémité me croyez-vous donc réduite ? vous profitez de l'absence de mes amis pour m'insulter ».

« Ah ! pouvez-vous me croire capable d'une pareille bassesse ? Je vous trouve dans une situation qui a lieu de me surprendre ; je vous demande un mot d'explication, et vous avez la cruauté de me le refuser ».

« Vous vous y êtes pris d'une façon qui ne devoit vous attirer que du mépris ».

« Du mépris ! est-ce là le sentiment que j'inspire à miss Anville » ?

« C'est le seul que vous méritez ».

« Eh ! tandis que vous savez, mon aimable amie, que je ne respire que pour vous, que personne ne vous adore aussi passionnément, aussi tendrement

que moi, pouvez-vous prendre plaisir à m'embarrasser, à me tourmenter de la sorte ?

« Vous vous trompez, monsieur ; vos embarras et vos tourmens sont purement imaginaires ; ils peuvent *m'offenser*, mais je suis loin d'y *prendre plaisir* ».

« Hélas ! tant de hauteur peut-elle s'allier avec tant de douceur » ?

Je ne répondis plus rien, et je continuai à marcher à grands pas pour sortir de l'allée. Sir Clément qui me suivoit de près, s'empara de ma main, et me supplia avec les plus vives instances, de lui pardonner ce qui s'étoit passé. C'est uniquement pour me débarrasser de ses importunités que je me vis forcée de souscrire en quelque façon à sa prière ; mais j'eus soin de le faire de la plus mauvaise grace possible, et je lui promets bien que je n'en ressentirai pas moins sa conduite.

Lorsque je fus de retour dans la salle, et que je n'eus plus rien à craindre pour ma propre sûreté, mes inquiétudes se tournèrent vers les demoiselles Branghton, que j'avois laissées dans un danger manifeste. Cette réflexion l'emporta sur un reste de vanité, et je me déterminai

à chercher au plus vîte ma coterie. Ce ne fut pas sans me rappeler les précautions que j'avois prises à l'opéra, pour cacher à sir Willoughby mes liaisons avec cette même société que j'allois rejoindre, et qui étoit si différente de celles dans lesquelles il m'avoit vue précédemment à Londres.

J'apperçus bientôt madame Duval et ses cavaliers; sir Clément demeura stupéfait de me voir accompagnée de la sorte. On me demanda d'abord des nouvelles des demoiselles Branghton. J'avouai que j'avois eu le malheur de les perdre dans l'une des grandes allées, où nous avions été insultées.

M. Branghton me reprocha, dans les termes les plus grossiers, l'imprudence que nous avions commise. Je priai son fils de voler au secours de ses sœurs; il n'y consentit que sur les ordres réitérés de son père, qui sortit avec lui: le sieur Brown se mit aussi en devoir d'aller à la découverte de sa belle.

Madame Duval ne s'apperçut qu'alors de la présence de sir Clément; elle lui fit un accueil peu gracieux, et me dit: « Vous voilà donc revenue, mon enfant? je suis surprise que vous ayez choisi un tel conducteur ».

« Je suis fâché, répondit sir Clément, si j'ai eu le malheur de vous déplaire ; mais j'espère que vous ne m'envierez pas l'honneur de vous avoir ramené miss Anville, puisque j'ai eu l'avantage de lui être de quelque utilité ».

Madame Duval se préparoit à répliquer, lorsque M. Smith vint l'interrompre ; il me frappa familièrement sur l'épaule, et me dit d'un ton cavalier : « Aha ! je vous retrouve enfin, mon petit déserteur ; je vous cherche depuis une heure : comment avez-vous pu nous quitter » ?

Je me flattois qu'un regard imposant suffiroit pour réprimer les airs qu'il se donnoit ; mais son intelligence ne va pas si loin ; il continua sur le même ton : « Allons, mademoiselle, cette mine chagrine ne vous va pas après le tour que vous nous avez joué ; considérez les peines qu'il m'en a coûté pour vous chercher ».

« Monsieur, c'est votre faute et non la mienne, si vous les avez prises » ; et en même temps je me tournai vers madame Duval.

Peut-être y avoit-il trop de fierté dans ce procédé ; mais je voulois éviter les conjectures malignes de sir Clément, que

que je devinois assez par l'air de surprise qu'il affectoit. Il renoua sa conversation avec moi : « Vous n'êtes donc pas, mademoiselle, avec les Mirvan » ?

« Non, monsieur ».

« Y a-t-il long-temps que vous les avez quittés » ?

« Non, monsieur ».

« Malheureux que je suis ! je comptois me rendre à Howard-Grove, et j'en ai déjà écrit au capitaine ; mais mon séjour n'y sera pas de longue durée. Resterez-vous encore quelque temps en ville » ?

« Je ne le crois pas ».

« M'est-il permis de savoir où vous irez ensuite » ?

« Cela n'est pas décidé jusqu'ici ».

« Pas décidé, dites-vous ! Ne retournez-vous pas chez les Mirvan » ?

« En vérité, je n'en sais rien pour le présent ».

Pour me sauver la suite de cet interrogatoire, je me mis à entretenir madame Duval, et je réussis de cette manière à réduire sir Clément au silence.

Quand même le changement subit que sir Clément croit appercevoir dans ma situation, pourroit excuser en quelque manière sa curiosité excessive, il n'en est pas moins vrai qu'en homme

bien élevé, il devoit s'épargner tant de questions indiscrètes. Il semble mesurer ses égards aux sociétés que je fréquente; car, malgré les familiarités qu'il s'est toujours permises à mon égard, il ne s'est jamais oublié jusqu'à ce point. Aujourd'hui il croit que les temps ont changé, et il change avec eux : tel est, sans doute, le principe d'où il part, et cette façon de penser le rabaisse dans mon esprit plus que tous ses autres défauts.

Quel que fût mon embarras, je ne pus m'empêcher de me divertir beaucoup du singulier rôle que jouoit M. Smith depuis l'apparition de sir Clément; son ton suffisant et badin l'avoit quitté tout d'un coup, et il observoit le baronnet d'un air de perplexité et d'inquiétude; la présence d'un homme si supérieur à lui par le rang et les manières, lui imposa une retenue respectueuse, et le fit *rentrer dans le néant dont il avoit osé sortir.*

Pour échapper à une nouvelle conversation que sir Clément étoit sur le point d'entamer, je m'amusai à examiner un des tableaux de la salle, et j'en demandai l'explication à M. Dubois.

« Vous vous adressez bien mal, me

dit madame Duval; pourquoi ne pas consulter M. Smith, qui connoît mieux le terrain? Venez, monsieur, nous expliquer ces peintures».

M. Smith, encouragé par cette distinction, reprit d'abord son ton d'importance, et s'avançant fièrement vers nous, il se mit en devoir de satisfaire madame Duval. « Je connois, madame, tous ces tableaux, et je suis d'ailleurs amateur de la peinture, qui, en effet, est une fort belle chose».

« Eh bien! monsieur, répliqua madame Duval, expliquez-nous donc ce que signifie cette figure». (C'étoit un Neptune.)

« Celui-là! ah, parbleu! comment s'appelle-t-il déjà? Eh! puis-je donc être assez stupide pour avoir oublié un nom qui m'est aussi familier que le mien propre. — En attendant, je sais bien que c'est *un général d'armée ;* toutes ces figures représentent des généraux».

Sir Clément se mordit les lèvres, et j'eus moi-même toutes les peines du monde pour ne pas éclater.

« Voilà cependant, dit madame Duval, un singulier habillement pour un général».

« Cette figure, interrompit sir Clé-

ment, me paroît si distinguée, que je la prendrois pour celle d'un feld-maréchal. Ne le croyez-vous pas, monsieur »?

« Oh! oui, monsieur; c'est précisément cela: mais son nom m'est échappé. Vous vous le rappellerez peut-être ».

« Non, en vérité; je n'ai pas beaucoup de connoissances parmi les gens de guerre ».

Le ton ironique de sir Clément acheva de déconcerter le pauvre M. Smith; et mortifié du malheureux succès de satentative, il prit le parti de se taire pendant le reste de la soirée.

Bientôt après M. Branghton nous ramena sa fille cadette, qu'il avoit réussi à délivrer d'entre les mains d'une troupe de jeunes insolens: l'aînée, qui revint ensuite, n'avoit pas été mieux traitée: le jeune Branghton et le Sr. Brown nous rejoignirent aussi, et nous nous disposâmes tous à partir. Il n'étoit plus question que d'arranger notre retour en ville. Madame Duval refusoit d'aller le soir en barque.

Sir Clément lui offrit son carrosse, mais cette proposition la mit fort en colère; elle lui répondit qu'elle se garderoit bien de se confier à un homme de sa trempe. Il fut décidé enfin que notre

société se partageroit, et que madame Duval, les demoiselles Branghton, M. Dubois et moi, nous partirions en voiture.

Jusqu'ici tout alloit à mon gré; je me flattois que sir Clément seroit obligé de nous quitter, et par conséquent, qu'il ne découvriroit pas ma demeure. Nous étions effectivement déjà montés en fiacre, lorsqu'il cria halte au cocher: « C'est » toi-même, misérable, lui dit-il, que » j'ai arrêté pour me ramener » ?

Le cocher biaisa un moment, mais il finit par avouer que sir Clément l'avoit réellement retenu, et qu'il l'avoit oublié. Il est évident qu'une pièce d'argent glissée dans la main de cet homme opéra cet aveu: quelle petitesse de la part de M. Willoughby!

Celui-ci étoit trop rusé pour ne pas mettre à profit cet événement; il nous représenta qu'il étoit absolument impossible de se procurer un autre carrosse dans le moment, et qu'ainsi il nous demandoit la permission de prendre une petite place dans le nôtre: il y monta sans attendre notre réponse, et nous nous mîmes en route.

Nous eûmes fort peu de conversation en chemin; madame Duval seule laissa tomber de temps en temps quelques

phrases, dans lesquelles elle mêla les mots d'*impertinence*, d'*impudence*, de *hardiesse*, etc. Heureusement ni sir Clément, ni personne de nous autres, ne releva ses expressions.

Sir Clément témoigna beaucoup de surprise du quartier où l'on nous conduisoit, et il fut bien plus étonné encore lorsqu'il nous vit mettre pied à terre devant la maison d'un bonnetier. J'observois qu'il étoit attentif à *reconnoître la place*, vraisemblablement pour retrouver notre demeure. Il prit congé de nous, après avoir fait descendre du carrosse les demoiselles Branghton, qui retournèrent chez elles à pied accompagnées de M. Dubois.

Quelle fatale soirée; tout le monde en a été mécontent, excepté sir Clément, qui parut de la plus belle humeur possible. Madame Duval est furieuse de l'avoir rencontré : M. Branghton gronde ses filles; celles-ci sont à murmurer de leurs aventures; leur frère se plaint de ce que la partie n'a pas été assez animée; M. Brown est fatigué; M. Smith mortifié, et moi-même, j'ai essuyé toutes sortes de désagrémens, et sur-tout celui d'avoir été trouvée par sir Clément en si mauvaise société.

Je suppose, monsieur, que cette entrevue vous déplaira également; cependant je crois être à l'abri de ses visites; madame Duval le hait trop pour l'admettre.

LETTRE XLVII.

*Continuation de la lettre d'*EVELINA.

Holborn, 9 juin.

MADAME Duval s'est levée fort tard ce matin, et à peine avions-nous déjeûné à une heure, lorsque miss Branghton, M. Smith et M. Dubois vinrent nous souhaiter le bon jour. Cet excès de politesse me surprit d'abord; mais je découvris bientôt le véritable sujet de leur visite: miss Branghton et M. Smith étoient curieux de connoître celui qui m'avoit accostée la veille au Vauxhall: ils insistèrent tous deux, avec l'indiscrétion à laquelle ils m'ont déjà accoutumée.

Madame Duval intervint d'un ton d'autorité, et nous défendit à tous de parler de cet homme en sa présence: « C'est, disoit-elle, un des plus mauvais garnemens qui existent, un complice du capitaine Mirvan, qui s'entendoit avec lui

pour m'assassiner, quoique je ne lui aie jamais fait le moindre mal ».

Au moment où madame Duval achevoit cette invective, la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer sir Clément Willoughby lui-même. Son apparition nous mit tous en confusion ; on lui présenta une chaise, et on s'assit presque sans le vouloir.

Il adressa la parole à madame Duval, en lui disant qu'il venoit prendre ses ordres pour Howard-Grove, où il comptoit se rendre demain matin. Et sans attendre sa réponse, il se tourna vers moi, et me demanda s'il seroit assez heureux pour être chargé de quelque commission de ma part pour la famille Mirvan. Je lui répondis que je ne lui donnerois point cette peine, puisque j'avois écrit par la poste d'hier à mes amis de Howard-Grove.

« Vous m'excuserez, reprit-il en revenant à madame Duval, de ce que je ne vous ai pas rendu mes devoirs plutôt ; mais j'ai absolument ignoré que vous fussiez en ville ».

Madame Duval n'avoit pas ouvert la bouche jusqu'ici, mais il étoit aisé de voir qu'elle étouffoit de colère : « Il faut l'avouer, s'écria-t-elle tout d'un coup, voilà une audace sans exemple ».

« Comment donc, répliqua l'intrépide sir Clément, quelqu'un vous a-t-il offensée » ?

Madame Duval sauta de sa chaise, et nous nous levâmes tous ; sir Clément fit semblant de vouloir se retirer, et insensiblement il engagea une nouvelle conversation ; le calme fut rétabli, et nous reprîmes nos places.

Il se plaignit de ce qu'il avoit choisi pour sa course à Howard-Grove le moment où nous en étions absentes.

— « Sans doute, interrompit madame Duval, vous seriez charmé d'y retrouver quelqu'un qui puisse vous servir de plastron ; mais vous ne m'y rattraperez pas de si-tôt : on vous connoît, monsieur ; et s'il vous arrivoit encore de me jouer de vos tours, soyez sûr qu'on aura recours à des juges de paix moins éloignés que M. Tyrell ».

Sir Clément fit l'ignorant, et protesta qu'il devoit y avoir de la méprise, puisqu'il ne comprenoit rien à une imputation si contraire au respect qu'il portoit à madame Duval.

« Vous voilà, continua-t-elle, devenu furieusement poli ; mais nous vous devinons : vous voudriez gagner pied ici comme à Howard-Grove : il n'en sera rien, croyez-m'en ».

Les reproches de madame Duval étoient mêlés de tant de grossiéretés, qu'elle réussit à réduire sir Clément au silence. Son embarras influa singulièrement sur le reste de la compagnie, et tous ceux qui, le moment auparavant, sembloient interdits de respect pour sa présence, reprirent un air aisé et triomphant.

Madame Duval encouragée par un succès aussi complet, poursuivit sa pointe. L'aventure de la mascarade et de l'emprisonnement de monsieur Dubois fut rapportée fort en détail. Sir Clément assura *sur son honneur*, que toute cette conversation étoit une énigme pour lui. Ah ! sir Clément, est-ce à ce prix-là que vous mettez votre honneur ?

Cependant sa situation empiroit de moment en moment; il se défendit mal, et madame Duval finit par l'accuser formellement d'avoir été l'un des hommes masqués qui l'avoient si indignement traitée : elle le menaça de faire appeler sur-le-champ un commissaire. Les Branghton et M. Smith ne gardoient plus le moindre ménagement : ils partirent tous d'un éclat de rire. Sir Clément, par un geste imposant, les fit rentrer dans le devoir ; mais il crut pourtant que le plus sage se-

roit de se retirer. Il s'approcha de moi, qui, pendant toute cette scène, étois demeurée spectatrice indifférente; et après m'avoir demandé si je lui permettrois du moins d'informer mes amis de Howard-Grove qu'il m'avoit laissée en bonne santé, il ajouta d'un ton de voix plus bas: « De grace, ma chère miss Anville, qui sont ces gens? par quel hasard vous trouvez-vous dans de telles liaisons »?

Je lui répondis haut qu'il ne me restoit qu'à le prier de présenter mes civilités à la famille Mirvan. Il s'en alla de très-mauvaise humeur; je suppose qu'il ne se pressera pas trop à répéter ses visites.

Madame Duval se félicite beaucoup d'avoir tiré de son ennemi une vengeance aussi éclatante, et elle promet un traitement tout aussi humiliant au capitaine Mirvan, à la première occasion. M. Smith est un peu inquiet de s'être moqué d'un baronnet, et il nous déclara qu'il auroit été plus circonspect s'il l'avoit d'abord connu. Le jeune Branghton regrette de ne pas lui avoir demandé sa pratique, et sa sœur nous assure qu'elle l'avoit d'abord pris pour un homme de distinction. Tout cela est très-fort dans le goût de mes personnages, tels que je vous les ai dépeints.

LETTRE XLVIII.

*Suite de la lettre d'*ÉVELINA.

DEPUIS trois jours, monsieur, nous menons un genre de vie tranquille et retiré. Le Vauxhall a dégoûté madame Duval des endroits publics; mais comme il lui est impossible de rester long-temps chez elle, elle a résolu ce matin de dissiper *ses ennuis* par quelque partie de plaisir. Nous sommes sorties pour aller prendre les Branghton, et de-là nous devions nous rendre aux jardins de Marybone.

Une grosse ondée nous a surprises en chemin, et le temps sembloit se mettre à la pluie pour toute la soirée. Rendues à Snow-Hill, j'ai retrouvé dans la boutique M. Macartney assis, un livre à la main, dans le même coin où je l'avois vu dernièrement: il me paroissoit plus triste et plus abattu que jamais. Cependant j'ai cru remarquer que sa physionomie s'éclaircissoit un peu à notre arrivée. Je lui ai fait involontairement la première révérence: il s'est levé, et m'a saluée avec

une précipitation qui marquoit sa surprise et son trouble.

Quelques minutes après, la famille est venue nous joindre : M. Smith étoit engagé en ville.

On délibéroit si nous sortirions malgré le mauvais temps ; M. Branghton nous a conseillé de patienter encore, et de monter en attendant dans sa chambre. Son invitation a été acceptée, et je me préparois à le suivre, quand je vis que M. Macartney, qui avoit fermé son livre, me fixoit avec une attention particulière. Je m'apperçus qu'il desiroit de me parler ; et, pour lui en faciliter le moyen, je revins sur mes pas, après que tout le monde se fut retiré de la boutique. J'espérois que cette démarche l'encourageroit à s'expliquer ; mais elle ne fit qu'augmenter son embarras. Il se promenoit à grands pas en soupirant ; enfin il se jeta dans un fauteuil.

J'étois trop affectée pour être témoin de son angoisse, et j'allois le quitter, pour lui laisser le temps de se remettre. Il me rappela. « Madame, au nom du ciel » ! me dit-il.

Il s'interrompit, et je fis de mon mieux pour lui cacher le trouble dont j'étois moi-même agitée. Je me flattois qu'il en

viendroit à une ouverture : j'étois sur le point de lui offrir ma bourse, si je n'avois craint de l'offenser. Comme il continuoit de garder le silence, je pris sur moi de lui demander s'il souhaitoit de me parler.

« Oui, je le souhaitois; mais je n'en ai plus la force ».

« Une autre fois peut-être quand vous serez plus calme — ».

« Une autre fois ! reprit-il d'un ton lamentable. Hélas ! l'avenir ne m'offre que misère et désespoir ».

« Oh ! monsieur, ne vous abandonnez pas à des idées aussi accablantes. — Si vous désespérez ainsi de vous-même, comment pourrois-je.... »

« Ah ! madame, qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? par quel hasard semblez-vous être devenue l'arbitre du sort d'un malheureux comme moi » ?

« Veuille le ciel que je puisse vous être utile » !

« Vous le pouvez » !

« Dites-moi comment » ?

« Eh bien ! madame, vous le saurez. La mort étoit l'unique ressource qui me restoit; vous me l'avez enlevée, et j'ai acquis le droit de réclamer vos secours ».

« Achevez, monsieur ; on va descendre, et vous n'avez plus de temps à perdre ».

« Oui, madame ; pourriez-vous donc ? — voudriez-vous ? — mais je n'en doute pas. — O Dieu ! je n'ai pas le courage de le lui dire ».

Je pris ma bourse en main, et je m'approchai de lui. « Monsieur, si, en effet, je puis vous servir, pourquoi me refuserez-vous cette satisfaction ? Permettriez-vous.... ».

« Ah ! madame, votre voix est celle de la pitié ; depuis long-temps, Dieu le sait, je ne la connois plus ».

Dans le même moment, j'entendis le jeune Branghton qui m'appeloit. Je saisis ce prétexte pour me retirer. « Que le ciel soit votre protecteur et votre consolateur » ! Ce furent mes dernières paroles ; je laissai tomber la bourse, et je gagnai au plus vîte l'escalier.

Je vous connois trop, mon cher monsieur, pour craindre que vous désapprouviez cette bonne action : je suis bien aise cependant de vous dire que je puis me passer de nouvelles remises, puisque j'ai peu de dépenses à faire, et que d'ailleurs je compte retourner bientôt à Howard-Grove.

Je dis bientôt ! et je ne pense pas qu'à peine quinze jours soient expirés du long mois pendant lequel je suis condamnée à languir ici.

Les Branghton ont beaucoup plaisanté du tête-à-tête que j'avois eu avec le *sot Ecossais* (c'est ainsi qu'on le nomme); mais j'étois trop émue pour faire attention à leurs sarcasmes. La partie de Marybone a été heureusement renvoyée à un autre jour, et nous sommes rentrées chez nous de fort bonne heure. J'ai laissé madame Duval avec son fidèle compagnon M. Dubois, et je me suis retirée dans ma chambre pour m'entretenir avec vous, le meilleur de mes amis.

Voilà, monsieur, une journée que je finis avec un cœur bien content ; j'ai contribué à soulager, autant qu'il dépendoit de moi, un infortuné ; que le ciel en soit béni ! J'espère qu'avec ce petit secours, le pauvre M. Macartney pourra acquitter ce qu'il doit à ses hôtes.

FIN DU TOME PREMIER.



